

TRAJECTOIRE IDEALE DU HEROS ROBLESIEU  
OU LA METAMORPHOSE DU HEROS

Thesis for the Degree of Ph. D.  
MICHIGAN STATE UNIVERSITY  
MICHELINE ALICE ROZIER  
1971

THESIS



This is to certify that the

thesis entitled

Trajectoire idéale du héros roblésien  
ou  
La métamorphose du héros

presented by

Micheline Alice Rozier

has been accepted towards fulfillment  
of the requirements for

Ph.D. degree in Philosophy

*Clément J. J. J.*  
Major professor

Date November 3, 1970

## ABSTRACT

### TRAJECTOIRE IDÉALE DU HÉROS ROBLÉSIEEN OU LA MÉTAMORPHOSE DU HÉROS

By

Micheline Alice Rozier

In the works of Emmanuel Roblès, a French novelist of Algerian origin, we are impressed by certain characteristics common to his heroes and by the fact that these signs, which, prior to each individual's cycle of experiences, prefigure his spiritual destiny, prevail indeed over the potentially modifying forces of environment. Our study of what appears to be the novelist's concept of an heroic archetype attempts to formulate the Roblesian ideal of an existential trajectory along which his heroes travel.

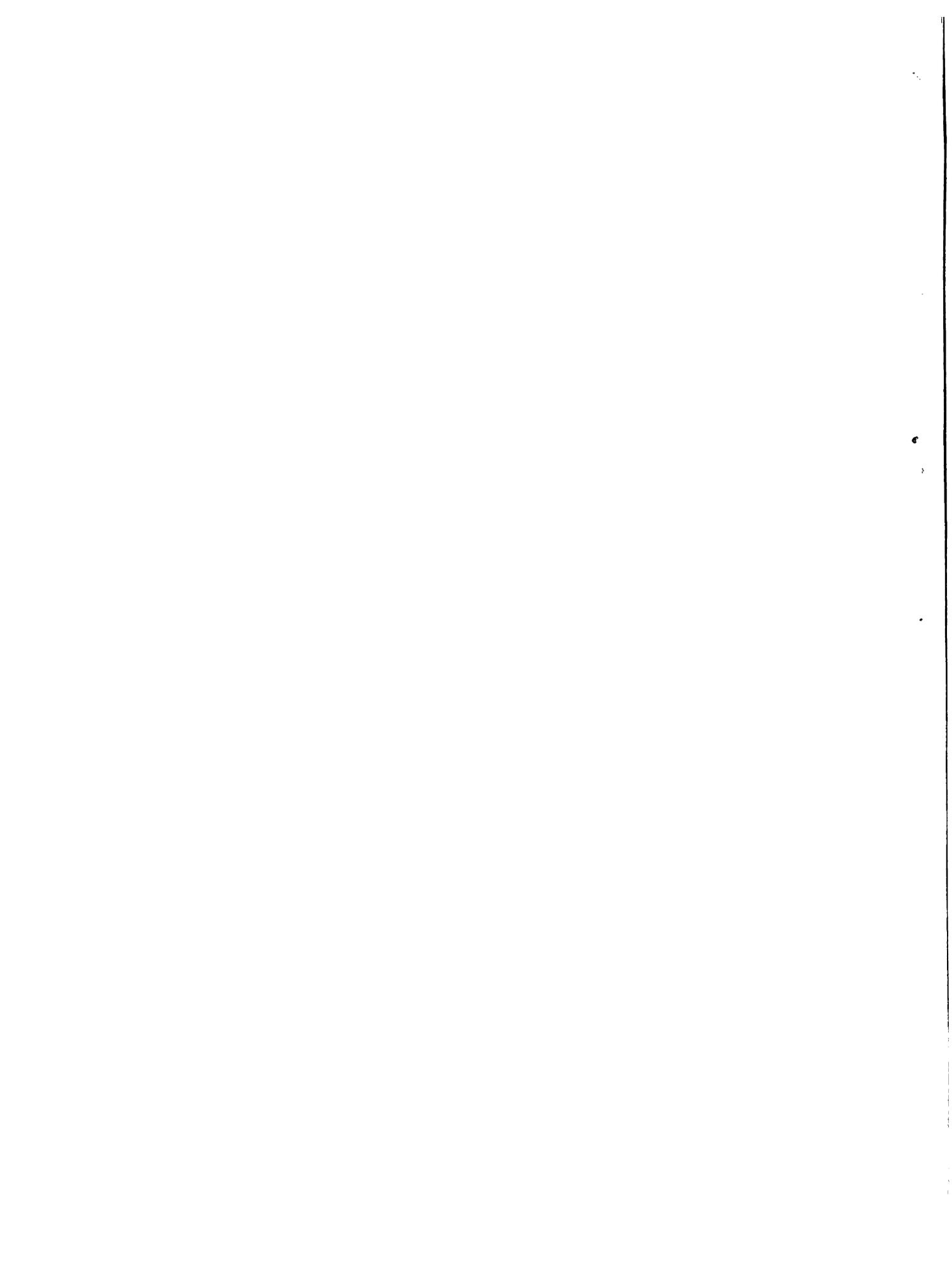
Together with general contemporary studies which effectively acknowledge Roblès' place in contemporary French Literature, the author's several novels, short stories, and plays, his essays and prefaces, and, wherever possible, pertinent secondary literary criticism--particularly the studies of the scholars, Georges-Albert Astre and Claude de Fréminville, both of them of Algerian origin--constitute our materials of research.

Our investigation of the Roblesian hero's evolving nature reveals an initial phase of negative withdrawal from society. In the novels, he scorns the self-righteous conventions of a godless world, specifically indicting the routines of military service which, by promoting a general awareness of war and death, prevent his own pursuit of happiness. Such subservience to social burdens makes the hero lose sight of self. His faith in absolute values vanishes in the progressive dissolution of personal pleasures. Turning upwards towards a positive state of open, outward freedom, he finds, by chance, apparent happiness in love or in escape to a distant wonderland; but, in truth, these new sensations merely still the sinking feelings of humiliating solitude which formerly threatened to engulf his consciousness. The euphoria of sensual excitation stifles whatever ethical urge slumbers within his being, and, symbolically, the curving path of flight reaches its first plateau.

Yet, suffering reflected in a face breaks the spell of selfishness and, fortunately, wrests the hero from a deceptively happy state of inaction. Once more upon the lonely track of his trajectory, he is, at least, painfully aware of human relevance in his life, and that the social aggregate offers less immanence than the inward plunge to egotism. Ultimately, solitary sadness reconciles the wanderer with mankind, in whose company he learns, through

spiritual self-enfranchisement, to bear the sorrows of life's material limitations. For the physical abnegation implicit in self-sacrifice to human bondage allows the hero to realize personal liberation within the moral sphere of happiness.

Like Roblès' hero who reincarnates the author's own rebellion against human absurdity, writers such as Malraux, Sartre, and Camus created literary figures with related existentialist attitudes, but where their heroes find answers to the human dilemma in art and passing politics, Roblès thrusts his "everyman" into the trajectory of an ideal ethic.



TRAJECTOIRE IDEALE DU HEROS ROBLESIIEN  
OU LA METAMORPHOSE DU HEROS

By

Micheline Alice Rozier

A THESIS

Submitted to  
Michigan State University  
in partial fulfillment of the requirements  
for the degree of

DOCTOR OF PHILOSOPHY

Department of Romance Languages

1971

© Copyright by  
MICHELINE ALICE ROZIER

1971

## ACKNOWLEDGMENT

I would like to express my gratitude to Dr. Georges J. Joyaux of the Department of Romance Languages for the assistance and encouragement given to me in the preparation of this dissertation.

## TABLE DES MATIERES

	Page
INTRODUCTION . . . . .	2
 Chapitre	
I. PORTRAIT COMPOSITE DU HEROS ROBLESIIEN . . . . .	7
A. La jeunesse du héros. . . . .	8
B. Les origines du héros . . . . .	11
C. La hantise de la mort . . . . .	24
D. La solitude du héros. . . . .	36
E. L'exil du héros . . . . .	44
F. Conclusion: portrait de notre héros. . . . .	53
II. PHASE INITIALE DE LA TRAJECTOIRE DU HEROS: GENESE DU MOUVEMENT ASCENSIONNEL . . . . .	58
A. Premier thème majeur: l'humiliation du héros. . . . .	58
B. Second thème majeur: l'aspiration au bonheur . . . . .	69
C. Conclusion . . . . .	78
III. PHASE INTERMEDIAIRE DE LA TRAJECTOIRE: PALIER DE BONHEUR . . . . .	84
A. La réalisation des espoirs du héros. . . . .	84
B. Conclusion . . . . .	102
IV. PRISE DE CONSCIENCE DU SENTIMENT DE SOLIDARITE . . . . .	106
A. La nature illusoire du bonheur atteint: une second prison. . . . .	106
B. Un lent travail d'érosion: signe avant-coureur de la prise de conscience du héros . . . . .	107
C. Désaccord fondamental entre le bonheur atteint par le héros et son exigence éthique . . . . .	109

## Chapitre

D.	L'individu magnifié au détriment de l'homme: le cas de Longereau. . .	110
E.	La douleur des autres et son rôle de catalyseur sur la conscience du héros. . . . .	113
F.	Conclusion . . . . .	131
V.	DERNIERE PHASE DE LA TRAJECTOIRE: REcul ET REPRISe DU MOUVEMENT ASCENSIONNEL. . .	135
A.	Tension fondamentale entre deux pôles: l'aspiration du héros a un bonheur égoïste et son rôle d'homme responsable au sein de la communauté humaine . . . . .	135
B.	La condition humaine: clef de voûte de tous les romans roblésiens. . .	136
C.	Corollaire de l'éveil de la solidarité chez le héros: la prise de conscience de sa dignité d'homme. . .	137
D.	Reprise du mouvement ascensionnel . . .	139
E.	Conclusion . . . . .	154
	CONCLUSION. . . . .	157
	BIBLIOGRAPHIE. . . . .	167

## INTRODUCTION

## INTRODUCTION

"Je juge que le sens de la vie est la plus pressante des questions," écrivait en 1942 Albert Camus dans Le Mythe de Sisyphe. Cette affirmation pourrait servir à définir toute une époque littéraire qui avait commencé vers 1927 avec Bernanos, Julien Green, Malraux, Saint-Exupéry; l'époque où le roman, bien qu'en termes d'action, comportait une interrogation presque métaphysique sur le destin. Le roman de la condition humaine était peu à peu devenu roman de combat, et oeuvre "d'engagement," et jusqu'en 1950 il semble dominer, inspirant encore l'oeuvre nette et dure d'Emmanuel Roblès (La Mort en face, Cela s'appelle l'aurore), de Jules Roy, et de Georges Arnaud . . .<sup>1</sup>

Nous aimerions, au seuil de ce travail, situer Roblès par rapport à la pensée contemporaine d'un Camus, d'un Sartre et d'un Malraux. Il est évident que Roblès a certaines affinités avec ces trois auteurs--et plus particulièrement avec Camus dont il fut le compatriote et l'ami fidèle. Ses personnages, bien que n'étant pas des intellectuels--des hommes cultivés et passionnés d'art qui s'analysent à la manière des héros de Malraux par exemple--<sup>2</sup> reflètent un état d'esprit, l'inquiétude même de notre temps, qu'ils ont en commun avec eux. Implicite on sent chez ces héros un besoin de mettre le monde en question, de s'interroger sur le sens de la vie et de s'opposer aux lois

<sup>1</sup> René-Marill Albérès, L'Aventure intellectuelle du XXème siècle (Paris: Albin Michel, 1969), 327.

<sup>2</sup> Victor Brombert, The Intellectual Hero (Philadelphia and New York: J. B. Lippincott Company, 1960), 170-171.

naturelles d'un cosmos qui écrase l'homme et nie cette "part divine" inhérente à sa nature. Ce qui est en cause dans l'oeuvre de Roblès, comme dans celle de Camus, de Sartre et de Malraux, ce sont les rapports de l'homme et du monde. Les héros de Roblès apparaissent tourmentés par la même question qui angoissait Camus: Comment vivre dignement dans un monde "absurde," c'est-à-dire ne répondant ni à l'exigence morale de l'homme qui cherche la justice, ni à son exigence intellectuelle qui cherche l'ordre logique dans l'unité, ni à sa sensibilité accordée au bonheur. En ce sens, on peut dire que l'oeuvre de Roblès n'est ni originale ni unique. Son univers est celui du XXème siècle, après la première guerre mondiale, au moment où se révèle la tendance existentialiste avec Malraux, chef de file de cette "génération éthique" dont l'impulsion lyrique et l'énergie vitale allaient donner naissance, quelque dix ans plus tard, à l'art lucide et sobre d'un Camus et d'un Sartre.<sup>3</sup> C'est le monde de l'homme révolté de Camus dans Le Mythe de Sisyphe et c'est un monde où Dieu est mort. De ce point de vue, c'est aussi l'univers que décrit le critique Albérès dans son ouvrage, La Révolte des écrivains d'aujourd'hui: "Tous les héros littéraires que nous avons vu naître depuis dix ans sont des héros prométhéens. Si différents que soient par leurs conceptions du monde un

<sup>3</sup> Gaëtan Picon, "Roman et éthique," "Littérature et idéologie au milieu du siècle," Histoire des Littératures, tome III (Paris: Gallimard, 1958), 1346, 1354.

Camus, un Bernanos, un Anouilh, un Sartre, un Aragon, un Malraux . . . il est en eux quelque chose de commun, c'est que chacun de leurs héros . . . invente par sa vie une éthique dont le prix est le refus de toute attitude déjà prête, de tout modèle et de tout pharisaïsme, et la révolte contre tous les faux dieux de la morale sociale que conserve encore autour d'eux une société qui a cessé d'y croire."<sup>4</sup> Or cette vision de l'homme en révolte contre le cosmos provient en droite ligne du "sentiment tragique de la vie" dont parle Unamuno.<sup>5</sup>

Comme nous l'avons déjà indiqué, il y a certainement une affinité profonde entre Roblès et Camus. Elle dérive de leur caractère même de méditerranéens d'ascendance espagnole, issus d'une terre de soleil où les hommes ont le goût du bonheur en même temps qu'une conscience très aiguë de tout ce qui le nie--douleur et mort. Tous deux refusent également le surnaturel et en revanche s'attachent passionnément à la vie. Tous deux ont un sentiment très vif de la communauté humaine. Tous deux, enfin, situent leurs romans dans un cadre méditerranéen, à proximité de la mer qui exerce sur eux et sur leurs héros une attraction sans cesse renouvelée.

<sup>4</sup> René-Marill Albérès, La Révolte des écrivains d'aujourd'hui (Paris: Corrêa, 1949), 15-16.

<sup>5</sup> Miguel de Unamuno y Jugo, The Tragic Sense of Life in Men and in Peoples (London: Macmillan, 1921).

Ayant remarqué chez plusieurs héros roblésiens certains traits communs, nous avons entrepris d'abord de faire un portrait composite de ce dernier. Puis nous avons tenté de montrer qu'à travers la diversité des cadres et des intrigues tous ces héros suivaient un itinéraire spirituel à peu près similaire. Nous nous sommes efforcés de dégager la trajectoire idéale décrite par le héros-type qui, sans en être vraiment conscient au début, cherche à échapper à la condition humaine dans un univers hanté par le néant de la mort. Prisonnier, il veut s'échapper de sa prison; il croit y réussir un moment, mais en fait il se découvre de nouveau incarcéré. Nous avons souligné le fait que ce héros réintègre à la fin la communauté humaine précisément parce qu'il ne peut se satisfaire d'un bonheur facile et égoïste et est à la recherche, au contraire, d'un bonheur exigeant, culminant dans le don de soi. Car Roblès pense, comme Camus, qu'"il y a davantage à admirer dans l'homme qu'à mépriser" et que "[sa] morale est de celles qui restituent à l'homme toute sa responsabilité hors de tout absolu surnaturel."<sup>6</sup> Et s'il admet, à l'instar de Maxime Gorki, que "c'est sur l'homme que retombe la responsabilité de tout le mal de la terre . . . [il croit, comme le grand auteur russe, que] c'est à lui aussi que revient la gloire de tout le bien de la vie."<sup>7</sup>

<sup>6</sup> Jean-Louis Depierris, Entretiens avec Emmanuel Roblès (Paris: Editions du Seuil, 1967), 155.

<sup>7</sup> Ibid., 168.

**PREMIER CHAPITRE**

## CHAPITRE I

### PORTRAIT COMPOSITE DU HEROS ROBLÉSIEEN

Nous nous proposons dans ce chapitre de mettre en relief, à travers la diversité des cadres et des intrigues, un certain type de héros que nous appellerons le héros roblésien, en empruntant aux différents personnages des oeuvres de Roblès, tels que Serge Longereau dans Le Vésuve, Miguel dans "L'Attentat de la Banque Levasseur," Valerio dans Cela s'appelle l'aurore, Montserrat dans la pièce du même nom, Macias dans "La Forteresse," Ricardo dans Federica et Georges Maurer dans La Croisière.

Nous analyserons donc certains traits communs aux héros de Roblès. De l'ensemble de ces caractéristiques naîtra un héros-type en situation. C'est à partir de ce portrait composite idéal que nous nous efforcerons ensuite de tracer l'itinéraire du héros roblésien typique. Son action s'inscrira sur une trajectoire idéale qui a cela de particulier qu'elle suit d'abord toujours la même direction ascendante. Car le héros, refusant un état essentiellement négatif de repliement sur soi auquel il est contraint par des circonstances défavorables, s'oriente vers un état positif d'ouverture.

## A. La jeunesse du héros

En général le héros roblésien est jeune. Souvent la guerre a fait irruption dans sa vie à la fin de l'adolescence: front de Naples en 1944 pour Longereau, campagne de Cyrénaïque en 1940 pour Valerio, guerre civile espagnole en 1936 dans le cas de Macias, ou encore guerre de conquête espagnole au Vénézuéla en 1812 pour le héros de Montserrat. Il est probable que cette confrontation du héros roblésien avec la guerre<sup>1</sup> reflète les préoccupations de l'auteur lui-même que la guerre civile en Espagne avait profondément ébranlé et qui fut correspondant de guerre pendant la deuxième guerre mondiale. Lui aussi a dû, comme certains de ses héros, interrompre ses études à 26 ans, à cause de la guerre.

<sup>1</sup>De l'aveu même de l'auteur, la guerre a hanté son imagination d'enfant et n'a cessé depuis lors de l'obséder. A Jean-Louis Depierris qui lui demandait en 1967 si l'obsession de certains de ses héros--l'obsession de la guerre--était une obsession qu'il portait lui-même, il a répondu: "J'en conviens facilement. La guerre d'Espagne, la guerre d'Algérie et entre les deux les années de la guerre mondiale, ce sont là de grands cris de souffrance et de révolte que je n'ai cessé d'entendre depuis mon enfance 'bercée' aux récits des rescapés de 14-18 . . ." (Entretiens avec Emmanuel Roblès, Paris: Editions du Seuil, 1967, 148-149.)

Et la même année il confiait au journal Le Monde: "La guerre d'Espagne m'avait également marqué qui comptait pour moi comme une chaleur du sang, une ferveur de l'âme. J'ai souffert de la défaite comme d'un mal personnel dont j'inclinai à rendre le monde entier responsable . . ." ("Entretien avec Emmanuel Roblès: L'Ecole de la Méditerranée," Le Monde, 13 décembre 1967.)

Serge Longereau, le héros du Vésuve, a 25 ans. Au début du roman nous le trouvons à Naples où il passe sa permission de convalescence avant de rejoindre son unité sur le front du Mont-Cassin. Georges Maurer dans La Croisière a 28 ans. Or l'histoire de La Croisière se déroule huit ans après la fin de la deuxième guerre mondiale. Georges est donc de quelques années plus jeune que Longereau qui en a 25 en 1944. De solides liens d'amitié existent entre eux, noués précisément sur le front de Naples, comme l'attestent les lettres que Georges écrit de temps à autre à Serge Longereau et le fait qu'il le prend à témoin dans sa solitude. Si Longereau a dû abandonner ses études de droit pour rejoindre le Sud-Tunisien à l'époque de l'offensive italienne, la guerre a également perturbé les études de Maurer et mis un terme à des années de labeur acharné où seule comptait la réussite aux examens. L'obligation de servir dans l'armée pendant trois ans en pleine guerre a plongé brutalement Maurer dans un monde de souffrance et de violence auquel ses aspirations d'intellectuel très individualiste ne l'avaient pas préparé. Dans La Croisière on le retrouve engagé comme guide-interprète sur un yacht de luxe, "Le Saint-Florent," qui fait croisière entre Nice et Palerme quelques années après la fin des hostilités.

Cette brusque rupture avec leur adolescence qui les a empêchés de passer normalement à l'état adulte, ni

Maurer ni Longereau ne sont les seuls à l'avoir ressentie. Valerio, le médecin de Cela s'appelle l'aurore, en est victime aussi. "Il appartenait à la classe 36, c'est-à-dire que la rupture avec son adolescence s'était faite de façon plutôt brutale."<sup>2</sup> Malgré ses 35 ans Valerio reste jeune de coeur. Il s'est trouvé soudain emporté dans la tourmente de la guerre sans avoir eu le temps de jouir de la vie ou de connaître le bonheur.

D'autres personnages roblésiens tels que Miguel dans "L'Attentat de la Banque Levasseur" et Ricardo dans Federica étaient trop jeunes à l'époque de la guerre civile espagnole pour avoir pu y prendre part. Ils ont respectivement 21 et 25 ans. Pourtant, la guerre civile espagnole les a marqués tous les deux, puisque le plus jeune, Miguel, la connaîtra par les récits des rescapés réfugiés à Alger

<sup>2</sup>Emmanuel Roblès, Cela s'appelle l'aurore (Paris: Editions du Seuil, 1952), 18.

Désormais, pour les références aux textes de Roblès, nous nous servirons de sigles suivis de références paginaires, que nous placerons après la citation directe ou paraphrasée. Quant aux oeuvres qui ne figurent pas sur la liste ci-dessous, nous y renvoyons en donnant le titre complet.

- V. Le Vésuve
- M. Montserrat
- C. La Croisière
- Cs. Cela s'appelle l'aurore
- F. Federica
- A. "L'Attentat de la Banque Levasseur" qui se trouve dans le recueil de nouvelles: La Mort en face.
- R. La Remontée du fleuve
- H. "L'Hiver est doux à Barcelone" qui se trouve également dans le recueil de nouvelles: La Mort en face.
- Fo. "La Forteresse," la première nouvelle de La Mort en face.

et que Ricardo gardera la mémoire hantée par certaines scènes d'incendies et de destruction à Barcelone en 1936. Mais ni l'un ni l'autre n'ont été arrachés à leurs études par la guerre au sortir de l'adolescence comme c'est le cas pour Longereau, Maurer et Valerio. Obligé de vivre momentanément en exil avec sa mère Ricardo, en effet, a pu continuer ses études à Alger et les achever plus tard en Espagne, tandis que Miguel, né à Alger de réfugiés espagnols, a dû abandonner ses études de bonne heure à cause de sa pauvreté. Quant à Macias dans "la Forteresse," républicain espagnol dans une prison franquiste, c'est un jeune père de famille de 33 ans que la guerre civile a brusquement arraché à sa femme et à ses enfants.

Montserrat, 28 ans, lieutenant dans l'armée de conquête espagnole au Vénézuéla, et ses émules, les deux jeunes otages vénézuéliens, Ricardo et Elena, ainsi que le Hollandais Keller, 30 ans, de Plaidoyer pour un rebelle sont également des héros jeunes chez qui se retrouvent la même fougue et la même vigueur de conviction propres à la jeunesse.

#### B. Les origines du héros

Attachons-nous maintenant à dégager les origines du héros roblésien en soulignant tour à tour les facteurs familiaux, économiques et ethniques.

## 1. Les facteurs familiaux

Si la jeunesse est un trait caractéristique du héros roblésien, il ne s'agit pas d'une jeunesse heureuse au sein d'une famille unie. Très souvent, en effet, les personnages de Roblès sont orphelins--orphelins de père ou de mère ou des deux. Ainsi Miguel a perdu ses parents en bas âge et a été élevé par une vieille femme qui est morte à son tour avant qu'il n'atteigne "l'âge de raison." Ricardo qui n'a ni père ni mère a vu son adolescence assombrie par le deuil et l'exil puisque son père a été tué sur le front de l'Ebre et que sa mère est morte de désespoir après leur retour d'Alger où ils s'étaient réfugiés. Le médecin Valerio est orphelin, sans autre famille qu'un oncle qui vit en Argentine. Georges Maurer, dont la mère est morte lorsqu'il n'était qu'un enfant, a été élevé loin de son père. Quant à Longereau, il est aussi orphelin, mais orphelin de père. Son vrai père est mort quand il était enfant et il ne nourrit que de la haine pour son beau-père que sa mère a épousé après un long veuvage.

Le héros roblésien qui est jeune manque donc de liens familiaux normaux. Orphelin, il est plus vulnérable qu'un autre, parce que moins protégé par la cellule familiale, aux influences néfastes du milieu social où il est obligé de vivre. Il souffre au sein d'une société qui n'exige de lui que des sentiments de commande et le force à porter un masque. Cette attitude hypocrite se trouve

reflétée par exemple chez Miguel et chez Valerio. Le premier, avant de participer à l'attentat de la Banque Levasseur, accomplit sans entrain dans sa caserne les gestes automatiques du subalterne. Le second, médecin en Sardaigne, continue à feindre de l'attachement pour sa jeune épouse alors même qu'il aime une autre femme clandestinement.

A cet égard le malaise que ressentent Miguel et Valerio face au pharisaïsme de leur milieu fait ressortir leur exigence de pureté. Car le héros roblésien est tourmenté d'un besoin d'authenticité, de "vraie vie," que lui refuse précisément son entourage sclérosé par l'habitude et les conventions. Parce qu'il est assoiffé d'authenticité, il a le sentiment justement d'être malmené par des circonstances d'ordre économique ou politique, contre lesquelles il ne peut rien. Il ne se sent pas à sa place dans un monde sur lequel il n'a pas de prise et qui lui échappe; déraciné il éprouve un profond sentiment d'aliénation. Il apparaît donc comme "un bâtard" pris entre deux mondes--le monde conventionnel des façades et celui authentique du moi profond. A la manière d'Oreste qui "est d'Argos et qui n'en est pas, il est un homme que les autres hommes ignorent, il glisse vainement à la surface d'un monde dont la jouissance ne cesse de lui être refusée."<sup>3</sup>

<sup>3</sup>Francis Jeanson, Sartre par lui-même (Paris: Editions du Seuil, 1962), 56-57.

Il est sans liens solides avec l'existence. Il ne se sent pas maître de sa destinée. Il ne possède rien du fait de sa pauvreté mais aussi parce qu'il est déraciné. Pour être heureux, il faudrait qu'il puisse avoir prise sur la vie, justifier son existence sur la terre, sortir de cet anonymat qui l'étouffe, retrouver lui qui est orphelin, par-delà les conventions sociales, sa vraie famille spirituelle originaire de ce pays "où chaque être, à chaque minute [s'engage] jusqu'à la chair." (A., 115) Tel Longereau, qui, au début de sa permission de convalescence à Naples en 1944, affirme avec véhémence ce désir ardent qui le possède de justifier son passage sur la terre, il cherche une raison de vivre:

Je savais bien moi, en cet après-midi de février à Naples en mil neuf cent quarante-quatre . . . Je savais bien que je n'acceptais pas de mourir. Je veux dire de mourir sans avoir connu un de ces grands éblouissements de l'âme qui justifie le passage sur la terre! (V., 24)

Le même besoin de justification est sensible chez Maurer; mais il naît de circonstances différentes. A l'encontre de Longereau, il a connu des heures exaltantes et pleines au milieu de ses frères d'armes sur le champ de bataille de Cassino en 1944. Revisitant les mêmes lieux huit ans après la fin de la guerre, il éprouve le sentiment très aigu du néant de l'existence qu'il mène depuis sa démobilisation et la nostalgie de l'intense fraternité qu'il a vécue. Rendu à la vie civile il a l'impression de ne plus compter pour personne et voudrait se persuader qu'il existe.

"[Il] souffre de ne pas savoir du tout [ce qu'il fait dans le monde]." (C., 18) "Alors que tant d'autres hommes sont dévorés par l'ambition, l'argent, le goût de la force ou de la puissance . . ." il semble "à la recherche de quelque chose [qu'il doit conquérir lui-même], sans aide aucune, et que personne d'ailleurs ne pourrait [lui] procurer." (C., 58-59) Miguel, lui, s'il avoue à Lydia, sa maîtresse, qu'il a participé à l'attentat de la Banque Levasseur, est incapable de lui révéler la raison profonde de son acte qui répond en fait bien davantage à une soif de justification qu'à un besoin d'argent. Il reconnaît qu'"il [a] été poussé davantage par un esprit de défi et de révolte que par une véritable soif d'argent." "Il aurait voulu répondre que tout était arrivé parce qu'il en avait assez de tourner en rond en lui-même, parce qu'il s'asphyxiais dans cette ville, parce qu'il voulait avoir prise sur la vie . . ." (A., 134)

Les circonstances ont donc fait du héros roblésien un orphelin. Privé de la chaleur d'un foyer et face à une société hypocrite, il apparaît comme un bâtard, sans liens solides avec l'existence. Profondément aliéné, il cherche en vain à laisser sa marque dans un monde où il est sans racines. Comme Oreste, comme Hugo, comme Mathieu Delarue, le héros roblésien a "besoin de se sentir peser, de conquérir une densité." "Conquérir cette sorte de poids," dit Francis Jeanson, "c'est . . . passer à l'âge d'homme:

briser avec la légèreté innocente de la jeunesse . . ." <sup>4</sup>  
 Et quand il a une fois conquis cette densité, puis l'a perdue comme Maurer, il en garde à jamais la nostalgie.

## 2. Les facteurs économiques

Jeune et orphelin le héros roblésien est, de plus, d'origine modeste et même souvent pauvre. Miguel, Valerio, Maurer sont pauvres et ils doivent vivre à la force du poignet, Miguel a grandi dans la misère. Il a été élevé par une vieille femme dont la mort évoque pour lui désormais tout un passé vécu dans une pauvreté "désespérée." "La vieille qui l'avait élevé était morte, et avec elle était morte toute une partie de son adolescence pauvre et désespérée . . ." (A., 115) Le médecin Valerio est pauvre et vit entouré de gens pauvres sur cette terre de Sardaigne. Par compassion il "ne fait pas payer les trois-quarts de ses consultations." (Cs., 186) Enfance paysanne et pauvre aussi pour Georges Maurer qui a été élevé par sa grand-mère dans un vieux village ardéchois "grâce à la pension que lui versait son gendre." (C., 46) En outre, Maurer est très conscient de ses origines ouvrières et il n'a pas oublié les réunions politiques auxquelles il assistait avec son père "quand il avait sept ou huit ans." Il se souvient de l'orateur qui "disait des choses incompréhensibles pour [lui] sous une banderole rouge à inscription blanche qui exhortait les travailleurs de tous les pays à s'unir."

<sup>4</sup>Jeanson, 132.

(C., 173) En face du cadavre du soutier, tué sur le coup par l'explosion qui a ravagé le cargo grec sur lequel Maurer se trouve temporairement, celui-ci réfléchit qu'"il avait trop profondément connu la condition ouvrière<sup>5</sup> pour ne pas éprouver jusqu'aux larmes l'horreur de cette fin, de cet écrasement de bête dans un trou!" (C., 172)

### 3. Les facteurs ethniques

L'origine ethnique des héros roblésiens est clairement définie. Ils sont pour la plupart de souche méditerranéenne. Ainsi Valerio est italien d'origine milanaise. Longereau est un Français d'Algérie. Quant à Ricardo, Macias et Montserrat, ils sont tous trois espagnols.

#### a. Le milieu

En outre, ce sont les pays méditerranéens ou latins surtout qui servent de cadre aux héros roblésiens. Roblès, lui-même un Méditerranéen,<sup>6</sup> fait évoluer ses héros en Espagne, en Italie, en Sardaigne, en Algérie et dans les pays d'Amérique latine tels que le Vénézuéla et le Mexique.

<sup>5</sup> Le fait que souvent les héros roblésiens appartiennent à une classe sociale défavorisée, ne doit pas nous surprendre outre mesure puisque l'auteur lui-même vient d'un milieu ouvrier et que le facteur autobiographique est sensible tout au long de son oeuvre. "Dans ce monde de maçons, durs à la peine, la vie pratique multipliait les difficultés. Tout devenait problème: le repas quotidien comme l'achat d'une paire de chaussures," dira-t-il dans son premier "Entretien" avec Jean-Louis Depierris (Paris: Editions su Seuil, 1967), 21.

<sup>6</sup> Emmanuel Roblès est né à Oran de père andalou et de mère lyonnaise.

Parlant des racines méditerranéennes du héros roblésien, Fanny Landi-Benos remarque que "[c'est] surtout dans les pays méditerranéens qu'il [fait] évoluer ses héros: Espagne, Italie, Corse, Alger, Oran ou alors les régions sud-américaines [qu'il a visitées] . . . et qui sont de peuplement espagnol . . ." <sup>7</sup> Ainsi Valerio (Cela s'appelle l'aurore), exerce la médecine en Sardaigne dans la localité de Salina-Bianca. Les vicissitudes de la guerre ont mené Longereau (Le Vésuve), sur le front de Naples. C'est à Naples en 1944 que le lieutenant Longereau se trouve en permission de convalescence. Ricardo, le héros de Federica, passe d'Espagne à Alger et d'Alger à Oran puis de nouveau à Alger où il trouvera la mort.

Macias ("La Forteresse"), est prisonnier des franquistes en Espagne. Une forteresse sinistre perchée sur un éperon rocheux quelque part en Espagne, sert de toile de fond au condamné à mort Macias et à ses compagnons d'infortune qui émergent au petit matin de leurs pourrissoirs souterrains pour être fusillés.

Miguel ("L'Attentat . . ."), lui, vit en Algérie. Oran est la ville où a lieu l'attaque de la Banque Levasseur dont il est l'un des artisans. Le soir du hold-up il va au rendez-vous fixé par les autres complices et nous savons de façon certaine le local où se passe le début de l'action

<sup>7</sup> Fanny Landi-Benos, "Roblès le Méditerranéen," Simoun, XIX (1955), 12-13.

parce que l'auteur mentionne certains quartiers d'Oran tels que le quartier de la Marine, la place de la Perle et la cathédrale Saint-Louis.

Barcelone est la ville de Catalogne où se déroule l'histoire de "L'Hiver est doux à Barcelone." Le héros de cette nouvelle, Sacal, récemment libéré d'un camp d'internement fasciste pour raison de santé, préfère se suicider plutôt que de révéler à Manuela que son mari Marcial, son frère d'armes, est mort. Nice sert de décor au roman La Remontée du fleuve, dont le héros Gersaint, un intellectuel désaxé, obsédé par la mort, n'est pas sans offrir quelques ressemblances avec le personnage de Sandro de Cela s'appelle l'aurore, obsédé jusqu'à la folie par la mort de sa femme Magda. Le Français Georges Maurer vogue entre Cannes et Palerme sur un yacht de luxe tandis que le Bordelais Pierre Mayen, le héros des Couteaux, ancien combattant de 14-18, est représentant de machines à coudre à Villahermosa, la capitale du Tabasco, au Mexique. L'action se passe à l'époque du fameux dictateur iconoclaste, Tomas Garrido Canabal, avant la deuxième guerre mondiale. Si l'Amérique centrale sert de toile de fond au roman Les Couteaux, c'est en Amérique du Sud que se déroule le drame de Montserrat. Le héros de cette pièce, Montserrat, est lieutenant dans l'armée de colonisation espagnole au Vénézuéla en 1812, époque de la répression espagnole survenue après la défaite et la capture du chef vénézuélien Miranda.

b. Influence du milieu sur le caractère du héros

Les pays méditerranéens ou d'Amérique latine servent donc de cadre aux romans de Roblès qui, pour chacun d'eux, en détermine de local avec précision et pittoresque. Or ce cadre méditerranéen où les contrastes entre l'ombre et la lumière sont plus accusés qu'ailleurs à cause de l'intensité du soleil, exerce une profonde influence sur les héros roblésiens qui en sont issus. Il fait d'eux des êtres entiers, passionnés de vie, vivant intensément dans le moment présent. Ce sont des héros qui s'engagent jusqu'à la chair dans ce qu'ils entreprennent, mais aussi des êtres lucides qui ne craignent pas de regarder la mort en face, de l'affronter héroïquement le moment venu, "hors de tout absolu surnaturel,"<sup>8</sup> sachant qu'elle est sans appel. Et la vie, aux yeux du héros roblésien mûri par l'expérience, ne revêt un si grand prix que parce qu'elle est limitée par la mort qui peut l'anéantir d'un moment à l'autre sans espoir de survie: "En fin de compte," dit Doubrovsky, "la mort n'est pas ce qui dépouille la vie de tout son charme, c'est ce qui donne à la vie son sens."<sup>9</sup> Car pour les héros de Roblès, comme pour ceux de Malraux et d'Hemingway, "la fatalité de la mort conditionne toute leur existence et leur fait choisir un style de vie qui engage jusqu'au sang."<sup>10</sup>

<sup>8</sup> Depierris, 155.

<sup>9</sup> Serge Doubrovsky, "Sartre and Camus: A Study in Incarceration," Yale French Studies, XXV (1960), 89.

<sup>10</sup> Depierris, 84.

Ainsi "le choix du cadre détermine le caractère des personnages"<sup>11</sup> qui semblent avoir hérité de leur créateur des traits proprement ibériques: fierté et sens de l'honneur que l'on trouve chez des héros tels que Valerio, Montserrat, Longereau, Maurer, Macias et Ricardo; ardeur à vivre, désir de bonheur et de joies terrestres que l'on remarque tout particulièrement chez Valerio et Longereau. Ce sont des êtres prompts à venger l'offense tels que Smaïl des Hauteurs de la ville qui n'a de cesse qu'il n'ait tué son oppresseur Alvaro, "un négrier" moderne, à la solde des Allemands en Algérie pendant la deuxième guerre mondiale. Ils sont fidèles à leurs amis, fanatiquement, comme Montserrat qui, forcé de choisir entre la mort de six otages innocents ou celle de Bolivar, chef de la révolution vénézuélienne, qu'il admire, demeurera fanatiquement fidèle à son ami malgré les pires tortures morales. Georges Maurer, lui aussi, se montre d'une fidélité à toute épreuve envers ses amis puisqu'il se sacrifie pour sauver l'épave d'un cargo grec afin que ses camarades d'équipage qui sont pauvres puissent en retirer un peu d'argent. De plus, tels Longereau, Maurer, Montserrat et Miguel, ils ont le goût de la fraternité virile, celle-là même qui a tant séduit un Malraux, un Saint-Exupéry, un Hemingway. Mais le trait de caractère le plus frappant

<sup>11</sup> Landi-Benos, "Roblès le Méditerranéen," 13.

peut-être du héros roblésien, c'est son désir de bonheur: "La vie paraît bonne [au Méditerranéen] et il ne la sépare donc point du bonheur. Elle est cette félicité dans la lumière et la chaleur du ciel--mais il sent qu'elle n'est cela que par une sorte de défi . . . ,"<sup>12</sup> défi à la mort qui le guette et doit, tôt ou tard, lui ravir ce bonheur fragile.

Le regard lucide que le héros roblésien jette sur son destin d'homme mortel fait naître en lui, "une forme particulière du désespoir, sensuelle et passionnée . . . que l'on retrouve dans Noces de Camus."<sup>13</sup> Car, en définitive, ce qui compte pour le héros roblésien, c'est son amour de la vie, c'est son désir d'arracher tout son suc à l'instant qui passe, de ressentir "un de ces sentiments foudroyants comme le sont la vengeance, l'ambition ou l'amour et qui porte l'âme à sa pointe la plus extrême."<sup>14</sup> Ainsi le lieutenant permissionnaire Longereau dans Le Vésuve ne veut pas "mourir sans avoir connu un de ces grands éblouissements de l'âme qui justifie le passage sur la terre." (V., 24) Tel Valerio auprès de sa maîtresse Clara, le héros a conscience d'avoir "conquis un bonheur qui [n'est] qu'une flamme exposée à tous les souffles," mais sa fragilité même

<sup>12</sup> Claude de Fréminville, A propos d'Emmanuel Roblès, "L'Arche, IX (1945), 156.

<sup>13</sup> Ibid., 155.

<sup>14</sup> Depierris, 82.

ne peut lui faire oublier ce qui demeure pour lui une "joie . . . pure [et] éclatante." (Cs., 40) Ainsi pour les héros roblésiens de souche méditerranéenne qui "aiment la pleine lumière, celle qui simplifie les lignes et les met nus mais lucides en face de leur destin," "Vivre, c'est défier."<sup>15</sup> Et ce défi lancé par "l'un d'entre eux" n'est pas sans faire écho à cette phrase de Camus dans Noces: "Je comprends que toute mon horreur de mourir tient dans ma jalousie de vivre."<sup>16</sup> "A ce monde, dont pas un instant il ne doute qu'il est un monde heureux," dit Claude de Fréminville, "le Nord-Africain lance un défi. Il parle d'avoir prise sur ce monde, mais au même moment, dans le fond de son coeur, il sait que cela ne durera qu'un temps . . ."<sup>17</sup>

Le héros roblésien puise cet amour de la vie dans les pays méditerranéens au moment même où son regard lucide découvre la mort qu'il rejette immédiatement comme irrécyclable avec son appétit de bonheur. Ainsi le médecin Valerio auprès de Clara sa maîtresse, songeant avec angoisse à son ami Sandro dont la femme va mourir de dysenterie sans qu'il puisse rien faire pour la sauver, est saisi de révolte devant l'injustice du sort qui est fait à Sandro--qui

<sup>15</sup> Depierris, 155-156.

<sup>16</sup> Albert Camus, "Le Vent à Djemila," Noces (Paris: Gallimard, 1947), 40.

<sup>17</sup> "A propos d'Emmanuel Roblès," 155.

pourrait aussi bien être le sien: "Clara aussi pouvait disparaître . . . Il la serra plus fort: 'Je me tuerais.'" (Cs., 82) Une révolte bien plus sérieuse contre la mort s'empare de Gersaint, le héros de La Remontée du fleuve, qui est, lui aussi, préoccupé et même obsédé par la mort, depuis qu'il a ramené le corps disloqué d'un étudiant tué dans un accident. Cette obsession qui borde la folie l'amène à tirer sur un inconnu dans la nuit de Nice--geste de pure révolte contre un ordre spirituel jusque-là respecté.

#### C. La hantise de la mort

Ainsi le portrait composite dont nous avons dégagé jusqu'ici la jeunesse, le manque de liens familiaux normaux, la pauvreté et les origines méditerranéennes, s'enrichit d'un autre trait d'un intérêt capital: la hantise de la mort. Comme le remarque Roblès dans Entretiens . . ., une des caractéristiques de l'homme roblésien, c'est "une grande familiarité avec la mort . . . Il s'en préoccupe davantage peut-être que bien d'autres hommes."<sup>18</sup>

Cette familiarité avec la mort, voire cette hantise de la mort, plus marquée peut-être chez le méditerranéen, peuvent prendre d'ailleurs de différents visages. Il s'agit parfois d'une mort brutale au combat qui risque de détruire brusquement le rêve de bonheur du héros roblésien, comme c'est le cas pour Longereau s'il retourne au front du Mont-Cassin. Souvent aussi le chômage et la routine exercent

<sup>18</sup> Depierris, 165.

sur notre personnage une influence paralysante puisqu'ils le forcent à vivre en vase clos. Emprisonné, le héros apparaît condamné à mourir d'une mort lente et insidieuse par asphyxie morale. Cette mort spirituelle le transforme malgré lui en loque humaine, à l'opposé du véritable vivant. Aux yeux de Miguel, par exemple, l'uniforme et l'armée sont des symboles de l'asphyxie dont il se sent menacé et à laquelle il cherche à échapper en s'enfuyant en Amérique du Sud. C'est le cas, également, de Ricardo qui ne songe qu'à s'évader de la ville où il s'enlise spirituellement. "Ce qui comptait, c'était d'échapper à cet enlèvement immédiat, de fuir loin, de ne plus se sentir humilié . . ." (F., 26) Quant à Maurer, le yacht de luxe à bord duquel il travaille comme guide-interprète, représente à ses yeux aussi une sorte de prison où il s'avilit spirituellement. Ce bateau accentue son isolement car il y est en butte aux railleries des riches passagers qui l'ont engagé à leur service, et au mépris des membres de l'équipage alors même qu'il est travaillé d'un profond besoin de fraternité. De la même manière, le cadre insulaire et restreint de la Sardaigne où Valerio exerce son métier de médecin contraint ce dernier à un enlèvement mortel qu'il cherche à fuir. Pour le républicain Macias menacé de mort violente par les franquistes, le cachot constitue déjà une mort par asphyxie morale et physique qu'éclaire faiblement l'espoir de pouvoir s'évader. Le héros roblésien n'accepte donc pas de mourir à petit feu puisque le bonheur pour lui, c'est de vivre intensément.

De plus, les conventions sociales brident le héros roblésien et le forcent à réprimer ce qu'il y a de meilleur en lui. Elles le contraignent à mener une vie médiocre qui l'accable, jusqu'au jour où son besoin de bonheur l'emporte sur ses craintes et le mène à la révolte. Ainsi le médecin Valerio, flanqué d'une petite femme insignifiante encore sous la coupe d'un père autoritaire, perd goût à la vie jusqu'au jour où il fait la connaissance de Clara qui deviendra sa maîtresse. Et c'est auprès d'elle qu'il puise les forces nécessaires pour poursuivre sa tâche ingrate de médecin au sein d'une population insulaire pauvre. Or l'annonce du retour prochain d'Angela ne fait que renforcer son amour pour Clara. Pris au piège d'une société qui lui prêche la résignation et le conformisme, il refuse de se résigner à cette forme de mort qu'est une vie médiocre asphyxiante avec son épouse et use de toute son ingéniosité pour préserver sa liaison avec Clara.

Manuela dans "L'Hiver est doux à Barcelone" se refuse à croire que son mari, prisonnier des forces franquistes, est mort. Elle rejette loin d'elle toute idée de mort qui ferait d'elle une mort-vivante puisqu'elle se résignerait à la perte de son amour, sa seule raison de vivre. En apprenant qu'un homme récemment libéré a dû connaître son mari en prison, elle est galvanisée par cette nouvelle: "Un espoir vivant remuait en elle. Comme elle avait eu raison contre tous ceux qui lui conseillaient la

résignation avec leurs horribles voix ronronnantes de veilleurs de morts." (H., 153)

Et Longereau, se sentant menacé par la mort brutale s'il remonte en ligne, résume peut-être mieux que tout autre héros roblésien, cette hantise de la mort du méditerranéen qui ne fait qu'accroître son amour de la vie: "Je savais bien que je n'acceptais pas de mourir. Je veux dire de mourir sans avoir connu un de ces grands éblouissements de l'âme qui justifie le passage sur la terre!" (V., 24)

C'est ce même appétit de bonheur face au tragique de la condition humaine qui faisait dire à Camus: "Pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre,"<sup>19</sup> et permettait à Georges-Albert Astre d'affirmer en parlant des héros de Roblès:

En authentiques Méditerranéens, les "héros" de cet univers savent dès leur adolescence quelle sera la récompense du regard lucide qu'ils jettent constamment sur la mort--une mort en attente sous l'éclat du soleil; et qu'ils lui devront tôt ou tard leurs joies les plus intenses. Ce n'est pas par goût du "pittoresque" que l'aventure de Serge Longereau se situe à Naples en 1944; c'est parce que Serge dit: "J'avais compris que je ressemblais à cette ville et que tant d'ardeur à vivre était faite aussi de désespoir."

Ardeur à vivre, désespoir: l'une se nourrit de l'autre, comme il est évident pour tout véritable vivant né sur les rivages ibériques, algériens, italiens ou hellènes! . . .<sup>20</sup>

<sup>19</sup> Albert Camus, "Amour de vivre," L'Envers et l'endroit (Paris: Gallimard, 1958), 113.

<sup>20</sup> Georges-Albert Astre, "Emmanuel Roblès, romancier par exigence," Livres de France (février 1965), 1.

Et Emmanuel Roblès dans Entretiens . . . parle de Naples en 1944 en ces termes: "C'était une ville déroutante, dévorée par tous les maux, le désespoir, la guerre, l'occupation et qui, cependant, éclatait de vigueur, d'ardeur à vivre! . . ."21

Si la mort paraît bien constituer l'adversaire le plus redoutable et le plus obsédant pour les héros méditerranéens de Roblès avides de bonheur, elle s'est comme implantée dans leur vie. En qualité de soldat, de docteur, ils sont constamment en contact avec elle. Officier, médecin militaire, simple soldat, tous ou presque tous, ont fait connaissance avec elle, tel Fabrice del Dongo, sur le champ de bataille. La guerre les a obligés à tuer ou du moins a fait d'eux des témoins horrifiés de ses cruautés. Parfois même ils ont failli être tués, tel Longereau qui a été grièvement blessé par une mine, ou bien ont été faits prisonniers et ont éprouvé l'attente angoissée du condamné à mort, comme Macias. La mort qu'ils ont frôlée les a laissés obsédés et angoissés.

Ainsi Serge Longereau est hanté par la mort à laquelle il vient d'échapper sur le front de Cassino. Il est obsédé par le souvenir de son réveil à l'hôpital et se souvient de l'angoissante "sensation d'émergence" qu'il éprouvait alors, comme s'il sortait d'une "petite mort." Il remarque que "jusqu'à là" il s'était fait de la mort

21 Depierris, 79.

"une conception plutôt intellectuelle, alors qu'à présent" elle était "intimement liée à [sa] chair, à [ses] os, aux chocs de [son] sang . . ." (V., 24) Désormais il se sent vulnérable et la cicatrice de sa blessure en forme de "cimenterre . . . à la garde compliquée" semble la griffe même de la mort implantée dans sa propre chair. Roblès lui-même qui a été correspondant de guerre a échappé à cinq accidents d'avion et a compris alors, tel Garine, le héros des Conquérants, que "la mort n'était pas un événement qui concernait seulement les autres, mais [qu'il la portait aussi en lui]."<sup>22</sup> Serge Longereau est donc dominé par la peur de retourner au front et d'y affronter de nouveau la mort. Comme tous ceux qui sortent de l'hôpital, il est saisi d'une "espèce d'inappétence" car il se reconnaît "comme ces bestiaires qui à leur première blessure grave dans l'arène ne retrouvent plus leur ancien courage et avancent désormais à la rencontre du fauve l'âme en déroute et le ventre contracté . . ." (V., 12)

Le médecin Valerio qui a fait les campagnes de Cyrénaïque et a été affecté en 1942 à l'hôpital militaire de Cagliari en Sardaigne a été lui aussi profondément marqué par la guerre, Parfois un souvenir de guerre, telle cette "soirée de vent et d'angoisse" à Tobrouk en 1942, "lui [revient] à la mémoire," suscité par la tempête ambiante.

<sup>22</sup> Denise Bourdet, "Emmanuel Roblès," Visages d'aujourd'hui (Paris: Plon, 1960), 114-115.

Il se souvient alors des "tentes secouées par la tempête de sable et [du] grondement lointain, poignant des tanks allemands qui s'enfuyaient." (Cs., 13) Car Valerio est encore obsédé par les cris de souffrance entendus lors des bombardements de la Tripolitaine et il ne cesse de se demander la raison "de toute cette souffrance [et] de toute cette horreur." (Cs., 187) On le sent beaucoup plus poreux à la douleur des autres que sa femme et son beau-père dont il se sent séparé par sa connaissance directe des horreurs de la guerre. Parfois aussi son esprit tourmenté est hanté par la guerre de Corée qui menace et risque de compromettre son bonheur avec Clara dont, pourtant, il ne veut pas se séparer, "même s'il y a la guerre." (Cs., 39) Comme médecin il est très conscient du caractère irrémédiable de la mort et de l'impuissance de l'homme à sauver ceux qui tombent dans ses filets. Le médecin Valerio a beau lutter contre elle, tel le docteur Rieux dans La Peste, il sait que "rien [n'est]. . . définitivement gagné" (Cs., 82) et que la mort peut surgir d'un moment à l'autre, telle une muraille compacte, sans faille. Il n'y a donc pas de victoire définitive sur la mort pas plus qu'il n'y en avait sur la peste de Camus. Et parce qu'il est impuissant à arracher à la mort ceux dont la vie ne tient plus qu'à un fil, il a l'impression de se dérober lâchement à sa tâche de médecin, d'abandonner à un adversaire autrement plus puissant que lui, ces vies qu'il voulait sauver.

Et pourtant Valerio, comme Rieux,<sup>23</sup> a compris que c'est "son métier de se battre contre la mort, même pour rien, même sans espoir, jusqu'au dernier battement du coeur." (Cs., 159)

A l'impuissance du médecin Valerio devant la mort an fait écho une autre, celle du détenu politique Macias dans "La Forteresse" qui crie sa révolte contre une mort injuste, celle de son meilleur ami qui va être passé par les armes:

Toute la vie de Manuel était concentrée dans ses yeux, ouverts sur cette lumière éternellement neuve qui ruisselait par les mille crevasses du ciel. Macias imagina ces yeux remplis de terre et, avec horreur, prit conscience de son impuissance. C'était à crier. Personne n'était mort depuis des millions de siècles. Seul, Manuel allait mourir et Macias dut se débattre, résister de toute sa volonté contre cette poussée de folie qu'il avait déjà ressentie le soir de Talavera. (Fo., 44)

Georges Maurer, tout en ayant la nostalgie de la fraternité virile connue pendant la campagne d'Italie, a gardé comme Longereau, mais à un degré encore plus aigu que ce dernier, l'horreur de la guerre dont il a été à la fois spectateur, témoin et participant. "Ce sont, l'un comme l'autre, Georges surtout, des guerriers désaffectés,

<sup>23</sup> "Rieux incarne la résistance au mal, dans ce qu'elle a de plus modeste--il avoue que la peste est pour lui 'une interminable défaite'--et de plus efficace--on ne saurait mieux faire en cas d'épidémie que d'aider les hommes à guérir . . . Son combat dépourvu de tout romantisme se situe délibérément au niveau du plus quotidien: le métier, le geste immédiatement utile, la patience de vivre sans espoir, de reprendre toujours la lutte et de sauver au jour le jour ce qui peut l'être." (Jean-Claude Brisville, Camus, Paris: Gallimard, 1959, 61.)

des hommes qui ont gardé l'horreur et la nostalgie de la guerre, des hommes déchirés."<sup>24</sup> Et parce qu'il a dû prendre part à des combats et a été forcé de tuer, Georges Maurer qui est de la race des "meurtriers délicats" dont parle Camus dans L'Homme révolté,<sup>25</sup> se sent coupable. Il est hanté par la mort qu'il a infligée tout autant que par celle à laquelle il a assisté en témoin. "Cet ancien combattant de l'armée de Montsabert . . . reste 'traumatisé' par la violence dont il a été spectateur et acteur . . ."<sup>26</sup> Et Maurer frémit à la pensée que "[ses] mains sont celles d'un tueur . . ." et qu'il est "responsable de cette bouillie de chair humaine." (C., 21-22) Il éprouve donc le sentiment de s'être dégradé à la guerre, comme son ancien frère d'armes Longereau.

Montserrat, un des lieutenants du capitaine général espagnol Monteverde, est lui aussi obsédé par la mort, la guerre et toutes les atrocités que l'armée espagnole a perpétrées au nom du roi et de l'Eglise sur une population sans défense. Il a assisté ou participé à tant d'horreurs destinées à briser la résistance du peuple vénézuélien qu'il ne peut plus se contenir et fait part au chapelain, le Père Coronil, de l'obsession qui l'étouffe:

<sup>24</sup> Etienne Lalou, "La Mort en mer," L'Express (18-24 mars 1968).

<sup>25</sup> (Paris: Gallimard, 1951).

<sup>26</sup> Luc Estang, "La Croisière," Le Figaro Littéraire (18-24 mars 1968).

Je ne parviens plus à me contenir. J'étouffe depuis que je suis ici. Vous, mon Père, n'êtes-vous point révolté par ces persécutions, ces massacres, ces pillages, ces violences? Vous qui approuvez cette levée de tout notre peuple en Espagne contre les mercenaires de Bonaparte, comment pouvez-vous condamner ces hommes qui, sur leur propre sol, veulent se battre pour être libres et vivre comme des hommes? Avant-hier, encore, des soldats du bataillon d'Alora ont voulu enlever des jeunes filles indigènes au village de Totulas. Ils se sont heurtés à la résistance de toute la population qu'ils ont attaquée sauvagement et dont ils ont incendié les chaumières . . . (M., 22)

Plus tard, Montserrat, lui-même condamné à mort pour avoir facilité, au péril de sa vie, l'évasion du chef de la révolution vénézuélienne, Bolivar, est forcé d'endosser le rôle de bourreau qu'il abomine, en laissant fusiller six otages innocents, précisément pour que son ami Bolivar ait la vie sauve. Le dialogue qui met aux prises Montserrat et son bourreau Izquierdo, venu lui annoncer l'ignoble torture qu'il lui réserve, fait ressortir l'extrême répulsion du héros roblésien pour tout acte d'atrocité qui nie la personne humaine. Montserrat en apprenant que six otages innocents vont être fusillés si "dans une heure . . . il n'a pas dénoncé l'endroit précis où se cache Bolivar" demeure "atterré" et ne peut que murmurer: "C'est impossible! Izquierdo! C'est inhumain." (M., 38)

Longereau, Valerio, Maurer, Montserrat, ont en commun avec Macias une certaine hantise de la mort qui s'inscrit pour chaque héros dans un cadre différent et se colore des nuances diverses de sa sensibilité. Car chacun d'eux envisage la mort d'un point de vue qui lui est

propre. Ainsi, le lieutenant permissionnaire Longereau a failli mourir en sautant sur une mine et garde de cette expérience terrifiante un immense besoin d'oublier les horreurs de la guerre dans un grand amour. Le médecin Valerio, lui, s'il est habitué à voir mourir, est toujours aussi révolté par l'injustice d'une mort qui frappe au hasard. L'ancien combattant Maurer a honte d'avoir tué tout en ayant la nostalgie de la fraternité virile qu'il a vécue. Quant à Montserrat, il surmonte sa peur de mourir et son horreur à la pensée de devoir sacrifier des otages innocents dans un don total de lui-même à une juste cause. Le condamné à mort Macias a l'esprit hanté par une mort qui se rapproche de minute en minute. Il a l'impression qu'"un engin terrible a été placé dans son cachot," engin qui est "prêt à exploser" et "à le pulvériser." (Fo., 12) Et cette hantise de la mort n'implique pas seulement chez le condamné à mort la conscience du néant qui suivra sa mort mais celle de la vie qu'il va perdre et à laquelle il s'attache d'autant plus. Cette obsession de la mort prend un relief particulièrement saisissant lorsque Macias entend soudain avec horreur "les chocs insolites" provoqués par ceux qu'on fusille dans le fossé derrière le mur où il s'appuie: "De Nouveau, les chocs retentirent assourdis mais rapides, rapprochés, comme le bruit saccadé d'un marteau-pneumatique qui tenterait de percer la muraille . . ." (Fo., 20)--situation qui rappelle l'image de la condition humaine de Pascal et de Malraux.

La hantise de la mort n'apparaît que d'une façon passagère chez un héros comme Ricardo. Elle n'en demeure pas moins en profondeur et elle revient à la surface dans certaines situations particulièrement angoissantes.

Ricardo est trop jeune pour avoir participé aux combats de 1936 mais son enfance a été bouleversée par la guerre d'Espagne. C'est à la faveur d'un moment d'angoisse suscitée en pleine mer par les menaces et la tentative de viol de son employeur Marcos qu'il se remémore soudain des scènes de destruction et de mort à Barcelone. Il revoit en imagination "sa mère en larmes, le corps déchi-queté de Jacinto Maja, son oncle, sur les pavés de la via Layetana, les cargos en feu dans le port et leur haut panache de flammes et de fusées crépitantes . . ." (F., 52)

Ainsi la hantise de la mort du héros roblésien-- considérée du point de vue du Méditerranéen qui la hait parce qu'elle s'oppose à son désir de bonheur, ou du point de vue du médecin, du soldat traumatisé par la guerre-- constitue un trait essentiel du portrait de notre héros puisqu'il contribue à l'approfondir en lui ajoutant un élément tragique. Car le héros roblésien "sait," comme les Espagnols dont parle Hemingway, "que la mort est l'inévitable réalité, la seule chose dont un homme puisse être sûr, la seule certitude . . ."<sup>27</sup> "Et tous professent

<sup>27</sup> Depierris, 59.

la même horreur de la mort," de cette "mort en attente sous l'éclat du soleil,"<sup>28</sup> précisément parce qu'ils ont un immense appétit de vie. "Cette appréhension de la mort montre à quel point la vie leur paraît précieuse, cette vie qui risque d'être perdue à tout instant, cette vie après laquelle, pensent-ils, il n'y a plus rien!"<sup>29</sup>

#### D. La solitude du héros

Un autre trait commun aux héros roblésiens, c'est la solitude qui marque le héros au départ. La solitude constitue pour lui une sorte de mur qui l'isole des autres et le plonge dans un état de repliement sur soi stérile qui le fige momentanément dans l'inaction. Il prend soudain conscience de cette solitude à la suite de circonstances fortuites traumatisantes telles que le fait d'avoir échappé de justesse à la mort ou au contraire en prenant volontairement une décision qui l'oppose aux conventions sociales et à la routine. Dans ce dernier cas, il est malheureux parce qu'il se sent incompris de son entourage. De toute façon il éprouve avec acuité le fait d'être un individu différent des autres hommes, unique au monde. Tel le rescapé Longereau, à son réveil à l'hôpital, il est "fasciné" par cet autre lui-même qui le regarde dans le miroir de ses yeux "troublants et comme attristés par quelque découverte définitive." (V., 24) Et si son visage l'intrigue à ce point, c'est

<sup>28</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 1.

<sup>29</sup> Landi-Benos, "Roblès le Méditerranéen," 14.

qu'il ne colle pas avec son moi profond, amoureux de la vie, qu'il lui est étranger, tout comme le héros roblésien est étranger à autrui dont il est séparé par une mer d'incompréhension. Livré à lui-même, prompt à s'apitoyer sur son sort, il est en proie aux doutes, à la peur devant l'action qui s'impose à lui ou par laquelle il cherche à s'aveugler en revendiquant son droit au bonheur. Car dans sa solitude il semble très conscient de son individualité propre et du fait que la vie l'a frustré jusqu'ici du bonheur qu'il mérite. Après l'espèce de libération qui s'est opérée en lui sous le coup de la guerre ou d'une décision brutale qui rompt avec la monotonie des habitudes toutes faites, il apparaît libre, mais d'une liberté flottante qui a du mal à se fixer dans un acte qui engagerait tout son être. Par la solitude, le héros roblésien sort donc de la masse anonyme, s'affirme en s'opposant. Car il est le seul à oser, à ne pas accepter les mensonges et les comédies dont vivent les hommes et à se révolter contre les prétendues valeurs qui justifient le croupissement des hommes. Reniant les pharisaïsmes, le héros doit vivre désormais sans nul recours, et donner un sens à sa vie. Il s'agit pour lui de faire quelque chose dans sa solitude, de s'inventer un destin, mais il n'apparaît pas encore tout à fait prêt à assumer cette lourde charge. Il hésite encore au moment de s'engager en entier dans une action définitive.

A sa sortie de l'hôpital, à Naples, en février 1944, Serge Longereau se trouve seul avec sa blessure-- "cette douleur fatiguée qui [lui] prenait tout le flanc gauche." (V., 10-11) Il sait que tôt ou tard il sera tué. Il s'insurge sourdement d'abord contre un tel état de choses. Au lieu de regarder la vérité en face, il cherche à la fuir en s'isolant des autres dans un amour égoïste avec une jeune Milanaise, Silvia, pour laquelle il brûle d'une passion exclusive. "[Il est] là à espérer Silvia, c'est-à-dire à espérer en son âme une certitude éblouissante qui [le] rassure sur sa présence en ce monde." (V., 58) Il a l'impression d'avancer "sur une voie solitaire et toute étincelante le long de laquelle court le sourire de Silvia, une voie qui doit conduire à quelque contrée secrète de la beauté, de la passion, de la tendresse . . .". (V., 52)

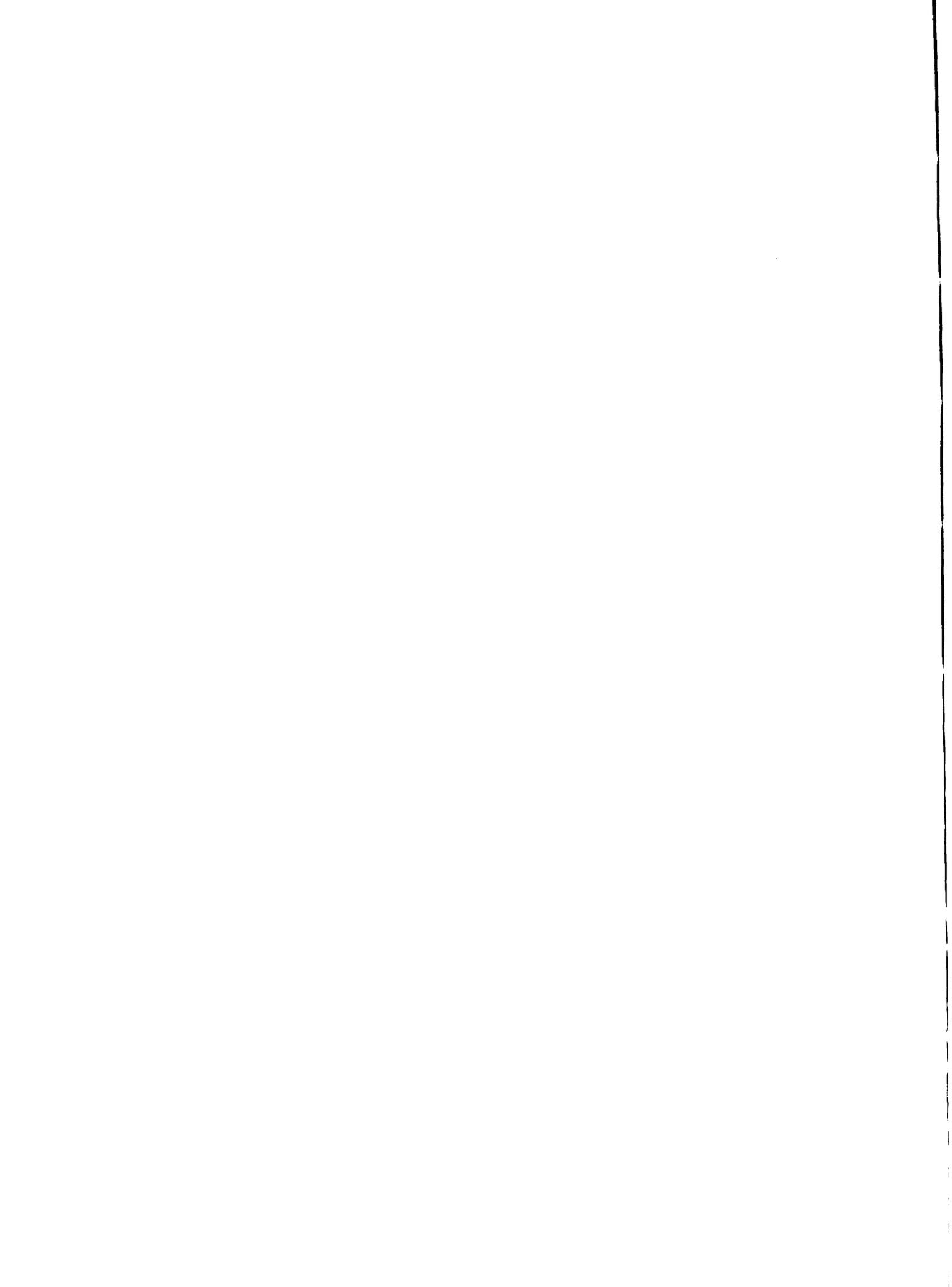
La solitude est également le lot de Miguel qui rumine depuis plusieurs mois déjà son projet d'attentat de la Banque Levasseur, la banque même qu'il a quittée pour faire son service militaire. Il s'apprête en effet à couper les liens qui le retiennent prisonnier de la routine --l'armée, la banque, sa maîtresse Lydia--en se dépouillant symboliquement de son uniforme militaire. Il est seul puisqu'il se méfie de son entourage immédiat--maîtresse et supérieurs. Il va en effet prendre sa revanche sur eux en participant au hold-up de son ancienne banque,

symbole d'une puissance financière qui l'écrase mais que la société honore comme un maître légitime. Par ailleurs, il n'a pas encore gagné la confiance de ses complices. Certains d'entre eux, même, lui reprochent ouvertement son égoïsme. Alors qu'ils veulent utiliser leur part du butin pour secourir des anciens combattants et des mutilés de la guerre civile espagnole, ils ne peuvent comprendre le motif qui pousse leur camarade à garder pour lui la part du butin qui doit lui revenir après l'attentat. Or Miguel est mû par sa fierté de jeune homme pauvre bien plutôt que par l'égoïsme. Comme il ne se résigne pas à son sort d'inférieur, à un de "ces destins qui se diluaient rapidement dans l'immobile ardeur des jours," (A., 82) il voit dans cet argent le moyen de rompre avec la routine. Incompris de ses complices et en révolte contre une société injuste Miguel se trouve donc seul.

Le médecin Valerio est, lui aussi, très seul. Avant de rencontrer Clara, la femme de sa vie, il ne peut se confier à personne puisque sa jeune femme Angela ne le comprend pas et vient d'ailleurs de le quitter temporairement pour raison de santé. Il porte donc seul le poids de la souffrance humaine avec laquelle il est en contact quotidien. Il sait que nul secours ne peut lui venir des classes dirigeantes, d'une société de maîtres et d'esclaves où triomphent les conventions et l'hypocrisie et où domine la peur. Et pourtant, il ne se sent pas résigné; il a soif de compréhension et de tendresse dans un monde inhumain.

Comme Longereau, Miguel et Valerio, Montserrat n'échappe pas aux affres de la solitude. Il est seul avec sa révolte puisqu'il se dissocie de son entourage--l'Etat-Major espagnol qui se fait l'opresseur d'une population sans défense, et le Père Coronil qui, aveuglé par son fanatisme, pense qu'en mettant à mort des païens on immole le Démon: "Comment ne comprends-tu pas, lui déclare celui-ci, que dans ces charniers, dans ces incendies, c'est l'esprit même du Malin qui est frappé, brûlé, affaibli?" (M., 24) Il est donc séparé de ses frères d'armes puisqu'il a facilité la fuite de leur ennemi Bolivar et qu'il a été condamné à mort pour trahison. Outre cette condamnation, le héros est soumis à une torture inouïe dont le but est de le faire passer pour un meurtrier aux yeux du peuple vénézuélien opprimé dont il soutient héroïquement la cause. Si, en effet, les sept otages vénézuéliens rassemblés autour de lui par le bourreau Izquierdo, s'avouent impuissants en une heure à faire révéler à Montserrat la cachette de Bolivar, ils paieront de leur vie. Ainsi, même en prenant fait et cause pour les Vénézuéliens, notre personnage est bien seul face à cette poignée d'otages dont la plupart ne songent qu'à sauver leur peau. Seul un acte de foi dans la victoire de Bolivar et la résurrection de son peuple asservi le soutient dans sa résistance héroïque.

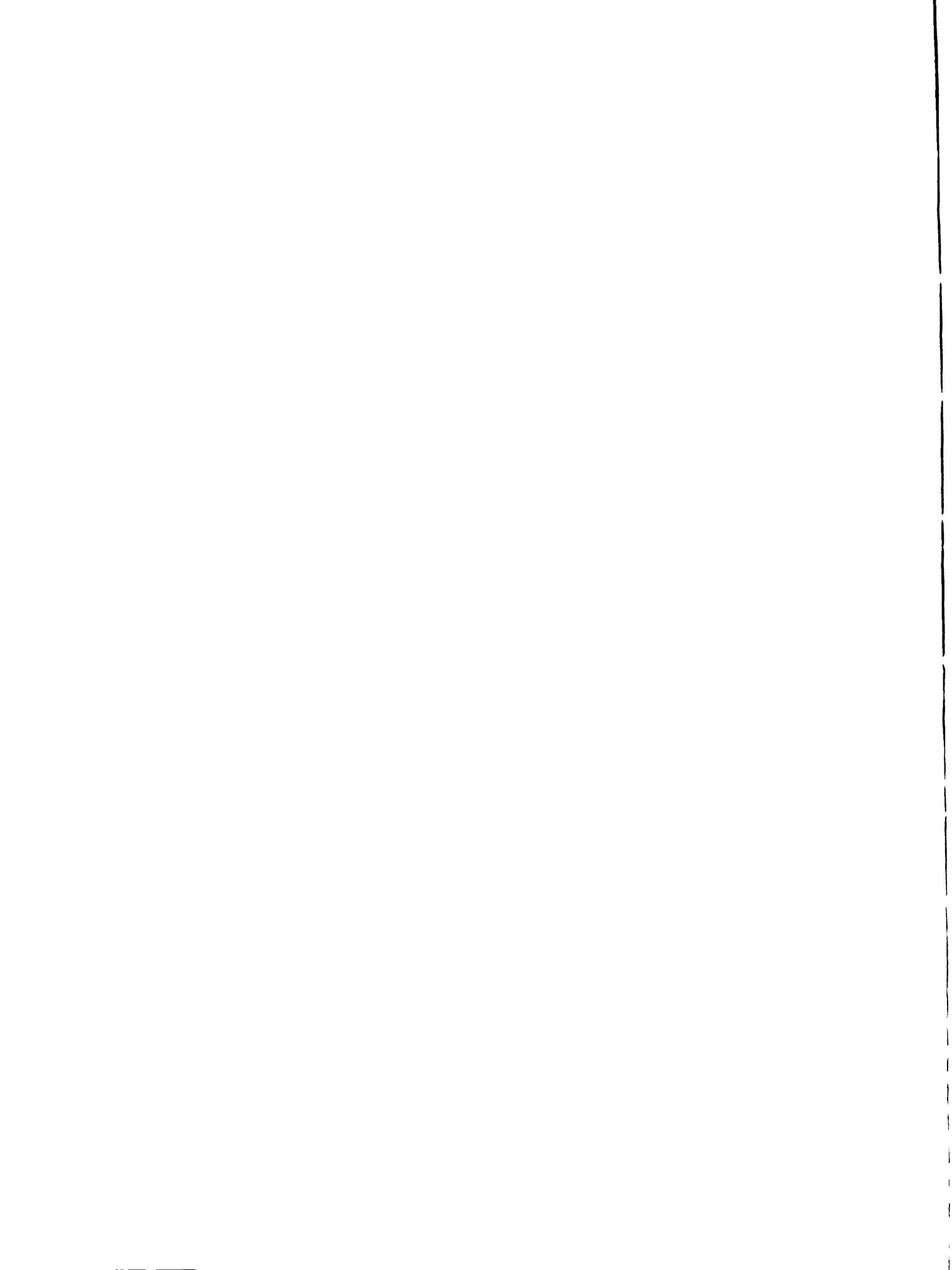
La solitude revêt un aspect différent avec Georges Maurer. Il se trouve pris, comme Montserrat, entre deux



groupes--l'équipage et les passagers--sans pouvoir ni être accepté ni se confier aux uns ou aux autres. L'équipage qui l'accuse plus ou moins ouvertement de "jouer au larbin" auprès des passagers se méfie de lui et il se sent rejeté et incompris par les riches passagers qui le traitent avec morgue parce qu'il est pauvre et dépend d'eux par son contrat de guide-interprète. Ici aussi, le héros se trouve dans l'impossibilité de communiquer d'une façon significative avec ceux qui l'entourent et qui habitent son monde, le bateau qui vogue entre Cannes et Palerme.

Macias souffre d'isolement, de solitude morale à un degré encore plus aigu que les autres, puisqu'il est lui-même prisonnier, enfermé avec d'autres républicains comme lui dans une prison franquiste, un cachot infect. Or le fait que son beau-frère Juan-Miguel est officier franquiste et que Macias nourrit donc le très faible espoir de se libérer grâce à lui, distingue notre héros de ses compagnons d'infortune et de son ami Manuel. Devant la mort imminente, il est seul comme chacun des prisonniers, muré en lui-même avec la passion animale de survivre, sans pouvoir, toutefois, trouver dans la compassion pour ses frères humains un allègement à sa propre douleur.

Cette même solitude se retrouve chez Ricardo. Déçu par le régime politique et hanté par la noble figure de son père, tué dans les rangs républicains au passage de l'Ebre, Ricardo vient de rompre avec le milieu fasciste



où il était obligé de vivre. Il vient en effet d'être renvoyé de la Compagnie Transméditerranéenne pour avoir distribué des tracts républicains. Le voilà donc en chômage, soudain projeté hors de son milieu habituel et conformiste, complètement seul et livré à lui-même. Sur lui pèse la honte d'avoir été renvoyé et d'avoir perdu le poste qu'il aimait. Car il regrette amèrement de l'avoir quitté, de n'avoir pu réaliser le "bel avenir" (F., 10) qu'il était en droit d'espérer après ses études à l'Ecole de Navigation. Il apparaît inconséquent avec lui-même, partagé entre un milieu fasciste qu'il désavoue et un métier de marin dont il raffole. C'est un être à la liberté flottante qui semble avoir agi impulsivement et le regrette.

Ainsi, comme nous venons de le voir, en passant en revue plusieurs héros roblésiens. la solitude est une caractéristique essentielle du personnage de Roblès. Du fait de circonstances politiques ou sociales, il n'est pas en harmonie avec son milieu. Parce qu'il refuse de jouer le jeu social, il apparaît rejeté par la majorité qui lui prêche le conformisme. Cet état d'abandon permet au héros roblésien de prendre conscience de son existence en tant qu'individu ayant des aspirations propres qui l'opposent à autrui. Car il s'agit ici d'une prise de conscience égoïste de l'être tourné vers lui-même et donc détaché du tout dans lequel il était intégré. Mais au moment même où



il découvre son individualité propre à la suite d'un choc libérateur qui le place soudain en dehors de la routine, du milieu social habituel avec ses contraintes et ses préjugés, il se trouve du même coup dans un état de disponibilité, possesseur d'une liberté--mais d'une liberté sans emploi. A cet égard, le héros roblésien n'est pas sans rappeler le Roquentin de Sartre. Celui-ci prend conscience de son entière solitude par l'intermédiaire de "la nausée." Il se rend compte qu'il est "de trop," sans attaches avec ce monde, et saisit donc le caractère contingent de son existence. Ainsi Longereau, depuis sa sortie de l'hôpital où il a failli mourir "[n'accepte] pas de mourir . . . sans avoir connu un de ces grands éblouissements de l'âme qui justifie le passage sur la terre."

(V., 24) Et Maurer, comme cet autre héros sartrien, Mathieu Delarue, qui n'est jamais "dans le coup," voudrait lui aussi mordre à la vie de façon à pouvoir justifier son existence qui lui semble être donnée pour rien. Car Maurer a la nostalgie de la fraternité virile qu'il a connue sur le front de Naples en 1944 et "depuis [sa] démobilisation [son] existence . . . [lui semble] asservie à des tâches sans justification aucune." "[Il se fait] l'effet d'un champ de caillasse sur lequel les plus belles graines ne peuvent jamais germer . . . [Il voudrait se] persuader [qu'il] existe." "[Il souffre] de ne pas savoir du tout ce [qu'il fait dans le monde] . . ." (C., 17-18)

## E. L'exil du héros

L'écrivain d'aujourd'hui ne se présente plus comme un homme à l'aise dans son rôle, qui examine de haut un problème de détail, psychologie passionnelle ou question d'actualité, mais comme un être dépaycé dans un monde qui n'est pas fait pour lui. Il peint l'homme en exil sur cette terre, bien que souvent il ne lui voie pas d'autre destinée: "Tu n'es pas chez toi, intrus," dit le Jupiter de Sartre, "tu es dans le monde comme l'écharde dans la chair, comme le braconnier dans la forêt seigneuriale . . . Rentre en toi-même, Oreste, l'univers te donne tort et tu es un ciron dans l'univers."<sup>30</sup>

La solitude du héros roblésien, qui provient de sa volonté de se créer un chemin loin des conformismes et sans référence métaphysique, amène ce dernier à se sentir dépaycé dans un monde qui n'est pas fait pour lui. Ainsi notre analyse de la solitude du héros nous conduit logiquement à la notion d'exil. L'exil pour le héros roblésien, c'est le fait d'être obligé de vivre hors de son pays d'origine, hors de son cadre familial, loin de ses compatriotes, de ceux qui ont le plus d'affinité avec lui et qui pourraient le mieux le comprendre. Exilé, le héros est donc dépaycé sur une terre et dans un domaine qui lui est étranger sur le plan géographique, sentimental, social ou sur un plan que nous appellerons métaphysique parce qu'il transcende les données de l'expérience et exprime le malaise fondamental de l'homme "mis à nu et affronté sans faux-fuyants à son destin dans toute sa pureté et à 'la

<sup>30</sup> René-Marill Albérès, L'Homme traqué (Paris: Albin-Michel, 1953), 109.

condition humaine."<sup>31</sup> Le héros apparaît alors comme un animal dénaturé qui n'accepte plus les lois du monde, les valeurs et les conventions de la société. Tout en faisant partie intégrale de la nature, du cosmos par son corps mortel, il s'en dissocie en refusant de se plier au jeu social. Hors nature, contre nature, il est condamné à n'avoir d'autre loi que la sienne. Il existe donc un manque d'harmonie entre le personnage et le milieu où les circonstances l'obligent à vivre. Il y a chez lui un décalage permanent entre ses aspirations et ce que la vie lui offre; un désaccord, un "malentendu," comme le dirait Camus, avec un monde qui lui résiste, qui est incompréhensible et qui le tue. L'exil du héros est donc fait de plusieurs éléments qui se colorent l'un l'autre et que nous allons essayer de dégager en examinant plusieurs héros.

Ainsi Longereau, natif de Bône en Algérie, est exilé sur le sol italien où l'ont conduit les hasards de la guerre. Il se sent souvent déchiré par la nostalgie de son pays natal. A cet exil géographique et sentimental s'en ajoute un autre d'ordre métaphysique qui provient du fait qu'il a échappé de justesse à la mort et doit remonter en lignes très prochainement. Mis à nu en face de son destin, notre héros est à même de réfléchir sur l'absurdité de la vie. Il a le sentiment d'être étranger à un monde

<sup>31</sup> René-Marill Albérès, Sartre (Paris: Editions Universitaires, 1964), 42.

inhumain, un monde sourd à l'angoisse de l'homme devant la mort. Face à un univers aveugle qui l'écrase, son orgueil d'homme s'insurge; il prend conscience de sa différence, de cette part de "lucidité angoissée" inhérente à sa nature, qui s'oppose à la quiétude animale. "Il y a en lui une puissance sourde qui fait qu'il ne peut voir sa situation sans la penser, et par là-même déjà, d'une certaine manière, la nier."<sup>32</sup> Car "l'homme," pour reprendre les mots mêmes de Malraux, "est le seul animal qui sache qu'il doit mourir,"<sup>33</sup> mais qui, en même temps précisément, n'accepte pas sa condition de prisonnier et cherche à échapper à la menace de mort qui pèse sur lui. Il existe donc chez le héros roblésien, comme chez le héros malruvien, "quelque chose d'éternel," une "part divine" et "victorieuse," c'est "son aptitude à mettre le monde en question."<sup>34</sup> En refusant le sentiment humiliant de son écrasement, il fait ressortir avec éclat la noblesse qui est en lui. Et cette grandeur de l'homme qui se dresse contre un monde aveugle, nul mieux que Pascal n'a su l'évoquer: "L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme

<sup>32</sup> Joseph Hoffmann, L'Humanisme de Malraux (Paris: Librairie C. Klincksieck, 1963), 84.

<sup>33</sup> André Malraux, Les Noyers de l'Altenburg (Paris: Gallimard, 1948), 250.

<sup>34</sup> Ibid., 147.

pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien."<sup>35</sup> Cet exil métaphysique qui est le lot de tous les héros roblésiens est de beaucoup le plus tragique. Il provient, comme nous l'avons vu, de la dualité même de la nature humaine à la fois matérielle et spirituelle, et comme telle soumise aux mêmes lois que celles de l'univers mais ne les acceptant pas. Cette dualité apparaît dramatisée chez le héros roblésien: sa grande familiarité avec la mort le rendant plus sensible à l'angoisse de sa condition d'homme mortel assoiffé d'absolu--amour ou liberté absolue. Longereau rêve "d'une passion brûlante," "d'une joie immense" qu'il mérite "avant de retourner au front," sans commune mesure avec les joies ordinaires. Il a la nostalgie "d'un mystère essentiel, d'un ravissement sans fin, d'une ferveur surhumaine." (V., 75) Or cette exigence de bonheur, et de bonheur absolu chez Longereau, se heurte aux réalités imparfaites d'une ville de garnison où les permissionnaires se contentent d'amours de passage. Même son meilleur ami Joe Cohen n'arrive pas à comprendre pourquoi son camarade s'entête à ne vouloir aimer qu'une seule femme alors qu'"il

<sup>35</sup> Léon Brunschvicg, Pensées de Blaise Pascal (Paris: Hachette, 1904), II, 261-262.

[en] existe des milliers" et il se demande si Longereau "[est] . . . de ceux qui n'attendent le bonheur que d'une seule d'entre elles." (V., 48)

Chez Miguel né à Alger de père espagnol, et en contact à Alger même avec des vétérans de la guerre civile, ses complices dans l'attentat projeté, on ne sent aucune nostalgie de l'Espagne, mais il éprouve lui aussi comme Longereau, un besoin d'absolu--d'une liberté surhumaine qui va à l'encontre de sa situation présente humiliante de soldat enrégimenté malgré lui dans "une formation de tirailleurs." (A., 83) Et c'est en vue d'obtenir l'argent nécessaire, pense-t-il, pour atteindre à cette liberté, symbolisée par le voyage en mer, qu'il a accepté de participer à l'attentat. Il refuse de se conformer au code social et s'apprête donc à rompre avec une vie routinière et dégradante. Il se sépare ainsi volontairement d'un univers apparemment bien ordonné mais où il étouffe spirituellement, auquel le rattache le côté animal et passif de sa nature. Ce faisant il apparaît comme un être dénaturé, un exilé métaphysique, qui s'est arraché aux sentiers battus pour suivre un chemin plein de risques qu'il doit inventer lui-même.

Exil géographique pour Valerio, le médecin de Cela s'appelle l'aurore, puisqu'il est d'origine milanaise et qu'il exerce la médecine dans "le bourg sans grâce" de Salina-Bianca en Sardaigne, parmi une population fruste

exploitée par quelques gros propriétaires et surveillée par une police très bien informée. Or ses contacts avec les habitants, limités à des contacts de médecin à malade, ne comblent à aucun moment le vide de son âme assoiffée de bonheur mais que rien dans sa vie surmenée de médecin de campagne, marié, et prisonnier des conventions sociales, ne laisse prévoir. Parce qu'il est plus conscient que les autres hommes de la fragilité de la vie humaine et de la mort, le médecin Valerio est, lui aussi, un exilé métaphysique. Face au tragique de la condition humaine, il éprouve une insupportable soif d'absolu qu'il cherche à assouvir et à étouffer dans un amour passionné. Les heures que passe Valerio auprès de Clara, sa maîtresse, les isolent merveilleusement du monde. C'est alors que "le temps [semble] miraculeusement figé comme une fleur prise sous une fontaine pétrifiante." Leurs baisers semblent devoir "les préserver de la mort." (Cs., 30) L'amour de Clara fait naître chez Valerio un chaud rayonnement qui l'aide à surmonter son destin. Il sait bien que "sans Clara, sa vie perdrait comme un halo lumineux, une chaleur, une unité, un espoir." (Cs., 32)

Comme Longereau, Miguel et Valerio, Montserrat, officier espagnol, est lui aussi exilé sur une terre étrangère, le Vénézuéla. Mais Montserrat est écoeuré par le régime de terreur qui maintient le pays sous la férule espagnole depuis que Bolivar a pris la tête de la révolution

après l'arrestation de Miranda. Face à l'asservissement et à la mort, Montserrat affirme d'une façon magistrale sa foi en l'homme, en cette exigence de dépassement qui l'oblige à se frayer un chemin tout seul et à risquer sa vie plutôt que d'obéir à un code auquel il a cessé de croire. Car il y a en l'homme une étincelle divine qui rejette l'humiliation de sa condition, et qui, en haussant l'homme jusqu'à Dieu par le sacrifice librement consenti, fait sa grandeur et laisse pressentir l'immortalité. C'est pourquoi l'exil géographique de Montserrat est sans importance en regard de son exigence éthique qui l'oblige à faire volte-face et à avertir Bolivar, au péril même de sa vie, du piège que lui tendent les officiers espagnols dont il désapprouve la conduite abjecte. En fait, Montserrat, en soutenant l'opprimé contre l'opresseur est plus proche des Espagnols de la métropole qui résistent à l'occupant français--les armées de Napoléon-Bonaparte--que les soi-disant colonisateurs espagnols. Bien qu'exilé géographiquement et s'étant volontairement exclu de son entourage immédiat, Montserrat retrouve donc, en épousant la cause des Vénézuéliens, un climat spirituel, une patrie de l'âme qui répond à sa soif d'absolu.

L'exil qui tourmente Ricardo n'est pas à proprement parler d'ordre géographique--bien qu'il lui arrive d'avoir la nostalgie d'Alger où il a passé sa jeunesse--mais plutôt d'ordre social et métaphysique. Depuis qu'il a perdu sa

place à la Compagnie Transméditerranéenne et qu'il est en chômage, il vit en marge de la société, en "outsider" qui ne peut plus réintégrer le milieu social dont il s'est délibérément séparé par son refus de se plier au jeu social. Parce qu'il a rejeté les fausses valeurs de la société, il se trouve maintenant dans un monde désorganisé et illogique auquel il est le seul à pouvoir donner un sens. Il apparaît donc comme un exilé métaphysique en révolte contre un cosmos dont il fait pourtant partie intégrale par le côté animal de sa nature. Pour se venger, en quelque sorte d'une société qui le désavoue et qui lui impose une certaine conduite, il aspire, comme Miguel, à une liberté totale qui le sorte de l'avilissement où il s'enlise et le projette intact, par le moyen du voyage, dans un monde où il pourra agir à sa guise, dont il se sent exilé en Espagne.<sup>36</sup>

Quant à Georges Maurer, à côté de l'exil social dont il souffre, comme Ricardo, nous sentons qu'il est torturé également par une soif d'absolu, "une exigence incompréhensible," "quelque chose qu'il doit conquérir lui-même, sans aide aucune" (C., 58) qui fait de lui aussi un exilé métaphysique, c'est-à-dire un idéaliste incapable de s'adapter à la vie d'après-guerre médiocre et corrompue par l'argent. Sur le plan social, Maurer souffre du rôle

<sup>36</sup> Peut-être faut-il voir dans ce refus du héros roblésien de "servir" dans une société qui fait de lui son esclave un thème un peu semblable à celui de Malraux dans La Voie royale (Paris: Grasset, 1930).

de laquais auquel il est réduit, du fait de sa pauvreté, par les riches passagers qui l'ont engagé à leur service comme guide-interprète. Il ne se sent pas à sa place parmi "ces quatre personnages . . . plus étrangers à ses yeux que des Martiens." (C., 70) Mais si Maurer n'arrive pas à s'intégrer au milieu social où il vit, c'est que demeure enraciné en lui le regret des heures de riche amitié qu'il a vécues au front dans un coude à coude fraternel avec ses compagnons d'armes. Il est obsédé par le souvenir "du jeune aspirant" qu'il a été, "pénétré de cette intransigeance du combattant d'élite, du volontaire engagé isolément et jusqu'à la chair dans une action collective, lié aux siens par un sentiment de fraternité plus grisant qu'un alcool." (C., 159) Son idéalisme l'isole d'un monde qui ne le satisfait plus et il le projette hors d'une nature harmonieuse dont son corps, pourtant, ne cesse de faire partie. Le voilà condamné à se frayer une voie au sein d'un univers chaotique puisqu'il ne peut accepter les valeurs usées de la société d'après-guerre. Il reconnaît "confusément . . . que la guerre le [tient] toujours comme les séquelles d'une maladie qu'il ne parvient pas à guérir." (C., 159) Il a l'impression que sa vie n'est qu'un jeu, "une suite de cerceaux en papier à travers lesquels il s'amuse à sauter." (C., 166) Et il admet qu'il n'a pas de place dans ce monde: "Je souffre en vérité de ne pas savoir du tout ce que j'y fais [dans le monde], moi,

Georges Maurer, ancien étudiant, ancien manoeuvre d'usine, ancien pompiste, ancien veilleur de nuit, ancien secrétaire d'un agent théâtral merveilleusement filou et déjà ancien guide-interprète avant même d'avoir commencé, tant j'ai peu de vocation pour garder prise sur l'avenir." (C., 18-19)

#### F. Conclusion: Portrait de notre héros

Nous venons de faire un portrait du héros roblésien en dégageant certains traits communs aux personnages de Roblès. Le premier trait qui nous a frappés est sa jeunesse --et une jeunesse souvent traumatisée par la guerre. Puis nous avons mis en relief les origines de notre héros en soulignant les facteurs familiaux, économiques et ethniques. En général il est orphelin de père ou de mère ou des deux. De plus, il est pauvre et doit gagner sa vie à la force du poignet. Enfin il est méditerranéen et le pays de soleil dont il est originaire exerce une influence profonde sur son caractère. C'est un être qui est d'autant plus amoureux de la vie qu'il est hanté par la mort. Par ailleurs il souffre de la solitude et de l'exil. Nous avons donc fait ressortir un portrait essentiellement négatif--celui d'un personnage malheureux. Mais ce héros sans attaches familiales solides cherche à s'arracher à la médiocre prison où il est obligé de vivre parce qu'il a la nostalgie d'un ailleurs merveilleux. Possesseur d'une liberté sans emploi, il aspire, tels Longereau, Miguel, Maurer et dans une certaine mesure Montserrat, sans en être toujours très

conscient au début, à s'engager dans une action commune virile.

Comme on le voit, l'image que nous avons tracée serait particulièrement sombre si elle n'était éclairée par deux caractéristiques importantes--la jeunesse et l'ardeur à vivre du héros roblésien. Ces deux derniers traits ajoutent deux éléments spécialement dynamiques à un visage qui sans eux aurait manqué de tonus. Ils constituent, en effet, les ressorts qui vont affermir les contours de notre portrait en le dotant d'une énergie typiquement roblésienne. En fait, ils sont intimement liés l'un à l'autre puisque l'ardeur à vivre du héros roblésien est inhérente à sa jeunesse. Mais cet appétit de vie provient également, comme nous l'avons vu, de ses origines méditerranéennes. Car le personnage de Roblès ne saurait avoir "une âme tiède [ni] être partisan des demi-mesures" puisqu'il vit dans un "pays qui ne connaît ni les saisons intermédiaires, ni les crépuscules."<sup>37</sup> En outre, l'amour de la vie et du bonheur de notre personnage est inséparable, comme nous l'avons dit, du désespoir et de la hantise de la mort. Car le héros méditerranéen de Roblès "prend le bonheur au tragique parce que, plus rapidement que sur d'autres rivages, il sait [ou il sent] que ce bonheur lui sera ravi."<sup>38</sup> A cet égard, le Camus de L'Envers et l'endroit lui fait écho qui

<sup>37</sup> Landi-Benos, "Roblès le Méditerranéen," 10.

<sup>38</sup> De Fréminville, 156.

affirme en termes lapidaires: "Pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre."<sup>39</sup>

Les différents traits de caractère que nous avons analysés au cours de ce chapitre ont fait apparaître un personnage de chair et d'os et point du tout un être désincarné comme ceux du nouveau roman par exemple. Nous avons vu, en effet, que notre héros est saisi en pleine crise psychologique, à un moment décisif de sa vie et qu'il est pris malgré lui dans les remous de l'histoire--la guerre ou ses séquelles. C'est donc un héros en situation qui vit dans une période tragique, en contact familier avec la mort --qu'il s'agisse d'une mort brutale au combat ou d'une mort lente par asphyxie morale. Confronté par l'absurde de sa condition, ce héros jeune, fougueux et assoiffé de vie refuse d'accepter son sort humiliant. Il ne se résigne pas à vivre emprisonné. Homme parmi les hommes, il se distingue des autres en ce qu'il ne veut ni "jouer," ni servir. Il languit au fond de son cachot et aspire à briser les murs de sa prison: "Ce qui comptait c'était d'échapper à cet enlèvement immédiat, de fuir loin, de ne plus se sentir humilié." (F., 26) Le rôle purement passif d'inférieur que lui a imposé jusqu'ici la société ne lui suffit plus. Il a l'impression d'être à la remorque, de ne pas tenir le gouvernail en main, et voudrait changer de rôle pour pouvoir diriger comme il l'entend sa propre destinée. Ce refus

<sup>39</sup> "Amour de vivre," L'Envers et l'endroit (Paris: Gallimard, 1958), 113.

délibéré de la part du héros roblésien de se plier au jeu social n'est possible que parce que notre personnage a réussi sous l'effet d'un choc libérateur à se déprendre des règles et des valeurs usées de la société. Ainsi grisé par sa liberté toute neuve, il s'imagine pouvoir vivre à sa guise en recherchant un bonheur égoïste. Ce faisant, il ne semble pas conscient des motifs élevés qui le poussaient au début à se révolter contre un ordre social jusque-là respecté. Or il se berce d'illusions en croyant pouvoir échapper à sa condition d'homme mortel en situation dans le temps et dans l'histoire et responsable de ses actes.

## DEUXIEME CHAPITRE

## CHAPITRE II

### PHASE INITIALE DE LA TRAJECTOIRE DU HEROS:

#### GENESE DU MOUVEMENT ASCENSIONNEL

Nous nous proposons maintenant, à partir du portrait que nous avons tracé, de mettre en relief deux thèmes majeurs et leurs corollaires. Le premier est destiné à faire ressortir plus précisément la situation humiliante du héros roblésien et ce qu'il y a d'insupportable dans sa condition d'homme; le second, qui découle logiquement du premier, a pour objet de montrer son désir d'échapper à sa situation pour atteindre au bonheur.

#### A. Premier thème majeur: l'humiliation du héros

Comme nous l'avons montré, le héros de Roblès a l'impression d'être la victime passive d'événements incontrôlables; il se sent le jouet d'un destin incompréhensible qui le malmène et contre lequel il ne peut rien. C'est pourquoi, très souvent, il éprouve un sentiment d'étouffement. Prisonnier de circonstances qu'il n'a pas choisies, il a la sensation d'être pris au piège. Le vaste horizon de son enfance s'est rétréci, et il n'a plus devant lui qu'un horizon bouché et menaçant auquel il lui arrive pourtant de se soustraire parfois par le souvenir. Il

s'enlise dans un métier imbécile comme celui de l'armée, une routine idiote comme celle de chômeur et de petit employé de bureau, un milieu avilissant comme celui d'une pension misérable, et ce qu'il y a de meilleur en lui se dégrade.

Longereau, par exemple, se sent lésé et plein d'amertume parce que la guerre a fait de lui une victime passive de circonstances qui le dépassent. Il a dû interrompre ses études de droit pour répondre à l'appel de sa classe mobilisée dans le Sud-Tunisien au début de la campagne d'Italie. Sa volonté n'a joué aucun rôle dans le déroulement de ces événements; en fait, même la blessure dont il a été atteint, il ne l'a pas reçue volontairement pour ainsi dire, héroïquement, au cours d'un engagement avec l'ennemi, comme ce fut le cas pour son ami Joe Cohen. Il a été victime d'un accident. Longereau apparaît comme traumatisé par la mort à laquelle il vient d'échapper et qu'il n'a pas recherchée en héros. Ce choc psychologique que vient de subir le héros roblésien le force à se poser des questions sur lui-même et sur la mort; il est brusquement arraché à sa passivité, à ses habitudes d'officier obéissant sans broncher aux ordres de ses supérieurs. Car au moment même où il se demande avec angoisse pourquoi il doit mourir, il prend conscience du même coup de son existence, de sa condition d'homme exigeant une réponse rationnelle à sa question. Or il n'y a pas de réponse.

A cet égard, ces remarques de Pierre-Henri Simon sur l'homme absurde du Mythe de Sisyphe peuvent s'appliquer à Longereau: "Le destin de l'homme plonge dans l'irrationnel"; "rien n'est explicable"; "la mort est un scandale pour la conscience."<sup>1</sup> En Longereau "l'homme 's'éveille' pour apercevoir autour de lui les murs de 'l'absurde.'"<sup>2</sup> "Ce qui est absurde" pour le héros roblésien, "c'est," pour reprendre les mots mêmes de Camus, "la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme."<sup>3</sup> Face à l'irrationnel--une mort probable sinon certaine s'il retourne au front--Longereau n'accepte pas de mourir sans raison. Il s'insurge contre un monde incompréhensible et cruel qui lui résiste. Longereau voudrait pouvoir justifier sa vie avant de retourner en lignes, lui donner un sens éclatant qui l'aide à surmonter son destin ou du moins à l'accepter.

Et le vétéran de la campagne d'Italie, Maurer, devant le cadavre du soutier qu'il vient de découvrir dans la chambre de chauffe de l'épave grecque dont il assume la garde jusqu'au retour de l'équipage du "Saint-Florent," est très conscient des coups absurdes du destin, qui semble frapper au hasard, au mépris de toute logique, et cela le

<sup>1</sup> Présence de Camus (Bruxelles: La Renaissance du Livre, 1962), 51.

<sup>2</sup> Ibid., 51.

<sup>3</sup> Le Mythe de Sisyphe (Paris: Gallimard, 1942), 37.

laisse accablé mais non pas résigné, car lui aussi cherche à donner un sens à sa vie:

Georges ne ressentait plus ni horreur ni pitié: rien que cet accablement devant l'irrémédiable, mêlé à ce sentiment déjà éprouvé en Italie des absurdes caprices du destin, de ses cheminements incompréhensibles.  
(C., 148)

Longereau éprouve, en outre, un sentiment de frustration devant l'anéantissement de ses rêves de jeunesse et devant l'horizon bouché qui s'offre à lui maintenant qu'il est prisonnier de l'armée, engoncé dans un uniforme--symbole de servitude--qui lui refuse la merveilleuse liberté d'antan: "Détruire mon uniforme était le premier acte qui concrétisait notre projet" (V., 190)--sa désertion--dirait-il plus tard. Et cette liberté d'antan, elle lui revient par bouffées: "Et je me souvenais de l'enfant que j'avais été et qui allait se baigner nu à la pointe du môle et contemplait longtemps cet horizon qui lui semblait alors gonflé de promesses et de secrets . . ." (V., 38)

Outre l'armée et l'uniforme, Roblès emploie d'autres symboles pour illustrer cet étouffement, ce sentiment de vivre à l'étroit et comme confiné dans une prison, sous une constante contrainte. Ainsi pour Valerio, c'est une île inhospitalière, la Sardaigne, à laquelle il cherche vainement à s'arracher, qui joue ce rôle de prison sans barreaux; il y règne un semblant de liberté mais c'est une liberté surveillée par une police sans cesse aux aguets, qui oblige notre héros à une extrême prudence et le force à vivre dans

une tension perpétuelle. Dans La Croisière aussi, on peut voir dans le yacht où Georges Maurer se trouve cloîtré un autre symbole de cet étouffement. Il est d'autant plus traqué qu'il est également rejeté par les deux groupes qui occupent cette prison avec lui. Ces symboles d'étouffement --armée, uniforme, île, bateau, et le cachot où Macias est enfermé, pour ne citer que les plus frappants--qui tous limitent la liberté d'action du héros roblésien, offrent une certaine affinité avec la cellule médiévale du nom symbolique de malconfort dont parle Camus dans La Chute. Elle était trop étroite pour permettre à l'incarcéré de s'y tenir debout ou de s'y coucher. Il fallait y "prendre le genre empêché, y vivre en diagonale,"<sup>4</sup> sans pouvoir jamais--du fait de sa position ankylosée--oublier sa culpabilité. De même le héros roblésien, contraint de mener une vie étriquée sous l'uniforme, sur une île ou sur un bateau par exemple, garde sans cesse à l'esprit la pensée de sa servitude.

Miguel--semblable en cela à certains héros malruviens, tel le jeune archéologue français Claude Vannec dans La Voie royale, qui veut s'enrichir en vendant en fraude en Europe le produit de ses fouilles faites au Cambodge, précisément parce qu'il considère l'argent comme le moyen d'atteindre à la liberté absolue--nourrit depuis plusieurs mois un projet d'attentat avec trois autres complices parce

<sup>4</sup> La Chute (Paris: Gallimard, 1956), 127.

qu'il n'est pas résigné à son sort d'inferieur et d'esclave, symbolisé ici encore par son uniforme et son travail de bureau routinier. Des circonstances qu'il n'a pas choisies le retiennent prisonnier depuis trop longtemps déjà. Il y a trois mois qu'il ronge son frein dans "une formation de tirailleurs" où les autorités militaires françaises l'ont enrégimenté parce qu'étant "de père espagnol" "il n'a pas répondu à la Convocation du Consulat franquiste." (A., 83) Il éprouve un sentiment d'étouffement sous le lourd uniforme qui est le sien et qui symbolise précisément ce qu'il exècre de plus au monde: son obligation de "servir," d'obéir aveuglément aux ordres de ses supérieurs.

Miguel descendait le quartier de la Marine. Ses souliers cloutés sonnaient durement sur les larges galets qui pavait les ruelles. Il marchait vite. Son lourd uniforme lui tenait chaud bien qu'on fût en mars et qu'un vent frais tombât du ciel en larges cercles d'acier. Il ouvrit sa veste et sa chemise et souffla quand l'air noir lui frappa la poitrine. (A., 81)

Pour l'attentat il doit se mettre en civil, "Dépouiller son uniforme," (A., 93) et il est encore plus pressé de désertre que Longereau qui, lorsqu'il quittera son uniforme pour désertre, cédant momentanément aux instances de Silvia, aura déjà mauvaise conscience. Après l'attentat, lorsqu'il a "pris la mesure de son audace" (A., 121) et s'est libéré une fois pour toutes du joug que faisait peser sur lui l'armée, "il abandonne son uniforme dans une valise déposée à la consigne de la gare." (A., 141)

Petit employé de banque avant de connaître la caserne, Miguel n'éprouve plus que lassitude et irritation pour sa logeuse et maîtresse Lydia qui symbolise pour lui une autre forme de servitude et de routine. Il a l'impression de tourner en rond en lui-même. Il se sent menacé "d'asphyxie." La routine, l'ennui le paralysent: ". . . la banque, la caserne, Lydia, le bureau, cette ville . . . il était enfermé au milieu d'un vieux manège . . ." (A., 98) Nous retrouvons ici la vie routinière dont parle Camus dans Le Mythe de Sisyphe<sup>5</sup>--routine à laquelle il faut échapper à tout prix. Et le héros roblésien, comme l'homme absurde, y échappe précisément le jour où, rompant avec son existence routinière, il considère objectivement sa vie, la juge dégradante et brise du même coup la gaine de l'habituel qui l'enserrait.

Valerio, comme Longereau et Miguel, est lui aussi victime des hasards de la guerre qui l'ont conduit en Sardaigne, "ce pays pourri, avec ses marécages, ses landes sinistres et ses fièvres, qu'il n'avait pas choisi." (Cs., 18) Valerio, dans son désert sentimental au soir d'une journée épuisante, se sent comme embourbé dans le désespoir. Et il songe à "ces marais où il [s'enfonce] depuis quelques années." (Cs., 14)

<sup>5</sup> "Lever, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil, et lundi--mardi--mercredi--jeudi--vendredi--et samedi sur le même rythme; cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement le 'pourquoi' s'élève et tout commence dans cette lassitude hantée d'étonnement." Le Mythe de Sisyphe (Paris: Gallimard, 1942), 27.

Comme Valerio, Longereau et Miguel, Montserrat et Macias sont tous deux la proie des événements. Le premier, Montserrat, "étouffe" dans le rôle d'opresseur qui est le sien et dans lequel l'ont placé, malgré lui, les vicissitudes de la guerre. D'autres circonstances imprévues--un revirement des opérations et la victoire franquiste--ont fait du second, le républicain Macias, un prisonnier des franquistes. Le voilà pris comme les autres dans les mailles d'un destin incompréhensible et inexorable. En fait, il se trouve maintenant dans une position matérielle à l'image de ce qu'il ressentait de tout temps: "De tout temps il s'était trouvé pris au piège. Il était pris au piège depuis sa naissance!" (Fo., 74) Il éprouve, comme Longereau, Miguel, Valerio et Montserrat, un sentiment angoissant d'étouffement, mais à un degré encore plus aigu que pour ces derniers puisqu'il est enfermé dans un cachot et condamné à mort.<sup>6</sup>

<sup>6</sup> L'image de la condition humaine qui ressort, à notre avis, de l'oeuvre de Roblès est celle d'un héros emprisonné et condamné à mort. Elle ressemble à celle de Malraux qui s'est lui-même inspiré de Pascal: "The human condition is a prison. More specifically it is the prison of Pascal's famous pensée. Death is the only way out of this prison in which man finds himself, and the execution of his fellow prisoners repeatedly reminds him of his eventual fate . . ." Charles Blend, "The Rewards of Tragedy," Yale French Studies, XVIII (1960), 99.

La pensée de Pascal dont il est fait mention ici est la suivante: "Qu'on s'imagine un grand nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables . . . C'est l'image de la condition des hommes." Brunschvicg, 124.

Il en est de même du chômeur Ricardo, le héros de Federica. Lui aussi s'enlise dans un milieu avilissant. Comme les autres héros roblésiens, il ressemble à un fantoche mû par un destin aveugle. Et il s'insurge contre sa condition: "Il était décidé à forcer son destin. L'essentiel, pour commencer, avait été de fuir ce piège qu'était devenu pour lui l'Espagne. Ensuite il verrait. L'Algérie aussi pouvait être un piège. Mais il profiterait de la première occasion pour passer en Amérique du Sud."  
(F., 42)

Maurer, enfin, n'échappe pas à la malédiction dont est frappé le héros roblésien. Lié par son contrat de guide-interprète à des touristes sans scrupules qui lui prescrivent une conduite servile, Maurer refuse le rôle de victime dans lequel semble l'avoir figé un destin incompréhensible. Car cet emploi de subalterne est un métier occasionnel qu'il a accepté après bien d'autres qui l'ont tous laissé insatisfait. Depuis la guerre, en effet, il est obsédé par la mort et l'idée d'avoir tué, dévoré par un insatiable besoin de pureté, et hanté par la nostalgie d'une fraternité virile à la Malraux. Or cette exigence de pureté "incompréhensible" pour les autres et ce désir de communion se heurtent à une société d'après-guerre qui, elle, est toujours aussi avide de gain et aussi corrompue qu'avant. Georges Maurer rappelle donc à son ami Longereau dans une lettre les heures de camaraderie exaltante qu'ils

ont vécues pendant la guerre, quand leurs rêves de justice semblaient près de se réaliser, et leur désappointement à la Libération, en se rendant compte que la société ne pouvait se mettre à leur diapason et était aussi vénale que par le passé: "Serge, nous avons combattu pour l'idée que nous nous faisons de la justice et la guerre finie nous avons retrouvé son contraire . . ." (C., 63) Georges apparaît donc comme un "déclassé," "un homme offensé par le monde" (C., 115) qui n'arrive pas à se faire une place dans une société où triomphent des gens sans scrupules comme son patron Jonnard. Celui-ci, aux yeux de Georges, est "complice de ce monde et protégé." (C., 116) Pour Georges qui est un anxieux, un homme humilié par la pauvreté, les riches passagers symbolisent un type d'hommes et de femmes bien à l'aise dans un système où l'argent n'a pas l'air d'un tyran mais d'un maître respecté: Ils sont "si habitués à leur fortune, si à l'aise dans les fabuleuses facilités qu'elle [permet], et insensibles apparemment à l'anxiété, au doute, à tout ce qui effleure soudain . . . le coeur des hommes." (C., 48)

Toutefois, Maurer échappe parfois à l'horizon bouché qui est le sien à bord de ce bateau de plaisance où il lui faut vivre en serre chaude, en proie aux humiliations constantes des passagers, en faisant revivre des souvenirs. Il s'agit de souvenirs souvent contradictoires qui éclairent son trouble intérieur. Ainsi, il se souvient

de la franche camaraderie vécue sur le front, d'une vie engagée jusqu'à la chair dans l'action collective mais aussi, et par contraste, de son enfance paysanne et pauvre dans un vieux village ardéchois, d'une vie libre et vagabonde, d'une existence disponible et riche de promesses comme il aimerait peut-être que fût encore la sienne.

"Il était remonté sur les remparts à demi-détruits où, autrefois, il passait tant d'heures à contempler la plaine, le coeur gonflé d'aspirations confuses." (C., 46)

Nous venons de passer en revue le premier thème majeur et ses corollaires. Le héros nous est apparu comme la victime d'événements incontrôlables, le jouet d'un destin aveugle. Notre propos maintenant est de mettre en lumière le deuxième thème majeur--le besoin ressenti par le héros de sortir de sa condition initiale pour atteindre au bonheur --mais non sans avoir souligné brièvement l'interaction de ces deux thèmes. Car l'attraction qu'exercent sur lui les grands espaces--mer, océan, Amérique du Sud--n'est si vive que parce qu'il éprouve avec acuité le sentiment d'être pris au piège et de vivre à l'étroit dans une cellule. Emprisonné dans le carcan des conventions, il cherche à fuir loin de sa geôle. Or ces étendues sans limites auxquelles il prétend semblent lui promettre un état d'ouverture et d'épanouissement idéal susceptible justement de combler sa soif de plénitude. Il a, en effet, la nostalgie d'une liberté "absolue" ou d'un amour "absolu," qui devrait

racheter sa situation présente malheureuse et qu'il mérite, en quelque sorte, après l'épreuve qu'il vient de traverser. C'est pourquoi ce héros roblésien repousse le lot qui lui échoit en partage. Avidé de bonheur, il ne peut concevoir que la vie se borne à ce qu'il a connu jusqu'ici, et il entrevoit autre chose.

B. Second thème majeur:  
l'aspiration au bonheur

Longereau, peut-être le plus représentatif des héros roblésiens, se fait le porte-parole de cette insatisfaction et exprime le plus clairement le deuxième thème majeur: la nécessité pour le héros de s'évader de la prison où il dépérit pour parvenir à une oasis de bonheur: "La vie ne pouvait être la traversée d'une lourde et continuelle épreuve! Il devait exister un asile innocent contre la corruption du monde, contre ses violences, sa cruauté!"

(V., 52)

La vie telle qu'elle est pour Longereau, à sa sortie de l'hôpital à Naples en 1944, est assombrie par la guerre et la mort et serait insupportable si elle n'était compensée par ses rêves. Longereau, en effet, ne peut concevoir que la vie se réduise au désespoir qui l'étreint devant le sort inexplicable qui l'attend: l'obligation de remonter en lignes dans quelques semaines, d'y retrouver l'enfer du Mont-Cassin et une mort probable sinon certaine. Il a soif d'autre chose; il éprouve un immense appétit de

bonheur: "Je venais de sortir de l'hôpital et j'avais un tel appétit de bonheur qu'il me semblait que rien au monde ne parviendrait jamais à l'apaiser . . ." (V., 9) Il a, à certaines heures privilégiées, le pressentiment qu'une joie immense l'attend "à Naples, un jour prochain, à un détour, une joie [qu'il mérite] avant de remonter là-haut." (V., 10) A d'autres heures moins heureuses, par contre, où le destin pèse lourdement sur ses épaules, il est "convaincu que nulle part au monde [il n'obtiendra] cette paix absolue, définitive à laquelle" il aspire de toute son âme depuis qu'il est sorti de l'hôpital. (V., 14) Qu'il l'envisage comme possible ou comme totalement irréalisable, sa soif d'un certain absolu demeure tenace, inextinguible. Lui qui n'a connu que le malheur jusqu'à présent, estime qu'il "mérite" de connaître la joie. Il cherche, en fait, à "racheter" la malédiction qui semble le poursuivre par un certain bonheur sans commune mesure avec les joies ordinaires, quelque chose qui le comble instantanément et définitivement et qui s'harmonise en quelque sorte avec "la lumière sans pareille" de cette ville méridionale: "Ma première journée à Naples, je la passai donc dans cette attente confuse d'une joie prodigieuse qui s'abattait sur moi comme la foudre." (V., 13) Il est impatient de vivre un grand amour sur cette terre qui ne soit pas seulement "ardent plaisir des sens" mais aussi "merveilleux rayonnement de l'âme." (V., 84) Alors

qu'il n'avait connu jusque-là "que des femmes déjà faites avec qui l'amour restait avant tout un ardent plaisir des sens, une recherche chaque fois plus intense et plus raffinée de ce plaisir," il se rendait compte maintenant "qu'il pouvait être surtout un merveilleux rayonnement de l'âme, un accord avec la création, un défi à la mort."

(V., 84) Comme le dit un critique contemporain, "[Longereau] a vingt-cinq ans, [et, sachant] qu'il doit repartir bientôt pour l'enfer du Mont-Cassin, il ne voudrait pas livrer sa jeunesse avant de l'avoir épanouie dans une passion brûlante."<sup>7</sup> A cet égard, Longereau se fait l'écho de ce que pense Roblès lui-même:

Aimer, en effet, est pour moi une des manières de justifier cette vie que nous perdrons. L'amour crée cet accord intime avec un monde qui nous résiste, qui nous est incompréhensible et qui nous tue. Pour moi [l'amour] peut donner à l'âme un rayonnement assez intense pour nous aider à surmonter notre destin.<sup>8</sup>

Il se refuse donc à accepter que la vie se limite à ce qu'il a connu jusqu'ici: déception, obsession de la mort, angoisse; il doit y avoir "un autre côté de la vie" (V., 69) dont il a la nostalgie--quelque chose qui lui fasse oublier le temps, la guerre, la souffrance, un "asile innocent"; (V., 52) un bien qui l'élève et le purifie.

<sup>7</sup> Pierre-Henri Simon, Diagnostic des lettres françaises contemporaines (Bruxelles: La Renaissance du Livre, 1966), 182.

<sup>8</sup> Depierris, 167.

Miguel, comme Longereau, est insatisfait de sa situation présente: humilié, il veut échapper à cette humiliation; à la caserne et à l'uniforme, symboles de son esclavage, il oppose les grands espaces de L'Amérique du Sud où il trouvera la liberté. Et il a besoin d'argent pour "déserter avec le plus de chances possibles," ce qui explique son désir de participer à l'attentat de la banque. (A., 91) De même que Longereau rêve d'une autre vie, d'un bonheur instantané et définitif, de même Miguel éprouve une nostalgie de l'ailleurs, des grands espaces où il échapperait comme par enchantement à cet enlèvement, à cette paralysie de ses forces vitales, à la condition humaine en un mot. Il a l'impression de ne pas avoir encore vraiment vécu, d'avoir été environné de "cadavres," de "murs" et de "fantômes." Cette ville d'Alger qui le retient prisonnier a étouffé ce qu'il y a de meilleur en lui, "lui a râclé l'âme jusqu'à la fibre." (A., 115) Tous deux, Miguel et Longereau, voudraient sortir du cocon où leur situation malheureuse les a forcés à se replier pour que s'épanouisse à l'air libre le meilleur d'eux-mêmes. Ce à quoi ils tendent tous deux--et qui n'est d'autre qu'à échapper à la condition humaine--devrait les dédommager de la malchance qui s'attache à eux. Pour Miguel comme pour Longereau, "la vie ne pouvait être la traversée d'une lourde et continuelle épreuve . . ." (V., 52) Quelque part dans le mur absurde auquel ils se heurtent, il doit

y avoir une issue, une "voie royale" vers une liberté ou un amour absolu.

Valerio, lui aussi, aspire à quelque chose d'autre sans commune mesure avec ce qu'il a connu jusqu'ici. Valerio, comme Serge Longereau, est obsédé par l'absurdité de la souffrance et de la mort et attend une occasion de justifier sa vie. Lui aussi, a la nostalgie d'un certain bonheur qui devrait lui procurer l'apaisement et le réconcilier avec le monde. Il rêve de paix, de tendresse, de chaleur, de compréhension au milieu d'un monde angoissant et hostile. Il n'accepte pas de poursuivre "une marche solitaire à travers les êtres comme à travers les arbres d'une forêt sans limite angoissante, hostile et sans refuge." (Cs., 32) Il veut briser les murs qui le séparent des autres; il veut rejoindre la communauté humaine.

Quant à Montserrat, dans un sens, il identifie sa révolte personnelle d'individu pris au piège d'un destin incompréhensible à la révolte clandestine du peuple vénézuélien asservi et muselé par la répression espagnole. Il partage la douleur de tout un groupe de pauvres et d'esclaves. Il se fait leur porte-parole. Leur révolte latente trouve expression par sa bouche, s'affirme, gagne de l'ampleur jusqu'au jour où Montserrat "se déclare," comme le dirait Giraudoux, dans un acte: la trahison des siens qui va permettre à Bolivar et à ses partisans de continuer la lutte contre l'opresseur. Et son écoeurement

personnel traduit aussi bien celui des Vénézuéliens opprimés, comme le soulignent les paroles qu'il adresse au Père Coronil: "Vous, mon Père, n'êtes-vous point révolté par ces persécutions, ces massacres, ces pillages, ces violences? . . ." (M., 22) "Il est avec [eux] contre [les siens], contre leur oppression, contre cette manière terrifiante qu'ils ont de nier les hommes." (M., 56)

Comme chez Longereau, Miguel, Valerio, son amertume et sa révolte témoignent de son opposition à un statu quo qui l'emprisonne dans un code inhumain et ne fait qu'un avec celui des opprimés. Et s'il refuse que les Vénézuéliens vivent dans l'asservissement et la honte, c'est qu'il espère pouvoir rendre à ce peuple esclave sa fierté d'homme libre qui aura à honneur, comme lui-même, de rendre les autres heureux.

--De quoi t'entretenait-il donc en dernier? demande le Père Coronil au bourreau Izquierdo, qui vient d'assister à la mort de Montserrat fusillé par ses ordres. A-t-il montré du repentir? Et Izquierdo de répondre "avec un étrange sourire": --Non. Il me parlait seulement de la joie des autres. (M., 142)

Dans le même temps où Macias, au fond de son cachot, est étreint par un sentiment d'étouffement et d'angoisse devant la mort, il est saisi d'un désir tenace d'évasion qu'il partage intensément avec son ami Manuel, et qu'a fait naître en lui le bref mais décisif échange de regards qu'il a eu avec son beau-frère Juan-Miguel, officier franquiste, lors de son arrivée dans la cour de la forteresse. Simple coup d'oeil mais qui a suffi pour que les deux

hommes qui n'éprouvent aucune affection l'un pour l'autre (en fait ils se détestent) se reconnaissent mutuellement, et que germe en lui une idée d'évasion:

--Tu es sûr que c'est ton beau-frère? Tu l'as bien reconnu? dit Manuel d'un ton sceptique.--Et lui aussi m'a reconnu! dit Macias avec lassitude.  
(Fo., 11)

Il [Macias] se souvint du regard de Juan-Miguel dans la cour de la forteresse. Oui, Juan-Miguel l'avait reconnu mais il y avait trop de haine entre eux pour qu'il pût espérer un secours. (Fo., 14)

Macias, pas plus que Manuel, n'accepte son emprisonnement--son horrible situation de condamné à mort. Macias et Manuel, à cet égard, se comportent exactement comme Longereau, Miguel, Valerio, Montserrat qui, eux aussi, veulent sortir du champ clos où les enferme la finitude humaine, échapper à l'angoisse qui les étouffe. Ils éprouvent tous deux, comme leurs frères roblésiens, la nostalgie d'une liberté absolue, d'un bonheur sans mélange, d'un baume consolant et réparateur qui effacerait à jamais les traces du malheur dont ils ont été victimes. Ils ont l'impression, tel Manuel, qu'ils méritent un autre sort que celui qui les attend: "Je regretterais moins si j'avais été heureux . . . Je veux dire . . . Tu comprends? J'ai toujours mené une chienne de vie . . ." (Fo., 25) Et ils ne peuvent croire que la condition humaine se réduise à l'infortune où ils se trouvent, aussi estiment-ils légitime d'essayer d'en sortir.

Ricardo, comme les autres héros que nous avons considérés, est obligé de refouler ce qu'il y a de meilleur en lui et se sent mal à l'aise dans sa condition d'homme. Il a la nostalgie d'une liberté abolue, qui devrait racheter sa dégradation présente--un milieu qui l'avilit et le chômage qui le paralyse. Comme ses frères roblésiens, il ne peut accepter la situation qui est sienne et dont il vient de prendre conscience. Depuis qu'il a perdu sa place dans la marine marchande, il rêve d'aventure et d'immensité vierge précisément parce sa situation de chômeur semble le figer dans une attitude d'esclave vis-à-vis d'une société bien-pensante qui lui est hostile, et lui dénier par là-même tout droit au bonheur en Espagne. La liberté totale qu'il recherche est symbolisée, dans son cas, par la mer et la navigation (comme c'était le cas pour le héros de "L'Attentat"). En attendant son employeur, le contrebandier Marcos, Ricardo est obsédé par l'envie d'aller à Barcelone où "les chances d'engagement seraient plus grandes à cause des navires étrangers," (F., 11) alors même qu'il sait la chose impossible puisqu'il n'a pas d'argent. Malgré la honte qu'il éprouve à exercer le métier dangereux et avilissant de contrebandier, Ricardo est soutenu par l'idée que le salaire qu'il va gagner va lui permettre de retourner à Alger, d'y retrouver peut-être d'anciens amis et qui sait, de partir un jour pour l'Amérique du Sud, cet "ailleurs"

merveilleux où il se libérerait de toutes ses entraves. Et s'il est "décidé à forcer son destin," (F., 42) à fuir ce piège qu'est devenue pour lui l'Espagne, c'est qu'il garde ancrée en lui l'illusion de quelque chose d'heureux au bout du voyage, et qui devrait racheter la misère dans laquelle il se débat aujourd'hui:

Demain, à cette même heure, il serait en fuite pour Alger. Il aurait la mer déployée devant lui comme une route de liberté . . . Ce qui comptait, c'était d'échapper à cet enlèvement immédiat, de fuir loin, de ne plus se sentir humilié . . . L'essentiel, pour l'instant, était de fuir. (F., 26)

Maurer a, au même degré que Longereau et Valerio, la nostalgie d'un bonheur sans mélange qui lui permette de ne plus se sentir humilié et ballotté par des circonstances fortuites. Toujours hanté par l'amie très chère, Madeleine, qu'il a laissée à Paris, Maurer "[croit] parfois qu'un grand bonheur [le] guette. [Il] imagine ce bonheur en robe légère . . ." (C., 21) Songeant à ses anciennes maîtresses qu'il avait parfois fait souffrir, "il a la certitude" qu'"avec Madeleine" "tout serait différent," car "elle était de sa race, de ces êtres qui attendent que la vie éclate pour eux en une éblouissante fleur de feu . . ." (C., 21) Tout son être assoiffé de tendresse accueille et recherche l'amour de Madeleine en laquelle "il [a retrouvé] une solitude semblable à la sienne [et pour laquelle] il éprouve une nostalgie de tendresse partagée . . . [souhaitant] la possession de quelque chose dont il fût sûr enfin, dans ce monde où rien n'était sûr." (C., 52)

### C. Conclusion

Au cours de ce chapitre, nous basant sur le portrait composite dont nous avons dégagé les contours dans la première partie de cette thèse, nous avons mis en valeur deux thèmes essentiels et leurs conséquences. Dans une étape initiale nous avons souligné le sort pitoyable du personnage de Roblès, qui lui rend intolérable sa condition d'homme. Dans la phase suivante qui est intimement liée, comme nous l'avons vu, au stade initial de notre réflexion, nous avons insisté sur le désir du héros de briser les murs de sa prison, d'échapper au carcan des conventions, de se libérer de la routine qui le paralyse, pour parvenir à un havre de paix. Ces thèmes majeurs ainsi isolés de leur contexte, que nous trouvons communs aux héros de Roblès, nous ont donc permis de mettre en évidence, par des emprunts variés aux oeuvres, le besoin qu'éprouve le héros roblésien de sortir de cet état négatif de "repliement sur soi" souvent symbolisé par la prison, qui ne permet aucune liberté de mouvement au héros, pour se lancer à la conquête de quelque chose de positif et d'heureux ou qui lui paraît tel. Le bateau, la caserne et l'uniforme qui tous restreignent et gênent la liberté de mouvement du héros roblésien sont les symboles de son emprisonnement et correspondent aux "murs de l'absurde" du héros camusien. En revanche, les grands espaces--mer, océan, Amérique du Sud--et l'amour envisagé comme moyen de fuite vers un ailleurs merveilleux, servent à objectiver sa soif de bonheur et de liberté.

Le premier thème majeur porte précisément sur la condition initiale malheureuse du héros roblésien. En épousant aussi étroitement que possible les diverses situations du héros, nous avons tenté d'illustrer cette première phase de l'itinéraire roblésien qui nous semble offrir une certaine similarité avec l'état de "malconfort" ou cellulaire dont parle Camus dans La Chute. Cette période initiale semble caractérisée, en effet, par un état d'emprisonnement, de réclusion forcée, d'ankylose morale, de stagnation spirituelle, de demi-paralyse de l'âme, symbolisé par exemple par la vie insulaire et claustrée de Valerio en Sardaigne, ou encore par l'existence en serre chaude que mène Georges Maurer à bord du "Saint-Florent" dans La Croisière et par le manque d'argent qui peut avoir une action paralysante sur l'individu, comme c'est le cas pour Miguel et Ricardo. Le héros roblésien est donc enchaîné. Il se sent pris au piège, la proie de facteurs extérieurs et de circonstances qui le dépassent. Il se contente de subir les événements sans faire preuve d'aucune initiative susceptible d'infléchir en sa faveur le cours menaçant de la destinée. Il est humilié par l'arrogance de ses patrons qui font de lui une chose et semblent vouloir l'empêcher d'agir librement. Tel le héros existentialiste, son malaise semble provenir du fait qu'il a conscience de ne pas compter, d'être "de trop," soumis à la contingence, sans pouvoir jamais contrôler sa destinée par un choix volontaire et libre.

Le deuxième thème, au contraire, qui amènera la deuxième phase de l'itinéraire roblésien, avait pour objet de mettre en relief chez le héros de Roblès ce besoin de sortir de la condition initiale malheureuse où il étouffe et de secouer les entraves qui l'empêchent de donner libre cours à sa liberté, et de découvrir et de révéler sa vraie personnalité, sa pleine stature d'homme. Nous avons donc mis l'accent sur le désir du héros de briser ses chaînes symbolisées, comme nous l'avons vu, par une routine asphyxiante, l'armée, l'uniforme, un milieu avilissant, le manque d'argent, des conventions sociales gênantes, le cachot. Nous avons souligné le fait qu'il voudrait faire table rase du passé et se lancer à la conquête de quelque chose de positif et d'heureux. Car il aspire à un absolu qui le comble instantanément et définitivement. Or il croit que le bonheur qu'il recherche est à sa portée; il est donc d'autant plus impatient de satisfaire à ce besoin de bonheur qu'il nourrit de plus grandes illusions. Tel Longereau, il a "le pressentiment d'une joie immense qui l'attend à Naples un jour prochain." (V., 10) Ses rêves font de lui un être incapable de s'adapter à sa condition initiale humiliante. Maurer est un de ces êtres qui souffrent de ne pas savoir du tout ce qu'ils font dans le monde: "Je souffre en vérité de ne pas savoir du tout ce que j'y fais, moi, Georges Maurer, ancien étudiant, ancien manoeuvre d'usine, ancien pompiste, ancien veilleur de nuit, ancien secrétaire d'un agent théâtral . . ." (C., 18-19) L'absolu

vers lequel le héros tend dans sa soif de bonheur et de liberté, peut prendre la forme d'une femme aimée--telle Silvia pour Serge Longereau--ou d'une fuite vers l'Amérique du Sud qui permette au héros d'atteindre à cette liberté prométhéenne dont il a la nostalgie--liberté absolue que symbolisent souvent pour lui la mer, l'océan, comme c'est le cas pas exemple pour Miguel et Ricardo. Mais qu'il s'agisse de fuite ou de femme aimée, ces deux objectifs ne constituent en réalité pour le héros qu'un moyen d'échapper à une ou des conditions imposées et de rester fidèle à lui-même. De plus, cet amour ou cette liberté totale, le héros les revendique de droit. Parce qu'il se sent lésé, il estime que cette liberté et cet amour devraient racheter, en quelque sorte, sa situation malheureuse; ce sont des biens qu'il "mérite" après l'épreuve qu'il vient de traverser.

Ainsi, au terme de ce chapitre, il semble que le héros roblésien, décidé à briser la gaine des habitudes toutes faites qui l'empêchent de rester fidèle à lui-même, veuille s'arracher à un état négatif de repliement sur soi, et s'orienter ainsi vers un état positif d'ouverture et de plénitude. Il rêve, en effet, d'une joie intense, fulgurante, sans analogie avec les bonheurs médiocres dont il se contente ordinairement. Et l'absolu qu'il croit trouver dans la femme aimée ou la fuite vers l'Amérique du Sud, l'aide précisément à fuir une situation

qu'il juge avilissante puisqu'elle étouffe ce qu'il y a de meilleur en lui. La deuxième phase de son itinéraire semble donc accuser un certain progrès sur la première, en ce sens que le héros cherche à se soustraire à sa condition d'esclave pour atteindre la liberté et satisfaire à ce qu'il y a de plus élevé en lui--sa soif d'absolu.

TROISIEME CHAPITRE

## CHAPITRE III

### PHASE INTERMEDIAIRE DE LA TRAJECTOIRE

#### PALIER DE BONHEUR

##### A. La réalisation des espoirs du héros

Le héros roblésien est décidé à rejeter les chaînes qui le retiennent prisonnier de la routine et des conventions. Va-t-il pouvoir réaliser ses rêves ou devra-t-il vivre insatisfait jusqu'à la fin? Telles sont les questions que nous nous posons avant d'amorcer ce nouveau chapitre. Or, le hasard va précisément le mettre en rapport avec ce qu'il croit être le bonheur: femme aimée, possibilité de fuite ou libération du cachot. Il va donc pouvoir "réaliser" ses rêves. Ainsi Longereau rencontre Silvia et sa vie prend un sens nouveau; Valerio échappe à sa condition au moment où il fait la connaissance de Clara; Miguel, en participant à l'attentat de la Banque Levasseur, va, grâce à l'argent volé, pouvoir entreprendre le voyage rêvé vers l'Amérique du Sud et atteindre à la liberté; Macias aura aussi la possibilité de "réaliser" sa liberté; il lui suffit d'endosser pour une nuit l'identité d'un légionnaire fou dont il partage la cellule et de le laisser fusiller à sa place. C'est donc à la réalisation de ses espoirs que nous consacrerons le troisième chapitre. Au

préalable, nous examinerons la façon dont le hasard intervient dans la vie du héros roblésien, lui permettant de se libérer des entraves et d'accéder, en général, à un état de bonheur qui, comme nous le verrons, n'est qu'un bonheur apparent.

Le hasard joue donc un rôle primordial dans la vie du héros roblésien qu'il met à même de connaître ce qu'il croit être le bonheur. Ainsi Longereau, permissionnaire en convalescence à Naples, accepte l'offre de son ami Joe d'aller, à sa place, à un concert au théâtre San Carlo. Le voilà soudain favorisé par la chance puisque cet incident lui permettra de faire la connaissance de Silvia, son grand amour. C'est dans la librairie où il est venu retirer les billets de Joe que le hasard le met subitement en présence d'une jeune Italienne, Silvia, pour laquelle il éprouve le coup de foudre. Tandis qu'elle cherche les billets dans un classeur, il la dévore des yeux: "La jeune fille se mit alors à chercher dans un classeur et déjà chaque trait, chaque détail de cette créature harmonieuse répondait à ma passion secrète, exaltait le désir qui me tourmentait depuis que j'étais revenu à la vie dans ma cellule d'hôpital. Tout mon être s'ouvrait, l'acceptait d'avance, la recevait comme la réponse vivante, unique, indéniable à un tenace espoir." (V., 26) Longereau va désormais concentrer sur Silvia son "immense appétit de bonheur" (V., 9) et jouir intensément d'une situation qui lui permettra d'échapper au désespoir qui le mine.

La chance sourit également au médecin Valerio qui, au plus sombre du désespoir, alors qu'il est tout seul à Salina, séparé momentanément de sa jeune femme Angela, fait la connaissance de Clara qui deviendra la femme de sa vie. "Ce pays était triste, pauvre, malsain et il n'y avait pas que l'oncle d'Argentine à lui conseiller d'en déguerpir. Son beau-père aussi depuis longtemps le suppliait de venir s'installer à Naples . . . Mais il y avait Clara. Juste au moment où il allait se décider à partir, Clara était entrée dans sa vie." (Cs., 19) Et leur liaison pourra s'épanouir dans le calme--à condition évidemment que le docteur prenne quelques mesures de prudence indispensables: "Comme chaque soir il fallait préparer une petite mise en scène, défaire le lit, chiffonner les draps, émietter du pain dans la cuisine, bref, tout arranger pour que Delfine [la bonne] continuât de croire qu'il passait la nuit dans sa maison." (Cs., 71)--précisément parce que le hasard les a favorisés en rendant très proches l'une de l'autre leurs habitations respectives. "Comme leurs jardins se touchaient, Valerio, habituellement, pouvait venir chez Clara et en repartir sans risquer de faire une rencontre fâcheuse." (Cs., 37) Et ce bonheur inespéré, mais dont Valerio a, depuis toujours, la nostalgie, en l'unissant à Clara, rompt les murs qui l'emprisonnent, le fait sortir de sa cellule; il rachète ses souffrances passées et le libère, en quelque sorte, du fardeau de

solitude qui l'opprime. Car il sait que "rien ne [pourra] le faire renoncer à Clara"; il est convaincu qu'elle est l'être élu puisqu'elle a pu l'arracher "à ces marais où il s'enfonçait depuis quelques années." (Cs., 14)

Nous ne savons pas comment s'est effectuée la rencontre de Miguel avec Ricardo, de quinze ans son aîné, vétéran de la guerre civile espagnole, homme courageux et généreux, vers lequel Miguel se sent attiré d'instinct, lui qui souffre de n'avoir pu encore s'engager jusqu'à la chair dans l'action. Toutefois, on peut voir ici aussi dans leur rencontre et la façon dont s'agence leur projet d'attentat de banque, l'effet du hasard--un vrai coup de chance. Dès le début Ricardo a sur Miguel une influence réconfortante. Alors que Miguel, à la veille de l'attentat, se sent le coeur déchiré, partagé qu'il est entre son besoin de rejoindre les autres et son souci égoïste de voir ses rêves de fuite se matérialiser grâce à l'argent volé qui doit lui revenir, la "seule présence" de Ricardo suffit à le libérer "de son malaise." (A., 86) Il admire le courage, le sang-froid, la sobriété, la puissance de travail de cet homme qui, "dans le danger, [est] d'une audace tranquille . . . [et] en temps ordinaire . . . [peut] travailler pendant des jours . . . [en] ne s'accordant que quelques heures de repos." (A., 87) En outre, Miguel est touché par la compassion de Ricardo pour ses anciens camarades de la guerre civile dont quelques-uns,

"mutilés," "ne peuvent trouver du travail." (A., 87)

Ainsi il apparaît que, sans même en être encore conscient, Miguel est bien plus attiré par la générosité de Ricardo et la possibilité de participer à un travail en équipe sous sa direction, que par l'argent. Ricardo possède l'âme d'un chef; il en a l'autorité indiscutable, il inspire à ses hommes une entière confiance, et il est en parfait contrôle de la situation--l'organisation de l'attentat. Au contact de Ricardo pour qui chaque individu dans l'équipe compte, Miguel se sent devenir quelqu'un; il est libéré de l'humiliation que lui ont causée jusqu'ici ses rapports avec les autres (ses supérieurs et sa maîtresse Lydia) et la routine de son existence. Ricardo semble deviner chez Miguel l'être authentique capable d'action généreuse et désintéressée qu'il peut devenir si seulement il se laisse guider par lui: "Ne te tracasse pas, dit enfin Ricardo. Il faut seulement que tu apprennes encore beaucoup de choses. Je t'aiderai si tu veux . . ." (A., 92)

Il faut que Miguel reconnaisse qu'il se trompe en alléguant qu'il veut l'argent volé pour pouvoir échapper à sa condition et atteindre à la liberté. Car il est déjà libre, mais ne le sait pas encore consciemment, dans les moments où il prépare et mène à bien l'attentat. En fait, l'argent, s'il le gardait pour lui au lieu de le donner à Ricardo pour son atelier coopératif, le séparerait de son chef, à la fois parce qu'il lui permettrait de fuir, et aussi parce

que, ce faisant, il agirait à l'inverse de Ricardo. C'est pourquoi Ricardo le fascine à ce point; il représente pour lui l'instrument de cette libération à laquelle il aspire. A l'opposé des habitants d'Oran qui donnent à Miguel l'impression d'être "des cadavres," Ricardo, lui, est un homme "vivant," profondément engagé dans l'action; "le premier homme vivant qu'il eût rencontré dans cette ronde de cadavres grotesques parmi leurs petits tas d'ordures; c'était Ricardo." (A., 115) Ricardo ici joue un peu le même rôle que Silvia, Clara et Darras, le commandant du "Saint-Florent" dans La Croisière: tous favorisent la libération du héros roblésien et l'orientent insensiblement vers la participation fraternelle. Ils semblent réussir à faire sortir le héros roblésien de sa prison, à le ramener dans la communauté humaine, à lui faire entrevoir autre chose que "les marais où il [s'enfonce]." (Cs., 14)

Jamais probablement le républicain Macias n'aurait songé avec autant de ténacité à s'évader de son cachot franquiste--et à forcer en quelque sorte son destin de condamné à mort--si le hasard n'avait placé parmi les membres de l'état-major franquiste qui garde la forteresse, un officier très froid et méprisant, mais qui n'en est pas moins son beau-frère Juan-Miguel. Ce dernier, comme par miracle, a reconnu Macias à son entrée dans la cour de la forteresse et il lui offre le moyen de sauver sa peau s'il accepte de se plier à la lettre à ses instructions:

endosser pour une nuit l'identité d'un légionnaire fou et condamné à vingt ans de prison et, par ailleurs, consentir à le laisser fusiller à sa place le lendemain matin. Et si Macias finit par accepter cet odieux marché, c'est parce qu'il y voit le seul moyen de se libérer et de retrouver le bonheur avec sa femme Juana et ses enfants, dans un délai plus ou moins court. Mais il n'en est pas moins déchiré à la pensée de ne pouvoir se libérer que par la mort du légionnaire fou. De plus, il a honte de laisser son ami Manuel affronter seul le poteau d'exécution. Ici encore, le hasard semble un moment favoriser les espoirs et les nostalgies du héros. La possibilité de pouvoir s'évader est une tentation trop grande pour que le prisonnier Macias laisse échapper cette occasion de revoir sa femme. Certes, en laissant le fou mourir à sa place, il devient non seulement un meurtrier mais aussi un lâche puisqu'il se désolidarise ainsi du sort de son inséparable compagnon d'infortune, Manuel, et de tous les autres prisonniers.

Pour le chômeur Ricardo, le héros de Federica, qui s'enlise dans le désœuvrement, la misère et le désespoir, le bonheur serait de pouvoir naviguer et de fuir loin de ce piège qu'évoque maintenant pour lui l'Espagne. Il aspire, lui aussi, à se libérer de sa prison, de cet état de "mal-confort" dans lequel il se trouve. L'argent représente à ses yeux, comme aux yeux de Miguel, le moyen de parvenir

à ses fins. Il associe, au même degré que Miguel, argent et liberté. Et juste au moment où Ricardo recherche désespérément un moyen de gagner quelque argent, on lui parle d'un certain Carlos Marcos que son cas de chômeur intéresse et qui veut lui proposer ce qu'il appelle "un travail sérieux." (F., 8) Bien qu'il ne sache rien de cet homme ni du genre de travail qu'il lui destine, Ricardo se rend au rendez-vous qu'on lui a fixé. Or, comme par hasard, le métier dangereux mais bien rémunéré que Marcos lui propose est un métier de contrebandier entre la côte espagnole et Alger. Et Ricardo, que tourmente une insatiable soif de liberté, cède, malgré ses scrupules, aux invites d'un hasard qui comble ses vœux puisqu'il lui donne la possibilité inespérée de naviguer et de retourner à Alger dont il a gardé une certaine nostalgie à cause du séjour qu'il y a fait, jeune adolescent, avec sa mère. Devant la mer immense, symbole de liberté, Ricardo s'ouvre de nouveau à la vie, s'abandonne à la détente et au bien-être, et pourrait croire un moment qu'il est vraiment sur le chemin du bonheur. En acceptant ce travail de contrebandier pour pouvoir fuir vers le pays de ses rêves, Ricardo est dans une situation analogue à celle de Miguel, qui consent à participer à l'attentat dans le but de se procurer les moyens--l'argent--de réaliser ses projets de voyage vers l'Amérique du Sud. Tous deux cherchent à se libérer mais ignorent au début que cette libération n'est possible qu'au

détriment des autres. Chacun des héros ne songe qu'à satisfaire l'individu en lui, le "pour-soi," et considère comme non essentielle son existence pour autrui. Ainsi Miguel travaille pour lui (tandis que son chef d'équipe, Ricardo, et ses compagnons veulent employer leur part de l'argent volé à soulager les autres--des mutilés de la guerre civile espagnole). Pourtant l'intervention salutaire des autres, de la douleur des autres--celle de Federica dans le cas de Ricardo et celle des anciens frères de combat de l'autre Ricardo, le chef d'équipe de Miguel--aideront le héros à sortir de lui-même, de cette solitude où il s'enferme, en prenant conscience des liens de solidarité qui l'unissent aux autres. Il refusera, en définitive, une liberté acquise aux dépens des autres.

Le héros roblésien que nous avons vu seul, exilé, et souffrant de cet état de chose, accueille avidement, en général, cette possibilité de libération que le hasard, une occasion unique ont fait surgir si opportunément sur sa route. Et il accueille ce qu'il croit être le bonheur avec d'autant plus d'impatience qu'il est persuadé--comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent--que la vie ne peut se réduire à ce qu'il a connu jusque-là, son existence humiliante d'esclave. A cet égard, Georges-Albert Astre se fait le porte-parole du héros roblésien lorsqu'il affirme:

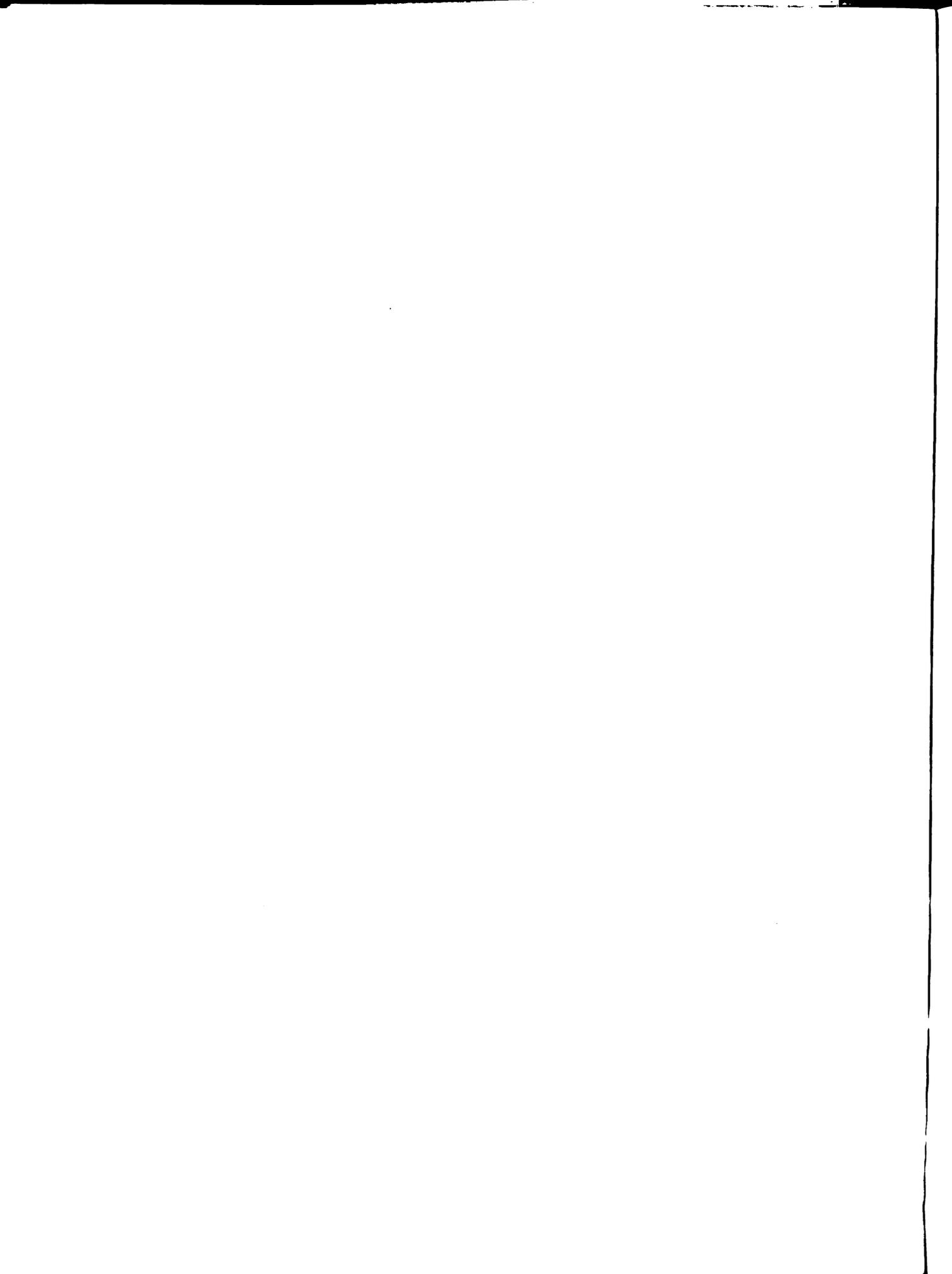
Et rien n'est plus légitime, plus grand et plus noble que le bonheur sur la terre, fût-ce au cours d'un instant prenant forme d'éternité: c'est la

vocation par excellence de l'être, et son refus est impensable. Non seulement Roblès n'en discute pas le prix, mais il le constitue en revendication majeure de notre espèce. Il n'est finalement pas un livre où il ne le fasse resplendir de quelque manière, comme un éblouissement presque insoutenable, dans un moment de fête, que symbolise le plus souvent la fête païenne de l'amour et de la joie des corps; ou, du moins, comme une promesse, une possibilité offerte, que viendra briser l'intervention du destin.<sup>1</sup>

Le personnage de Roblès paraît avoir atteint un palier dans sa course vers le bonheur puisqu'il croit effectivement avoir trouvé le moyen d'échapper à sa situation concrète de victime et d'esclave, cet amour ou cette liberté absolue qui le hantait. Et il profite intensément de sa nouvelle situation qui lui donne l'impression d'être devenu maître de son destin, de s'être libéré du poids de son humanité. Cependant, si le bonheur tel que l'envisage le héros roblésien se caractérise initialement par une fuite, une libération qui l'arrache à sa servitude, il revêt des formes variées parce que chaque héros considère le bonheur selon sa sensibilité propre et les circonstances du moment, lesquelles varient de roman en roman.

Ainsi le bonheur aux yeux de Ricardo, c'est de fuir l'Espagne où il s'enlise en acceptant de se faire contrebandier et d'entreprendre la première étape du voyage qui doit le mener vers une terre de liberté, l'Amérique du Sud. Il s'agit donc d'un bonheur qui donne libre cours à sa passion pour la mer et l'aventure. Il réside dans un contact étroit avec la mer, la nature, les éléments. C'est

<sup>1</sup>Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 1.



un bonheur un peu semblable à celui que l'homme camusien trouve dans son mariage avec la terre (Noces)--"bonheur physique qui consiste dans l'union avec le monde du sensible."<sup>2</sup> Pour Miguel, le bonheur, c'est à première vue, de fuir la routine d'un métier imbécile par le voyage qu'il se propose de faire grâce à l'argent qui lui reviendra après l'attentat de la banque. Mais, sous-jacent à ce bonheur, il existe à l'état latent chez Miguel, le désir de rejoindre les autres pour échapper à sa solitude. Il s'agit donc d'un bonheur assez complexe où coexistent deux éléments radicalement opposés: un aspect matérialiste et égoïste qui finira par céder la place à de hautes valeurs morales.

Pour Longereau, harassé par la guerre et la hantise de mourir s'il retourne au front, le bonheur se trouve symbolisé par une jeune fille, Silvia, dont il devient éperdument épris. Au près d'elle il croit pouvoir oublier la mort et le mal. C'est un bonheur qu'on pourrait qualifier d'"humaniste" par opposition au bonheur "physique" dont nous avons parlé à propos de Ricardo, car il se situe dans l'amour humain, dans l'union avec un autre être, et comporte d'ailleurs des degrés dont le plus élevé est le bonheur solidaire, celui que l'on trouve dans "l'union fraternelle avec tous les hommes."<sup>3</sup> Dans sa phase initiale

<sup>2</sup> Pierre Nguyen-Van-Huy, La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus (Neuchâtel: Editions de la Baconnière, 1962), 10.

<sup>3</sup> Ibid., 12.

ce bonheur humaniste revêt un caractère passionné et exclusif puisqu'il vise au rayonnement de tout l'être--âme et corps. On peut le comparer à celui du "'premier Rambert' dans La Peste qui ne voulait pas . . . rester à Oran auprès des pestiférés, mais préférait son amour individuel à la solidarité humaine."<sup>4</sup> Dans sa phase ultime le bonheur de Longereau qui a décidé de retourner au front malgré les protestations de Silvia qui voudrait le garder auprès d'elle, est comparable à celui du "'second Rambert' quand il a compris qu'"il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul.' C'est [également] le bonheur de Rieux et du groupe de volontaires qu'il dirige qui, tous, ont renoncé au bonheur personnel pour se consacrer à la cause commune et y trouver un bonheur plus grand."<sup>5</sup> Le bonheur pour le médecin Valerio, hanté par la souffrance humaine, c'est l'amour de Clara. C'est donc aussi un bonheur "humaniste" qui plonge ses racines, au même degré que chez Longereau dans l'amour-passion, mais devient aussi solidaire à la fin lorsque le héros n'hésite pas à courir le risque de perdre l'amour de Clara en donnant asile au meurtrier Sandro.

Ainsi, dans leur diversité même, ces bonheurs ont à leur source une caractéristique commune essentielle qui leur donne une dimension que nous n'hésiterons pas à

<sup>4</sup> Nguyen-Van-Huy, 12.

<sup>5</sup> Ibid., 12.

appeler "métaphysique," en faisant de l'aventure individuelle l'instrument d'une confrontation entre l'homme et le destin. En effet, l'état d'euphorie, "le moment de fête" n'est possible que si le héros rejette son collier, se libère des contraintes qui l'enferment dans ses limites d'homme rongé par un parasite meurtrier. Le bonheur ainsi envisagé n'est qu'une fuite, un pis-aller qui ne pourra combler la soif d'absolu du héros. A cet égard, les sentiments qu'éprouve Longereau depuis sa rencontre avec Silvia mettent particulièrement bien en relief cette idée d'évasion, de délivrance du poids que constitue pour lui sa condition finie:

J'avais eu des maîtresses, j'avais désiré plusieurs femmes, et jamais, près d'elles, je n'avais éprouvé comme en ce moment, aux côtés de Silvia, cette émotion, ce trouble, ce sentiment que le monde était définitivement délivré du désespoir, de la douleur, de la perfidie, de la cruauté. (V., 39)

Dans l'ardeur de sa passion, croyant avoir désormais triomphé de l'obsession angoissante de la mort, il s'écrie: "Ah, il existait un autre côté de la vie, où il importait peu d'être fort, riche ou puissant, où il était possible d'échapper à l'angoisse, à la solitude, à l'obsession de la vie brève et de la mort infinie . . ." (V., 69) De là à s'imaginer qu'il a transcendé le monde de la chute et retrouvé un nouvel éden, il n'y a qu'un pas qu'il franchit aisément:

Oh, Silvia, Silvia, je venais d'entrer dans un royaume où le bien et le mal n'avaient plus de sens! Un royaume où l'on pouvait oublier enfin l'horreur des morts dans la neige, là-haut, et les corps misérables

déchiquetés par les obus! Où l'on pouvait oublier cette atroce vérité de la terre qui ne promettait rien. (V., 108)

Bien que le héros de La Remontée du fleuve, Gersaint, n'éprouve pas le sentiment d'être délivré de la condition humaine, comme Longereau, il en a la nostalgie et lui aussi rêve

[d'une] contrée où l'on pouvait oublier, s'oublier, sortir de soi, devenir un autre . . . d'une contrée lointaine où il lui serait possible de changer d'âme, d'abandonner la vieille défroque, un pays d'innocence où il se lèverait chaque matin avec un coeur tout neuf, sans désirs, ni regrets, ni angoisse, ni remords . . . (R., 54, 75)

Se libérer des obligations pressantes de la vie enrégimentée qui est la sienne, tel est bien, au début du moins, le but poursuivi par Miguel, en décidant de participer au hold-up de son ancienne banque pour se procurer l'argent indispensable à son voyage en Amérique du Sud. Seul l'occupe vraiment, avant l'attentat, son désir de se désolidariser du reste des hommes. La liberté à laquelle il aspire n'est donc qu'une fuite, comme l'est l'amour pour Longereau, puisqu'elle traduit sa révolte de jeune recrue contre une vie routinière asphyxiante.

Considérons plus particulièrement le héros au sommet de sa course, avant son retour en arrière, avant qu'il ne prenne conscience que le bonheur atteint n'est qu'un semblant de bonheur; en fait, il n'a échappé à sa condition que pour s'enfermer de son plein gré dans une nouvelle prison qui l'isole encore plus des autres. Dans l'euphorie

du moment, le héros roblésien a le sentiment qu'il était prédestiné à ce bonheur, qu'il l'attendait pour justifier sa vie, qu'il le mérite, en quelque sorte, après tous ses déboires--sa bonne fortune devant racheter ses souffrances passées: "La vie ne pouvait être la traversée d'une lourde et continuelle épreuve! Il devait exister un asile innocent contre la corruption du monde, contre ses violences, sa cruauté." (V., 52) Mais tandis que Longereau et Valerio possèdent vraiment une femme qui semble répondre à leur appétit de bonheur, Maurer n'a que le souvenir de Madeleine dont il évoque la présence avec nostalgie. Mais tous trois ont, cependant, la certitude que l'être qu'ils possèdent ou qui hante leur souvenir, est l'unique, l'irremplaçable compagne de leur vie, "la réponse unique, indéniable à un tenace espoir." (V., 26) Ainsi Longereau croit déceler dans son union avec Silvia, comme Valerio dans sa liaison avec Clara, l'aboutissement heureux et inévitable d'"un long cheminement," d'"une sûre progression" vers le bonheur. Le héros ballotté sans relâche au gré de courants contraires, emporté par des événements sur lesquels il n'a pas de prise, s'attache d'autant plus à la femme aimée qu'elle semble représenter pour lui un élément de stabilité au sein même des vicissitudes de la vie. De cet îlot de bonheur, il peut sans crainte contempler le chemin parcouru--cette voie menaçante semée d'embûches qu'il a dû traverser pour parvenir à la félicité. Sa vie, désormais, prend un sens

éclatant; tout son passé au lieu de lui apparaître contin-  
gent, revêt un caractère de nécessité, devient la condi-  
tion nécessaire et suffisante sans laquelle il n'aurait  
pu connaître son grand amour. "Il nous semblait," dit  
Longereau, "que chaque minute de notre existence n'avait  
été qu'une sûre progression vers cette union, une marche  
convergente et assurée de nos destins. Elle en était plus  
convaincue que moi . . ." (V., 133) Quant à Valerio:

il pouvait sans rancoeur penser à sa jeunesse diffi-  
cile, à ses années de guerre, à toutes ses années de  
solitude. Il pouvait même . . . aimer ce vaste  
désert qu'il achevait de traverser puisqu'il l'avait  
mené à Clara, puisque tout son passé ne semblait  
être qu'un long et sûr cheminement vers Clara. (Cs., 31)

Et une fois en possession de l'aimée, il s'accroche à elle  
comme à une ancre de salut, une dernière chance qui lui est  
donnée de ne plus jamais connaître les affres de la soli-  
tude: "Rien ne pourrait le faire renoncer à Clara . . . Il  
avait besoin de Clara . . . Sans Clara il recommencerait  
une marche solitaire à travers les êtres comme à travers  
les arbres d'une forêt sans limite, angoissante, hostile  
et sans refuge." (Cs., 32) Le héros roblésien, tels  
Maurer, Valerio, et surtout Longereau qui s'enferme plus  
étroitement que les autres dans son bonheur avec Silvia,  
a donc l'illusion d'être définitivement libéré du poids  
de la solitude et de ses obsessions et se sent soudain fort  
et comme régénéré. Ainsi Valerio réfléchit que "l'amour  
de Clara le protégeait, le fortifiait, lui permettait  
d'avoir prise sur la vie, le rendait meilleur et lui

permettait de mieux lutter contre ses ombres." (Cs., 115) Quant à Longereau, électrisé par le sourire de Silvia, il s'écrie: "Alors je me sentis devenir fort et invincible, je me sentis réchauffé comme si je venais de sortir d'un lac glacé; je fus convaincu en un éclair qu'une puissance bienfaisante gouvernait ma vie, lui donnait un sens, la guidait vers le bonheur." (V., 94) Transfiguré par sa passion, le héros semble pénétré d'une vigueur morale décuplée. Désormais, ni l'angoisse ni la mort ne saurait transpercer sa cuirasse invincible. Son être paraît avoir atteint une plénitude exaltante. Et cet état de parfait bonheur éclate chez Longereau qui, au retour du Vésuve, après leur première étreinte, affirme: "Je restai seul, ébloui de bonheur, décidé à devenir bon et juste, à ne plus jamais céder à ces instincts méprisables qui parfois m'empoisonnaient le coeur." (V., 99)

Ainsi l'image du héros roblésien, que nous saisissons à ces instants privilégiés où il croit avoir atteint le bonheur, offre un contraste frappant avec celle du début. Dans sa situation initiale le héros est malheureux; il s'enlise dans la routine, un métier imbécile; il a l'impression de mourir d'asphyxie et cherche à sortir de sa prison. En revanche, lorsqu'il parvient au sommet de sa course, à ces moments d'euphorie où il croit avoir atteint le bonheur, il a dorénavant le sentiment d'avoir fait éclater les murs de sa cellule, et d'être enfin parvenu à "sa

véritable taille" d'homme délivré du temps et du mal. L'instant de fête, de bonheur prend alors à ses yeux valeur d'éternité. On le dirait affranchi du péché originel, nouvel Adam suprêmement libre et maître de sa destinée, et il en semble donc comme grandi et ennobli. Car, comme le fait remarquer très justement le critique Georges-Albert Astre, "l'heure où s'accomplit une promesse de bonheur donne à l'homme sa véritable taille, efface tout le sordide, tout le 'mal' de son propre passé."<sup>6</sup> Valerio, songeant à l'heure privilégiée qu'il vient de passer avec Clara, constate avec un enthousiasme mêlé d'orgueil, "Cette joie avait été pure, éclatante . . . elle justifiait la vie avec un orgueil souverain!" (Cs., 40) Longereau, après un moment semblable, fait écho à Valerio lorsqu'il déclare: "Jamais, depuis les premiers jours du monde, aucun homme n'avait connu une joie comparable à la mienne. . . . (V., 120) Et plus tard, Valerio dira d'un autre moment d'extase avec Clara qu'"elle l'arrachait à la terre, lui donnait l'absurde et délirant orgueil qu'il ne mourrait jamais." (Cs., 80) Maurer, seul sur l'épave où il attend le retour de l'équipage, évoque avant de s'endormir, le souvenir chéri de Madeleine et se voit déjà en imagination uni à elle, comblé et comme ennobli. Car il est "convaincu jusqu'à l'exaltation que, grâce à Madeleine, grâce à son inépuisable tendresse, sa propre vie deviendra

<sup>6</sup>"Emmanuel Roblès, romancier . . .," 1.

plus belle . . ." (C., 153) Gersaint, le héros de La Remontée du fleuve, torturé par le remords à la pensée de désirer ardemment la maîtresse de sa victime Holberg qu'il a grièvement blessé, par hasard, une nuit, pour protester contre une divinité aveugle et sourde, a la nostalgie d'un bonheur qui aurait pu être. C'est le bonheur qu'il aurait pu connaître dans les bras de cette Allemande "qui lui faisait des signes gracieux" dans une ville de garnison allemande--"qui vous rend fort, invincible, inaccessible au doute, à l'angoisse, qui vous permet de tenir la terre entière en équilibre sur un doigt." (R., 178)

#### B. Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons vu le héros roblésien saisir l'occasion unique qui s'offrait à lui, grâce à quelque caprice du hasard, de réaliser ses rêves. En effet, la chance lui sourit au moment même où il rejette ou s'apprête à rejeter les contraintes sociales qui le paralysent. Il a alors la sensation grisante d'être enfin maître de sa destinée, ou du moins de pouvoir s'en rendre maître un jour prochain, et d'accéder à une terre de liberté et de bonheur. Ainsi Longereau et Valerio semblent tous deux avoir trouvé le bonheur auprès de l'élue de leur coeur--le premier dans son amour pour Silvia et l'autre avec Clara. Miguel, lui, paraît croire que sa rencontre fortuite avec Ricardo, va favoriser son projet d'évasion. Il se voit déjà, après l'attentat, nanti, et prêt à

appareiller vers l'Amérique du Sud et à goûter à la liberté dont on l'a spolié jusqu'ici. Ricardo, le héros de Federica, nourrit une illusion semblable; s'il accepte de se faire contrebandier c'est afin de pouvoir réaliser la première étape du voyage qui doit le conduire en Amérique du Sud. Et le prisonnier Macias ne se résigne à prendre la place d'un légionnaire fou dont l'exécution va lui permettre d'avoir la vie sauve, que parce qu'il est sûr, lui aussi, de pouvoir se libérer et retrouver les siens. Tous ces héros cèdent un moment à la tentation de l'évasion vers un bonheur ou une liberté dont ils ignorent ou feignent d'ignorer qu'ils ne sont qu'illusoire, parce qu'entachés d'hédonisme et de narcissisme. Comme nous l'avons vu, en effet, ce genre de bonheur ou de liberté ne polarise que les tendances les moins généreuses de notre personnage. Le héros roblésien, dont Longereau est, peut-être, le meilleur exemple, se sent grisé par son bonheur et a vraiment alors l'impression d'avoir échappé à la condition humaine et d'être délivré du péché originel.

Or ces moments d'euphorie ne durent pas et le héros ne peut se maintenir au sommet de sa course bien longtemps sans ressentir un certain malaise. Il lui faut cesser de se leurrer sur lui-même et admettre qu'il n'est pas vraiment heureux, qu'il ne peut ainsi échapper aux liens qui font de lui un homme parmi d'autres, oublier le monde, son milieu, sa situation, ses amis pour s'enfermer

dans un bonheur égoïste. D'ailleurs "l'événement survient . . . et avec lui la mise en demeure d'un choix inesquivable."<sup>7</sup> Car c'est précisément la guerre, ou ses séquelles, la connaissance des sacrifices qu'elle engendre et la souffrance très concrète de ses victimes (comme c'est le cas par exemple pour Valerio bouleversé par la douleur de Sandro), qui vont hâter, chez le héros roblésien, cette prise de conscience qui fera l'objet de l'étude du chapitre suivant.

<sup>7</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," l.

**QUATRIEME CHAPITRE**

## CHAPITRE IV

### PRISE DE CONSCIENCE DU SENTIMENT

#### DE SOLIDARITE

##### A. La nature illusoire du bonheur atteint: une seconde prison

Des quelques héros qui ont retenu jusqu'ici notre attention, Longereau et Miguel nous paraissent céder le plus à la tentation d'un bonheur égoïste. Tous deux ont cru un moment qu'ils avaient trouvé l'absolu qu'ils cherchaient ou, dans le cas de Miguel, le moyen même de parvenir à cette absolue liberté dont il rêve. Si aux yeux de Longereau, Silvia représente cet absolu, pour Miguel, l'argent volé est le moyen de se débarrasser de toutes les entraves qui ont fait de lui une victime passive, un "en-soi" séquestré dans un rôle qu'il n'a pas choisi, et d'atteindre à ce qu'il croit être une liberté totale. Or, tous les deux se sont trompés, se sont menti et ils s'en rendent compte quand ils prennent conscience qu'ils ne se sont pas vraiment libérés mais qu'ils ont simplement substitué une prison à une autre; et cette seconde prison, tout comme la première, empêche le héros roblésien de sortir de son "moi" et de s'ouvrir à autrui. Elle arrête le mouvement ascensionnel qui le poussait vers un état



d'ouverture et de participation. Ce mouvement semble, en effet, le rejeter dans une prison encore plus étroite et le renfermer encore plus profondément en lui-même, en le retenant prisonnier d'un amour exclusif par exemple, comme celui de Valerio pour Clara, qui n'offre aucune solution à la solitude et à l'exil du héros. Il est naturellement d'autres prisons que l'amour: l'argent peut aussi empêcher le héros de rejoindre les autres, comme c'est le cas pour Miguel, pour qui l'argent volé dans l'attentat de la Banque Levasseur n'est d'abord envisagé que comme un moyen de satisfaire à son besoin égoïste de fuite, mais non comme celui de soulager plus malheureux que lui. Ainsi le bonheur atteint est illusoire: au lieu de permettre au héros roblésien de rejoindre les autres, il l'isole encore plus de ses semblables. Car notre personnage se trouve pris dans les rets d'une passion exclusive--femme aimée ou argent dont il a besoin pour fuir--qui l'aveugle et l'empêche de s'intéresser aux autres. Ce bonheur n'est donc qu'une évasion, un prétexte à fuir ses responsabilités d'homme embarqué avec les autres sur la même planète.

B. Un lent travail d'érosion: signe avant-coureur de la prise de conscience du héros

D'ailleurs, chez Miguel comme chez Longereau, la prise de conscience a été précédée par un ébranlement progressif qu'ont favorisé les rencontres avec des camarades d'équipe ou de combat. Comme nous l'avons déjà indiqué,

les rapports de Miguel avec Ricardo, qui a pris en main la direction de l'attentat de la banque, suggèrent sa prise de conscience et sa transformation. Il admire Ricardo au point de vouloir l'imiter et il n'est plus si sûr du motif qui le pousse à garder pour lui l'argent volé. Longereau, lui, ne cache pas à son ami Joe Cohen qu'il est obsédé par la guerre, le mal et la mort, et nous pressentons que, dans son euphorie même, il n'a pas réussi à endormir complètement ce fond d'angoisse latente qui va ressurgir d'un moment à l'autre.

Quant à Valerio, parce qu'il est médecin, en contact constant avec la douleur des autres, il est peut-être plus conscient que Longereau et Miguel du fait qu'il ne peut échapper à ses obligations professionnelles. Et pourtant, il se plaît quand-même à rêver de bonheur et il caresse même, un moment, le projet de fuir avec Clara en Amérique du Sud qu'il imagine "étalée sur l'océan comme un frais paradis." (Cs., 154) Car, semblable en cela à la plupart des héros roblésiens, la recherche du bonheur lui paraît légitime, et il ressent comme "une injustice" le fait de ne pouvoir fuir. (Cs., 62) Il se sent donc attiré par la mer qu'il aperçoit "par la fenêtre, presque blanche sous les nappes de lumière." Mais en même temps, il sait qu'"il n'a pas une seule chance de s'évader." (Cs., 62) Ainsi, pas plus que Longereau, Valerio ne saurait se soustraire à sa sujétion; il ne se libère pas des contraintes

imposées par les circonstances; tout au plus, réussit-il à "oublier" et ainsi à se décevoir en fermant les yeux.

C. Désaccord fondamental entre le bonheur atteint par le héros et son exigence éthique

Il semble évident que jamais le héros roblésien ne pourra se contenter longtemps d'un bonheur aussi facile dont l'égoïsme stérile émousse ce qu'il y a de meilleur en lui. Le héros, en effet, paraît tourmenté d'une soif d'absolu, de quelque chose qui comble le vide de son âme, son "exigence incompréhensible." (C., 59) Sans toutefois exiger de lui qu'il se sacrifie pour le bonheur des autres, les valeurs morales élevées auxquelles il aspire l'empêchent de sacrifier les autres à son bonheur. Car un moment vient, tôt ou tard, où il se rend compte qu'il ne peut oublier les autres. Sa conscience le met en demeure de choisir et il ne saurait "se" choisir à leurs dépens. Rejetant une vie de compromis, les conventions sociales, la routine, il semble se complaire dans son bonheur individuel jusqu'au jour où il se trouve nez à nez avec une personne qui souffre, un être de chair et d'os comme lui. Il se rend compte soudain de son erreur, de l'impossibilité de s'en tenir à ce bonheur égoïste. Le voilà, dès lors, condamné à inventer sa propre vie sans tenir compte des préjugés et des conventions, au mépris de son bien-être, en la risquant à tout instant, pour sauvegarder sa dignité d'homme. Car les héros roblésiens sont tous engagés dans "un combat

intérieur"--"celui pour l'honneur d'être homme." Ils témoignent tous de cette "foi dans l'homme" qui anime leur créateur, et prouvent d'une façon magistrale qu'"il y a davantage à admirer dans l'homme qu'à mépriser."<sup>1</sup> Par cette aventure prométhéenne--puisque chaque héros se construit son destin sans le secours d'une grâce divine ou d'une norme sociale--ils veulent faire triompher certaines valeurs éthiques qui dépassent le monde quotidien, et que le critique Landi-Benos qualifie de "spirituelles":

A l'illusion que toute vie est "absurde" il [Roblès] oppose la confiance dans la force des valeurs spirituelles. Ignorant volontairement la présence de Dieu dans leur existence, ses personnages, dans un élan d'orgueil, discipliné par le don de soi, veulent se suffire à eux-mêmes dans la conduite de leur vie, vie illuminée à son tour par ce dévouement, ce don de soi. Ils tâtonnent à l'ombre de la mort, ils oscillent douloureusement, comme une aiguille qui, ayant perdu son aimantation garde toujours le même mouvement. Ils substituent à un ordre supérieur leur propre volonté. Difficulté accrue pour ces êtres qui n'attendent rien que d'eux-mêmes, qui se privent de l'Espérance. Roblès est un des écrivains de notre siècle sans Dieu qui surmontent leur désarroi métaphysique par un acte de foi dans l'homme.<sup>2</sup>

D. L'individu magnifié au détriment de l'homme: le cas de Longereau

Longereau, en fait, se méprend sur la vraie nature du sentiment qui illumine soudain sa vie cernée d'ombre. Grisé par son bonheur, il se laisse séduire un moment par son aspect trompeur et s'abandonne à une jouissance hédoniste. Mais tandis qu'il se satisfait d'un bonheur égoïste

<sup>1</sup> Depierris, 155.

<sup>2</sup> Landi-Benos, "Roblès le Méditerranéen," 17.

et facile, le côté altruiste, exigeant et noble de sa nature sombre dans l'apathie. Il tente ainsi d'édifier une félicité loin du monde, qui n'est pas centrée sur l'homme comme membre de la famille humaine, comme maillon d'une vaste chaîne de solidarité, mais sur l'individu, cet être particulier, différent de tous les autres. Cette idée que l'homme n'est qu'un membre d'une communauté humaine à laquelle il est lié par sa condition d'homme "en situation" dans ce monde, est particulièrement bien mise en valeur par le critique Gaston Hall, à propos de Camus et de sa conception de l'homme. Il dit que l'humanité pour Camus n'est pas faite d'individus séparés, comme elle l'était pour Rousseau, mais que chaque homme est plutôt un arbre parmi d'autres, qui ne grandit pas indépendamment, mais "en situation" et selon un ordre qui lui est imposé en partie par des voisins qui rivalisent avec lui pour se faire une place au soleil. Seulement l'homme n'est pas comme un arbre au milieu d'autres arbres parce qu'il a conscience de sa différence.<sup>3</sup> Or ce que Hall dit de Camus pourrait se dire de Roblès qui pense qu'"on ne peut que donner son adhésion au monde et que toute autre attitude n'est qu'une fuite devant sa responsabilité d'homme . . ."<sup>4</sup> La première réponse du héros roblésien n'était en fait rien d'autre qu'une fuite, et quand il

<sup>3</sup> Gaston Hall, "Aspects of the Absurd," Yale French Studies, XXV (1960), 28.

<sup>4</sup> Depierris, 84.

s'en rendra compte--après son initiation--il refusera une solution qui n'est qu'un pis-aller. En cédant à la tentation d'un bonheur égoïste et irresponsable, l'individu Longereau peut bien se croire satisfait, mais en vérité il s'aveugle et ne voit pas que l'homme en lui et par lui se trouve lésé.

En croyant échapper à son joug, Longereau a retrouvé une nouvelle contrainte. Son ascension n'a réussi qu'à le faire entrer dans un autre cachot. Et il en est de même pour Valerio, qui pour protéger Clara et son amour, devrait se taire et ainsi sacrifier Sandro; pour Miguel, qui est esclave de l'argent dont il a besoin pour fuir; pour Macias, qui est prisonnier de sa passion de liberté. Quant à Ricardo, pour conserver son emploi de contrebandier, l'argent et la possibilité de se libérer, il ne devrait pas s'interposer entre Federica et son patron. La libération à laquelle il aspire exerce donc sur lui une nouvelle tyrannie puisque pour pouvoir réaliser son projet de fuite, il faudrait qu'il accepte sans broncher le viol de Federica par Marcos. Mais précisément dans la situation critique où se trouve Federica face à Marcos, Ricardo ne peut faire autrement que d'aider la jeune fille, brisant ainsi les murs de la prison où l'enfermaient ses rêves de voyage en Amérique du Sud.

Ainsi, le bonheur ou les possibilités de bonheur que le héros roblésien croyait avoir réalisés dans sa vie

ne sont qu'un leurre, qu'un marais où il risque de s'enfoncer à nouveau, s'il s'en tient à son choix. Mais il ne peut "se" choisir et "se" préférer à celui qui souffre et avec lequel il est soudain mis en présence. Ainsi Ricardo arrachera la jeune fille aux mains de son bourreau; Valerio, face au meurtrier Sandro désespéré fera tout pour favoriser sa fuite après l'avoir hébergé sous son toit; Longereau rejoindra ses frères de combat et Miguel renoncera en fin de compte à l'argent qui devait lui servir à partir en Amérique du Sud. Le héros ralentit son allure. L'élan qui l'avait entraîné à fuir les contraintes sociales pour vivre son propre destin, l'abandonne. Le palier qu'il semblait avoir atteint dans son besoin d'authenticité, n'est qu'un mirage trompeur qui l'a séduit temporairement mais qui à aucun moment ne comble sa soif d'absolu, ne répond à sa volonté éthique de rejoindre la communauté humaine.

E. La douleur des autres et son rôle de catalyseur sur la conscience du héros roblésien

L'intervention du destin prend alors la forme d'une confrontation avec la douleur des autres, qui force le héros à choisir entre lui et les autres. Elle met un terme à cette période de fausse euphorie où se complait le personnage roblésien qui se ment à lui-même et ferme les yeux pour ne pas voir la réalité en face. La douleur des autres joue, en effet, le rôle de catalyseur en aiguillonnant la

conscience du héros--celle de Longereau surtout--chez qui elle réveille le sens de la solidarité humaine.

Nous nous proposons maintenant de montrer, chez Longereau, les raisons qui vont l'amener à mettre en question le bonheur même où il se plaisait, et à se sentir malheureux après avoir goûté la félicité avec Silvia. Un moment, insensible à la douleur des autres,

Nous ne lisons plus les journaux, nous ne parlions jamais de la guerre, trop préoccupés de nous-mêmes. Ce monde de fureur, de misère et de haine qui grondait au dehors et nous assiégeait, battait en vain notre refuge. Nous l'ignorions, et il tournait autour de nous comme la ronde des étoiles et des planètes.  
(V., 134)

Longereau, son état d'euphorie passé, sera de nouveau étreint par l'angoisse devant la souffrance humaine et son impuissance à l'alléger. A cet égard, le caractère possessif de la passion de Silvia, au coeur de leur union, fait obstacle à la régénération de Longereau, à l'élan généreux de sa nature. Car Silvia conçoit le bonheur comme quelque chose de durable tendant vers "un accord harmonieux, absolu entre deux âmes," (V., 97) mais qui exclut, par cela-même, toute intervention des autres. Comme le fait justement remarquer Astre,

Parce que toute créature est faite pour la joie [selon Roblès], pour faire l'amour et pour conquérir quelque plénitude dans la lumière, la première tentation [devant l'événement, l'intervention du destin] est évidemment de préserver ce bonheur précaire, si difficilement atteint, si somptueusement offert (ou, simplement, entrevu par-delà l'horizon).<sup>5</sup>

<sup>5</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . . ," l.

Longereau, permissionnaire à Naples en 1944, dans une ville bombardée par les nazis, en arrière des lignes de Monte-Cassino, sait très bien qu'il repartira au front, mais il cherche à oublier ce qui pourrait assombrir les minutes heureuses qu'il passe auprès de Silvia. Car la tentation du personnage de Roblès, qui vise à préserver le bonheur atteint, n'est que passagère. Son désir de possession égoïste se heurte, précisément, au besoin qu'il éprouve de s'ouvrir aux autres. Et le héros roblésien, confronté par la douleur très concrète d'individus victimes de la guerre, ne pourra continuer à jouir d'un bonheur qui ne tient pas compte du malheur des autres. Ainsi, cédant toujours à l'amour de Silvia, Longereau essaie bien de faire taire sa conscience, mais il ne peut s'empêcher de penser au front où il devra bientôt remonter, surtout lorsque son ami Joe Cohen vient lui rappeler la visite médicale prochaine. "J'avais oublié le temps; j'avais oublié la guerre, mais le temps passait et la guerre m'attendait!" (V., 131) Et il revient sur cette idée obsédante qui est incompatible avec son amour: "Bientôt, bientôt, je devrais remonter en ligne . . . Peut-être la sagesse commandait-elle, en effet, de ne rien laisser derrière soi, de retourner là-haut, le coeur dur et lisse comme un galet." (V., 75) Et alors il se prend à souhaiter n'avoir jamais aimé, car il sait bien que ce bonheur qu'il semble avoir trouvé auprès de Silvia, rendra l'acceptation

de son destin, de ses limites auxquelles il avait cru pouvoir se soustraire, d'autant plus difficile et qu'il n'en sera que plus malheureux. "J'étais un prisonnier en liberté provisoire. Rien n'était gagné d'un étrange procès dont ma vie dépendait. J'étais riche . . . et tout me serait très vite retiré!" (V., 131)

Certains incidents troublants vont contribuer à accentuer le caractère instable de ce bonheur égoïste, de cette solitude à deux, et faire chavirer le fragile équilibre établi par Silvia avec la complicité de Longereau. Il s'agit encore, bien entendu, de la douleur des autres qui va jouer sur lui le rôle de catalyseur et devenir le facteur essentiel de sa résurrection morale. L'incident majeur qui le confronte d'abord, est le secours qu'il apporte aux sinistrés d'un immeuble incendié par les bombardements, sous les décombres duquel sont ensevelies plusieurs victimes. Il est saisi d'horreur à la vue des "cadavres" qu'il aide à sortir des ruines. Et il éprouve, après cette épreuve, un profond besoin de tendresse--celle que lui procure Silvia--pour oublier les "cadavres d'enfants" dont "l'image" le poursuit. (V., 150) Il est aussi obsédé par la douleur d'un ouvrier devenu fou à la mort de sa femme et de sa fille, qui l'a blessé dans sa rage, et qu'il essaie sans succès de maîtriser et doit abandonner, incapable de faire quoi que ce soit pour lui. Les scrupules de conscience qui le harcèlent à l'idée de ne pas

être resté auprès de ce misérable, préfigurent, en quelque sorte, la honte qu'il ressentirait, s'il décidait vraiment de désertier pour demeurer avec Silvia. Si le héros hésite devant ses responsabilités d'officier combattant, s'il refuse son assujettissement, il ne peut les oublier complètement; la guerre et ses horreurs ont tôt fait de lui rappeler leur inéluctable présence. Il comprend qu'il ne peut s'évader du monde où il est engagé malgré lui, et qu'il n'a d'autres ressources que de resserrer ses liens avec les autres dont l'existence l'obsède de plus en plus. Comme on le voit, Longereau prend peu à peu conscience de la place qu'il occupe dans la collectivité, dont il faisait partie auparavant, mais seulement d'une manière passive.

Silvia veille. La tendresse qu'elle lui prodigue, si elle émousse un moment son besoin de solidarité, ne peut l'aveugler au point de lui faire oublier la souffrance humaine. Comme le fait remarquer Georges-Albert Astre, s'il est vrai qu'il y a, "dans l'univers romanesque d'Emmanuel Roblès, presque toujours une porte ouverte vers des joies merveilleuses, un continent du bonheur . . . ou, plus chaleureusement . . . une fille faite pour . . . octroyer l'émerveillement," il faut "reconnaître le piège et savoir que la conscience ne peut se satisfaire de la sorte; on n'échappe pas impunément aux instances humaines, et rien ne se conquiert contre l'évidence d'une solidarité

avec les autres . . ."6 Et Longereau, qui a reconnu "le piège" que représente pour lui Silvia, de s'écrier: "Ah, Silvia, Silvia, de tous côtés on appelait au secours, et je ne bougerais pas, trop avide de bonheur pour céder à la détresse du monde!" (V., 219) Silvia, pourtant croit pouvoir retenir son amant auprès d'elle à force de persuasion et de tendre sollicitude. Elle veut que Serge déserte puisque sa permission touche à sa fin. Longereau, au début, et dans son impatience de bonheur, semble se plier aux exigences de Silvia, mais sans réelle conviction. L'attitude de Longereau ici n'est pas sans rappeler celle de Rambert dans La Peste, s'efforçant de fuir une ville à laquelle il est étranger, et une situation dont il n'est pas responsable.

Il [Rambert] avait décidé de partir. Comme il était recommandé . . . il avait pu toucher le directeur du cabinet préfectoral et lui avait dit qu'il n'avait pas de rapport avec Oran, que ce n'était pas son affaire d'y rester, qu'il se trouvait là par accident et qu'il était juste qu'on lui permît de s'en aller . . . Comme le directeur refusait de favoriser la fuite de Rambert, celui-ci avait dit: --Mais enfin . . . je suis étranger a cette ville.7

Et si Serge n'apparaît pas convaincu, c'est qu'il ne peut pas ne pas ressentir, face à une douleur aussi atroce que celle de l'ouvrier qu'il a été impuissant à soulager, un élan de solidarité, un besoin de reprendre rang dans la

<sup>6</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 3.

<sup>7</sup> Albert Camus, La Peste (Paris: Gallimard, 1947), 68-69.

communauté humaine dont il s'est isolé volontairement avec Silvia.

Comme le souligne Roblès, il existe chez l'homme méditerranéen, et donc chez le héros roblésien, "une dualité--la passion et la mesure."<sup>8</sup> Et cette ambivalence, il l'explique en ces termes: "Beaucoup de passion et le goût de tout jouer sur un élan du coeur ou de l'âme. Cela s'allie à un sens de la mesure qui est davantage une discipline intellectuelle qui corrige, qui modère les tendances excessives."<sup>9</sup> La passion exaltée du héros roblésien, ses tendances excessives, trouvent un cadre rêvé dans la nature méditerranéenne si lumineuse et transparente, dont on dirait qu'elle incite au bonheur. Comme le note Roblès à propos de Serge Longereau:

A Naples, au printemps de 1944, j'ai admis qu'on pouvait jouer sa vie sur un seul regard, sur une seule flambée du coeur. C'est que tout incitait à vivre vite et que le bonheur y semblait aussi beau et aussi fragile que les fleurs des amandiers dans la plaine de Capoue, en arrière des premières lignes.

Le récit du Vésuve reste, à mes yeux du moins, l'évocation d'une intense aventure du coeur, l'illustration d'un de ces sentiments foudroyants comme le sont la vengeance, l'ambition ou l'amour et qui portent l'âme à sa pointe la plus extrême.<sup>10</sup>

Ces passions fortes du héros roblésien sont si dévorantes qu'elles s'usent vite. Le héros n'en peut soutenir l'ardeur bien longtemps sans que n'interviennent la raison, la mesure, le sens moral qui forcent le héros

<sup>8</sup> Depierris, 166.

<sup>9</sup> Ibid., 165.

<sup>10</sup> Ibid., 81-82.

à la réflexion, réveillent sa conscience endormie. Or, on a bien l'impression que, dans la crise morale que traverse Longereau, le sens de la mesure reprend peu à peu ses droits et vient calmer ce qu'il y a eu d'excessif dans sa passion. Longereau, en effet, qui s'est engagé sans arrière-pensée dans son aventure amoureuse, va être amené, devant la souffrance très concrète dont il est témoin, à modérer sa passion, risquant, par là-même, de compromettre son bonheur avec Silvia. A cet égard, la situation de Valerio n'est pas sans affinité avec celle de Longereau. Lui aussi, soudain confronté, en revenant de voir Clara, par la douleur de Sandro, meurtrier-justicier aux abois, fait passer sa passion pour la jeune femme au second plan, en acceptant de le cacher dans son grenier. Si son acte illicite est découvert, en effet, il doit s'attendre à être emprisonné et séparé de Clara pendant des mois. Une longue séparation permettrait à leur affaire de s'ébruiter et sonnerait certainement le glas de leur amour. Cependant, il restera fidèle à Sandro. Car il a fort bien compris que le motif qui a poussé cet homme, un de ses anciens soldats de Lybie, à tuer Gorzone, son propriétaire et tyran, qu'il juge responsable de la mort de sa femme qu'il adorait, dépasse le simple règlement de compte et manifeste son désir de briser les murs de l'absurde qui l'enserme-- une vie désormais sans signification. "Sandro, acculé par Gorzone, a pris le seul chemin qui s'ouvrait devant lui:

la révolte contre l'injustice de Dieu et celle des hommes! Son geste ne visait pas Gorzone lui-même comme le comprend fort bien Valerio, mais plutôt l'iniquité de la condition humaine."<sup>11</sup> De même que Longereau, au spectacle de visages angoissés et douloureux, regrettera de s'être laissé entraîner dans sa passion pour Silvia et finira par s'en libérer, de même Valerio risquera son bonheur avec Clara pour sauver Sandro, parce qu'il ne peut construire son bonheur sur la mort de son ancien camarade de Lybie, qu'il causerait s'il n'intervenait pas en sa faveur. Comme Longereau, il se sent solidaire du malheur des autres qui aurait tout aussi bien pu être le sien.

"Le plus sage, peut-être, serait de l'envoyer à Fasaro [l'inspecteur de police]," Mais il rejeta vite cette idée . . . Pour Sandro, la charge de malheur avait été assez lourde. Il fallait chercher autre chose. Cet homme lui ressemblait, il était de sa race, épris d'absolu, et il ne pouvait pas, lui, Valerio, trahir cette obscure, cette profonde fraternité qui les liait. Si c'était Clara, si Clara . . . Une vague de sang lui monta de la poitrine à la gorge! Il repoussa horrifié, cette supposition. Cette pensée de Clara morte. (Cs., 118)

Cette impossibilité du héros roblésien d'accepter la douleur des autres parce qu'il rêve d'un monde "où règneraient la justice et l'égalité," où plus personne ne serait humilié, est, selon Marie-Jeanne Royer,

Le résultat d'une socialisation vers laquelle, qu'on le veuille ou non, tendent les hommes. Par "socialisation," pris dans son sens le plus large, on entend le refus de doctrines d'isolement comme contraires à la nature. "Nul élément ne saurait se mouvoir ni

<sup>11</sup> Georges J. Joyaux, "Emmanuel Roblès y el honor," Ficción, XXIII (Enero-Febrero, 1960), 44.

grandir qu'avec tous les autres avec soi," écrit le Père Teilhard de Chardin . . . Car, enfin, le colonialisme, le racisme, l'écrasement de l'homme par plus fort que lui, bref l'inégalité des classes et l'injustice, tout ce que Keller, Montserrat ou le docteur Van Rook (Plaidoyer pour un rebelle) . . . dénoncent, ne peuvent naître que chez ceux qui glorifient un super-individualisme nietzchéen.<sup>12</sup>

Le héros roblésien est donc essentiellement un être social qui a besoin des autres pour grandir et s'épanouir, et ressent comme une injure personnelle le mal dont ses frères sont victimes. S'il s'isolait complètement de ses semblables, il détruirait l'élément vital qui le relie aux autres, il se raidirait dans "un super-individualisme" et deviendrait un être tronqué, un semblant d'homme. Jamais, comme nous l'avons vu, le héros roblésien ne cède complètement à la tentation de l'isolement, car il refuse, en fin de compte, un ordre social qui consacre "l'écrasement de l'homme par plus fort que lui."

Toujours est-il que, dans le cas de Valerio comme dans celui de Longereau, l'intervention salutaire des autres, de leur douleur, succédant à un moment de stagnation morale durant lequel le héros croit pouvoir s'enfermer plus ou moins étroitement dans son bonheur, contribue à tirer ce dernier de sa léthargie béate, à lui donner pleine conscience du lien qui l'unit en tant qu'homme aux autres hommes. Le héros n'arrive plus à se mettre au diapason de l'aimée qui continue à l'envelopper de sa

<sup>12</sup> Marie-Jeanne Royer, "Le Théâtre de Roblès," Dossier Roblès (Paris: Editions J. T. F., 1965), 26.

passion. Ainsi la conscience de Longereau s'indigne de se voir "enfermé" dans une solitude à deux, dépendant de Silvia, "livré à elle," (V., 162) prisonnier d'un amour où la douleur des autres ne compte pas. Et l'angoisse latente de Longereau, déjà fortement ébranlé par l'incident de l'ouvrier devenu fou de douleur à la mort de ses proches, se trouve ravivée le jour de la visite médicale, qui doit clore sa permission de convalescence, lorsque Joe lui parle de l'extermination des Juifs par les nazis et de la mort des siens. C'est pour lui une autre occasion de mesurer combien il est perméable à la douleur des autres devant laquelle il est "toujours désespéré," "conscient de l'irréparable solitude de la douleur," (V., 175) car il sent, comme Gersaint, le héros de La Remontée du fleuve, que "c'est bien la seule chose au monde qu'on ne puisse partager." (R., 59) Il reconnaît qu'il a changé, que "certains sentiments [ont] germé en [lui] comme des fleurs noires qui [lui font] peur." (V., 189) Et il n'est pas sans savoir non plus que la société punit sévèrement tout acte de désertion. Valerio, depuis qu'il abrite clandestinement le meurtrier Sandro, s'est engagé dans une voie pleine d'embûches, mais qui n'en est pas moins la seule capable de répondre à son exigence de dépassement. Valerio redoute que son acte clandestin ne soit découvert par la police et qu'il ne soit séparé de Clara, sa seule raison de vivre: "S'ils découvrent que j'ai caché Sandro, je

serai arrêté. Je serai séparé de Clara . . . Des mois séparé de Clara." (Cs., 143) Et pourtant, il n'a pas encore mis Clara au courant de sa situation: "Il était décidé à ne rien lui dire. Inutile de l'alarmer. Mais il avait la conviction que Clara lui donnerait raison." (Cs., 134) Pas un moment il ne doute d'avoir fait son devoir, mais il ne peut s'empêcher d'être rongé d'appréhension en pensant à Clara: "J'ai fait ce que je devais faire. Cela est le Bien. Mais Clara, Clara le comprendra-t-elle ainsi?" (Cs., 149)

D'autres héros roblésiens tels Ricardo et Macias, aiguillonnés par la douleur des autres, abandonnent, comme Longereau et Valerio, leur chance de réaliser un bonheur égoïste pour prendre rang de leur plein gré dans la communauté humaine. Ainsi Ricardo, sur l'embarcation de Marcos, est soudain alerté par "un cri strident" poussé par une jeune fille que son agresseur Marcos voulait violer. Il se trouve alors en présence d'une adolescente frêle mais très courageuse qui ne manque pas d'éveiller sa sympathie, autant, d'ailleurs, que sa hargne. Car elle fait obstacle à son désir d'évasion; elle l'oblige à briser l'écran de mauvaise foi qui l'aveugle sur sa véritable situation, exactement comme le retour au front, les autres forcent Longereau à se déprendre de ses illusions de bonheur. Il maudit donc le sort qui lui a fait rencontrer Federica: "Cette fille incarnait pour lui la défaite qui l'attendait

au bout du voyage." (F., 53) Mais en même temps, il va se sentir de plus en plus responsable de la jeune fille qui s'attachera à lui et le contraindra à renoncer à ses projets de fuite et de navigation. Néanmoins, il y trouvera un bonheur autrement plus grand que celui qu'il aurait découvert dans la fuite.

Quant à Macias, harcelé par la crainte de la mort, il a cédé, un moment, à la tentation de l'évasion en acceptant de passer la nuit dans la cellule d'un fou qui doit mourir à sa place le lendemain matin. "Je souhaite que tout se passe bien!" avait dit encore Juan-Miguel. Si tout se passait bien, cela voulait dire que le fou mourirait à sa place, dans la fosse commune, derrière la plage. Et Macias devrait attendre Juana pendant vingt ans . . . Il se répéta le chiffre à voix basse. Tenait-il tellement à la vie pour accepter ces vingt années stériles . . ."

(Fo., 70) Or, il se rend compte, au terme d'un atroce combat intérieur, en présence de ce fou écumant et terrifié par les coups dont on le roue, à quel degré d'avilissement moral il est parvenu et, dans un sursaut de dignité, refuse soudain de laisser se commettre une chose si abominable. C'est que la douleur de ce fou martyrisé par ses bourreaux a agi sur sa conscience en catalyseur: "Seul avec le fou, il assiste impuissant à la complète dégradation de l'homme aux mains de ses bourreaux. Sa conscience se refuse à se sauver aux dépens de la vie d'un autre--

particulièrement d'un pauvre malheureux incapable de se défendre et en butte aux insultes et aux coups de ses geôliers."<sup>13</sup> Et ce refus, en définitive, de céder à la dégradation morale prouve précisément que sa conscience n'était qu'endormie: "Ce misérable allait mourir à sa place . . . quelque chose en lui protestait, se rebellait . . ." (Fo., 66) Mû par un sentiment d'intense pitié, il s'approche du fou qui n'est plus qu'une loque humaine épouvantée et, faute de pouvoir le rassurer par ses paroles, mais pour bien lui prouver qu'il ne se désolidarise pas de lui, il lui prend la main en surmontant son dégoût,

Il tenait contre lui un corps vivant mais qui n'était plus un homme, une bête humaine qui allait mourir à sa place et que possédait, en ce moment, une peur primitive, bouleversante. Comment tout cela avait-il pu se produire? Comment était-il là cette nuit? Cela lui parut brusquement aussi absurde, aussi incroyable que sa capture . . . (Fo., 74)

Ainsi le contact avec la douleur humaine dans ce qu'elle a de plus répugnant, permet à Macias de prendre conscience de sa dignité d'homme, et d'homme solidaire de ses frères humains, même les plus désespérés, en l'obligeant à faire face à lui-même et à sa mort prochaine.

Montserrat, lui, ne peut supporter plus longtemps l'idée que Bolivar ne soit capturé parce que, sans lui, la révolution contre l'opresseur espagnol serait étouffée. Il fait donc acte de solidarité en venant lui-même avertir Bolivar, au péril de sa vie, du piège que lui tend

<sup>13</sup> Joyaux, "Emmanuel Roblès y el honor," 44,45.

l'Etat-Major espagnol. Or il est démasqué par les siens et condamné à mort. Non content de le voir condamné à mort, Izquierdo, le chef de la répression espagnole, veut le soumettre à la torture. Izquierdo est un homme sadique et avide de vengeance, qui n'a pas oublié les tortures que lui ont fait subir les Vénézuéliens. Il concentre sur Montserrat toute sa haine du peuple conquis, en le forçant à s'avilir au cours d'une torture morale inouïe, visant à lui faire avouer l'endroit où se cache maintenant Bolivar. Le supplice d'Izquierdo consiste à se servir de la douleur des autres pour dégrader le héros. Pour ce faire, il le met face à face avec six otages innocents qui vont être fusillés s'ils ne parviennent pas, en une heure, à apitoyer Montserrat sur leur sort, et à le faire parler. Comme on le voit, le bourreau Izquierdo voudrait faire de la douleur des autres un instrument de chute pour Montserrat. Il n'y réussit pas puisqu'elle ne fait que renforcer, au prix d'atroces tortures morales, les convictions du héros. Celui-ci s'efforce, en effet, de persuader les otages, dont la plupart ne songent qu'à sauver leur peau, coûte que coûte, en essayant de le faire parler, de se sacrifier pour libérer leur peuple. Ce sacrifice fera d'eux des hommes solidaires et vraiment libres. Car ils accepteront, de leur plein gré, leur sort et leur place dans la condition humaine à laquelle ils ne peuvent échapper, pour que triomphent liberté et justice.

Pour Roblès, en effet, l'homme est d'un si grand prix qu'il justifie, lorsqu'il est menacé, tous les sacrifices de ceux, précisément, qui ont pris conscience des liens de solidarité les unissant aux autres. Comme le remarque Georges-Albert Astre:

[Pour Roblès] l'homme seul justifie l'homme envers et contre toutes les agressions de l'Absurde, qu'il s'agisse d'une personne qu'on ne saurait trahir [parce que chacun porte en soi "la forme de l'humaine condition"] . . . ou de ces foules anonymes qui attendent, par exemple, comme dans Montserrat, leur libération.<sup>14</sup>

La douleur des autres réveille donc chez le héros roblésien le sens de la solidarité humaine: "Et je te sauverai, Sandro, parce que tu es venu chercher refuge chez moi. Et tu as bien fait, car nous sommes frères et je ne t'abandonnerai pas." (Cs., 144) Et Georges Maurer, lui, se solidarise avec l'équipage du "Saint-Florent" dans un élan généreux de tout son être. Ainsi, grâce à ce don de sympathie du héros roblésien et à des circonstances exceptionnelles--l'apparition sur la mer étale, noyée de brume opaque, au large de Palerme, d'un cargo fantôme dont la chaudière en explosant a fait partir l'équipage--Georges Maurer, assoiffé de fraternité, va pouvoir "se déclarer" ouvertement contre son patron, Jonnard, et sa clique, en faveur de l'équipage et du commandant Darras qui cherchent, par tous les moyens, à sauver l'épave pour en tirer profit. "Pourquoi, dit Georges à Jonnard, refusez-vous donc que

<sup>14</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 3.

les camarades tirent profit de cette épave? Pourquoi faites-vous tant de difficultés?" (C., 120) En se portant volontaire pour rester sur le cargo jusqu'au retour du yacht, Georges découvre sa vérité personnelle qui était la solidarité humaine et renonce du même coup au rendez-vous de Palerme avec Marie-Louise, la femme de Jonnard--bonheur tout relatif qui n'aurait pu combler sa soif d'absolu. Bien qu'encore sensible aux charmes de cette femme, sa décision l'entraîne loin d'elle: ". . . et en même temps, oui, en même temps, il se sentait étranger à cette femme, déjà engagé dans l'heure à venir, accordé de tout son être à sa décision, heureux de se reconnaître intimement lié à Darras, à tout l'équipage . . ." (C., 123) Georges Maurer choisit donc d'aider ses camarades d'équipage à sauver l'épave dont la coque qui coule lentement mais inexorablement, symbolise la condition humaine.

Longereau est dans une situation un peu analogue à celle de Maurer. Il est de plus en plus inquiet à la pensée de fuir ses responsabilités d'officier du corps expéditionnaire, à mesure que s'amenuise son sursis de quinze jours dont il n'a pas parlé à Silvia, qui croit qu'il a vraiment déserté. De plus, la visite éclair de son camarade Joe Cohen, arrivé du front pour une mission de deux jours à Naples, au bout desquels il veut ramener Longereau en ligne dans sa jeep, ne fait que lui donner de plus en plus mauvaise conscience. Le dévouement de son

camarade, combattant d'élite qui ne discute pas la consigne, lui fait honte à lui qui "se planque" auprès de Silvia. Il sait bien que son bonheur n'est plus qu'une comédie indigne de ses aspirations les plus nobles, qu'il se joue à lui-même. Il va devoir retourner au front et rejoindre les autres dont il ne peut se désolidariser. Il se rend compte qu'il s'est fourvoyé, qu'il a suivi une pente qui va à l'encontre de son désir le plus profond de bonheur, en décidant de désertre pour rester avec Silvia. Il lui faut réintégrer la communauté humaine au plus vite, même s'il doit, ce faisant, perdre l'amour de celle qu'il aime. Longereau choisit donc de courir le risque de perdre Silvia, tout comme Valerio court le risque de perdre Clara en décidant de cacher Sandro sous son toit; et Ricardo va perdre l'argent et compromettre ses chances de fuite en Amérique du Sud en protégeant Federica, la jeune fille que son employeur Marcos voulait violer. Miguel, lui, renonce à l'argent qui devait lui permettre de fuir vers la lointaine Amérique, après les heures d'intense fraternité vécues pendant l'attentat. Tous, y compris Macias qui renonce à la liberté en refusant de laisser fusiller à sa place le légionnaire fou, découvrent, au contact de la douleur des autres, la solidarité humaine qui les oblige à reprendre leur place dans la communauté humaine, à laquelle ils voulaient échapper.

Et si la douleur des autres ne cesse d'aiguillonner la conscience du héros roblésien, si elle aiguise son sens de la solidarité humaine, c'est qu'elle n'est jamais pour lui une abstraction froide, mais un être vivant en détresse dont le visage douloureux et inquiétant à la fois s'interpose soudain entre son bonheur égoïste et lui-même. Goerges-Albert Astre constate à ce sujet:

Le Destin . . . prend toujours le visage de quelqu'un, et il est impossible de ne pas l'apercevoir, de repousser cette solidarité presque physique; d'accomplir les actes, les gestes, qui trahiraient cette complicité liant entre eux les hommes véritables, et qui conduiraient finalement au reniement de soi-même. Ce n'est pas "le genre humain" qui dicte la conduite: c'est, justement, le visage particulier qu'il prend à l'heure du choix . . .; et ce peut-être celui du copain qui vous accompagne, d'un inconnu qu'il faut sauver, et qui, soudain entré dans votre vie, n'en peut être chassé!<sup>15</sup>

#### F. Conclusion

Ainsi, au terme de ce quatrième chapitre, le palier que semblait avoir atteint le héros roblésien, cède sous ses pas. Il revient en arrière à la suite d'une prise de conscience salutaire qui l'a mûri, en permettant à "l'homme" en lui de se révéler et de découvrir ses "responsabilités d'homme." Ce recul arrête le mouvement ascensionnel qui le poussait vers un état de participation, puisqu'il comprend qu'il a confondu son appétit de bonheur individuel et son besoin de s'ouvrir aux autres en cherchant à s'affranchir des contraintes de sa situation initiale, à

<sup>15</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 1.

se soustraire à la condition humaine. Grâce à cette prise de conscience qui est l'aboutissement en lui d'un cheminement sous-jacent de la conscience, soudain confrontée par la douleur des autres, il se rend compte que son apparente ascension, son accession à ce qu'il croyait être le bonheur, n'ont réussi qu'à le faire entrer dans une nouvelle prison--celle de son moi. Tel Longereau, il éprouve "honte et dégoût" à la pensée d'avoir cédé à "la tentation d'un bonheur entier, vécu en marge de l'immense douleur du monde." (V., 193) Un moment vient--celui du choix inescapable--où l'existence des autres et la solidarité qui le lie à ses frères, s'imposent à lui d'une façon brutale et obsédante. Il ne saurait donc "se" choisir--élire l'individu en lui, "son moi"--aux dépens des autres, sans mutiler ce qu'il y a de meilleur en lui et renoncer à l'honneur d'être "homme," à cette part de lui-même qu'il a en commun avec ses semblables et qui l'oblige vis-à-vis d'eux. Il optera pour "l'homme" en approfondissant "sa communion" avec autrui, en rejoignant la collectivité. Les yeux maintenant dessillés, il est à même de reconnaître sur le visage douloureux de l'autre la présence inexorable de cette condition humaine à laquelle il pensait avoir échappé et qui est notre lot à tous. Avant son initiation, il avait mis l'accent sur sa dissemblance au détriment de sa ressemblance, de ce qui l'unit aux autres et n'atteint sa plénitude que dans un coudolement fraternel. Il s'était

privé, par là-même, de "ce par quoi l'homme est homme, de ce par quoi il se dépasse, crée, invente ou se conçoit."<sup>16</sup> Il avait laissé s'atrophier en lui les liens féconds de solidarité qui peuvent seuls lui permettre de parvenir à sa pleine stature d'homme. Il était temps, pour ne pas salir le nom d'homme, qu'il réintègre la condition humaine, et qu'il le fasse de son plein gré, en refusant un bonheur "coupable" qui l'isole de ses "semblables."

Ce qui importe c'est de découvrir qu'on ne peut s'installer dans un bonheur totalement coupable, et qu'en fait, il n'est pas de bonheur innocent. Tout pourrait être permis, semble-t-il, dans un monde que nulle Divinité ne surveille; mais il reste "les autres," qui sont, bon gré mal gré, des "semblables."<sup>17</sup>

Il nous reste maintenant à examiner, dans le dernier chapitre, la signification de cette prise de conscience qui a permis à notre héros de passer de l'aveuglement de la jeunesse à la parfaite lucidité de l'âge mûr en rejoignant les autres.

<sup>16</sup> André Malraux, Préface au Temps du mépris (Paris: Gallimard, 1935), 9.

<sup>17</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 1.

**CINQUIEME CHAPITRE**

## CHAPITRE V

### DERNIERE PHASE DE LA TRAJECTOIRE: REcul ET REPRISe DU MOUVEMENT ASCENSIONNEL

A. Tension fondamentale entre deux pôles:  
l'aspiration du héros à un bonheur égoïste  
et son rôle d'homme responsable au sein  
de la communauté humaine

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le héros roblésien, tel Longereau, avait atteint un palier dans la recherche du bonheur. L'individu en lui--son moi--avait cru un moment toucher au but, au summum de l'amour et de la liberté. Il avait pensé avoir enfin trouvé ces joies auxquelles aspirait toute son âme, assoiffée d'absolu, et qu'il considérait comme un dû pour racheter ses souffrances passées, comme une compensation pour l'iniquité de la condition humaine. Dans sa quête du bonheur--et du bonheur absolu--il s'était aveuglément attaché à son moi, l'avait artificiellement isolé du groupe, de la communauté humaine, et l'avait coupé ainsi de son milieu naturel--le monde des hommes. Le personnage de Roblès, en refusant de s'intégrer à la collectivité, avait fui, tel le héros mythique du théâtre gidien, une communauté humaine à laquelle il n'appartenait que d'une façon superficielle, toute physique, pour satisfaire à ses aspirations d'individu

distinct du groupe. Il était apparu comme la victime d'un ordre incompréhensible et cruel contre lequel il se révoltait et hors duquel il était décidé à trouver la félicité. Dans son appétit de bonheur, il ignorait qu'une telle tentative était vouée à l'échec puisqu'elle ne tenait pas compte de notre condition d'homme.

B. La condition humaine: clef de voûte  
de tous les romans roblésiens

Or la clef de voûte sur laquelle reposent tous les romans roblésiens, c'est précisément la condition humaine. Comme l'a dit Roblès lui-même: "Je n'écris pas pour délivrer un message. J'ai horreur du mot comme des romans à thèse. Je ne cherche qu'à illustrer la condition humaine."<sup>1</sup> Et cette condition humaine en nous condamnant à la souffrance et à la mort nous unit précisément en une grande communauté de souffrance. Dans sa préface aux Thibault de Roger Martin du Gard, Camus parle en ces termes des cette communauté de souffrance qui est partout présente dans l'oeuvre de ce dernier comme dans celle de Roblès: "La communauté des douleurs, des luttes, et de la mort existe; elle seule fonde l'espoir d'une communauté de joie et de réconciliation. Qui accepte cette appartenance y retrouve une noblesse, une fidélité, une raison d'accepter ses doutes. . ."<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Bourdet, 119.

<sup>2</sup> Albert Camus, "Roger Martin du Gard," Essais (Paris: Gallimard, 1965), 1155.

Mais, comme nous l'avons indiqué, la première réaction du héros de Roblès, avant son initiation, est de rechercher le salut individuel. A cet égard, cette révolte initiale du héros roblésien ressemble au défi nietzchéen de l'homme révolté du Mythe de Sisyphe, qui "nie, par sa pensée, par ses désirs, par son attitude, par le plaisir qu'il dérobe au malheur, toute la brutalité d'une Fatalité qui lui arrache son dû."<sup>3</sup> Notre personnage refuse donc cette communauté de souffrance, de lutte et de mort, précisément parce qu'il n'est pas encore conscient de son existence, dans la première phase de son itinéraire.

C. Corollaire de l'éveil de la solidarité  
chez le héros: la prise de conscience  
de sa dignité d'homme

C'est la douleur des autres--mais qui prend toujours le visage particulier d'une personne en détresse à la présence obsédante, tels Federica pour Ricardo, Sandro pour Valerio, le légionnaire fou pour Macias, le rescapé d'un bombardement pour Longereau--qui, en jouant le rôle de catalyseur, a éveillé, chez le héros roblésien, le sens de la solidarité humaine. Cette douleur très concrète l'a mis à même de prendre conscience de sa dignité d'homme--et d'homme dans le sens plein du terme tel que le voulait Unamuno: "Rien qu'un homme, mais tout un homme."<sup>4</sup> Ce dont

<sup>3</sup> Albérès, Les Hommes traqués, 200.

<sup>4</sup> Unamuno, xvi.

il devient conscient, en effet, c'est de cette part inaliénable de dignité qui fait la grandeur de l'homme et qui est commune à tous les hommes, et les unit aux autres, comme Camus dans La Peste le démontre d'une façon si magistrale, au cours de l'échange de vues entre le docteur Rieux et le journaliste Rambert qui est maintenant décidé à rester à Oran, la ville qu'il avait voulu fuir pour retrouver le bonheur--la femme de sa vie:

Rieux se redressa et dit d'une voix ferme . . . qu'il n'y avait pas de honte à préférer le bonheur. "Oui, dit Rambert, mais il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul." ". . . J'ai toujours pensé que j'étais étranger à cette ville et que je n'avais rien à faire avec vous. Mais maintenant que j'ai vu ce que j'ai vu, je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non. Cette histoire nous concerne tous."<sup>5</sup>

Le héros roblésien, comme Rambert, bouleversé par la souffrance des pestiférés, rejette donc l'individualisme excessif de ses débuts, pour choisir la collectivité; il se débarrasse du moi au profit de l'homme.

A la fin du roman roblésien que l'on pourrait appeler un Bildungsroman--un roman d'initiation--le héros a changé, mûri sous les coups de l'adversité. Il est passé à l'âge d'homme. Il a appris à se connaître lui-même grâce aux différents événements, aux circonstances exceptionnelles avec lesquelles le hasard l'a mis en contact. Il a ainsi pu se considérer comme le maillon d'une vaste chaîne humaine, dont "nul élément ne saurait se mouvoir ni grandir

<sup>5</sup> Camus, La Peste, 166-167.

qu'avec tous les autres avec soi.'"<sup>6</sup> Il a compris que nous partageons tous la même condition de prisonniers et que la conscience aiguë que nous avons de notre claustration est le plus sûr garant de la solidarité qui nous unit les uns aux autres. Il est déterminé à se construire "un bonheur sans honte,"<sup>7</sup> d'une qualité bien supérieure à la jouissance égoïste à laquelle il avait cédé d'abord. Il s'agit d'un bonheur solidaire qui ne trahit pas l'homme en lui et qui, en le réconciliant avec lui-même et avec le monde, l'amène à réintégrer la collectivité.

#### D. Reprise du mouvement ascensionnel

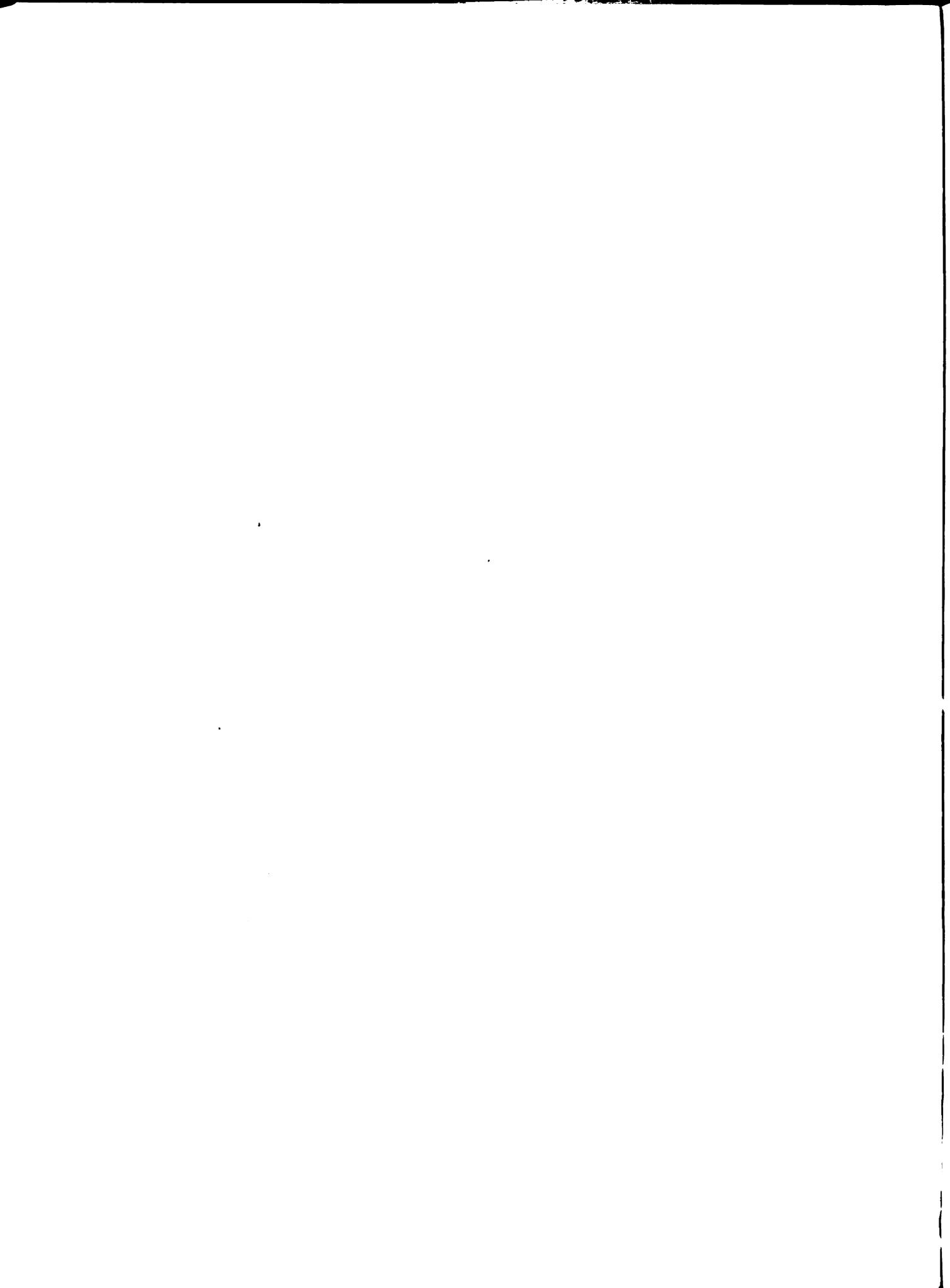
La direction ascendante prise par le héros roblésien dans sa quête de bonheur, qui avait atteint un palier au cours duquel son élan vers l'absolu avait paru s'immobiliser dans l'objet de son choix--amour ou liberté--reprend donc sa marche montante vers l'idéal, la spiritualité--les plus hautes valeurs morales--et ce qu'il y a de meilleur en l'homme. A cet égard, le héros roblésien ressemble au héros mythique traditionnel qui, à la fin de sa carrière, retourne dans la cité à la vie de laquelle il veut participer à nouveau avec un regain d'énergie. En effet, il reprend rang de son plein gré parmi ses frères, captifs comme lui, insoucieux des menaces que ce choix fait peser sur lui, sur sa liberté, sur son bonheur avec la femme aimée.

<sup>6</sup> Citation empruntée au Père Teilhard de Chardin par Marie-Jeanne Royer, "Le Théâtre de Roblès," Dossier Roblès (Paris: Editions J.T.F., 1965), 26.

<sup>7</sup> La Vérité est morte (Paris: Editions du Seuil, 1952), 79.

Comme nous l'avons vu, Serge Longereau ne saurait rester insensible à la douleur des autres--celle de son ami Joe comme celle de toutes les victimes innocentes de la guerre. Le bonheur égoïste dont il a joui un temps auprès de Silvia s'avère trop exclusif, puisqu'il ne peut exister qu'en marge de la souffrance humaine. Il est saisi de honte en songeant à la déchéance dans laquelle il tomberait s'il décidait de rester avec Silvia. Et la prolongation de sa permission, à la suite de la visite médicale--pour permettre à sa blessure de se cicatriser complètement--vient renforcer sa décision de demeurer fidèle à cette partie de lui-même qu'il a en commun avec tous, et en fait un homme plutôt qu'un être particulier. Son devoir d'homme lui commande de ne pas désertier. Le héros semble retourner en arrière, mais c'est pour s'ouvrir aux autres et prendre volontairement sa place dans un ensemble. Lui qui avait cru trouver en Silvia sa seule raison de vivre, s'aperçoit que leur amour, au lieu de le rendre accessible aux autres, le mure dans sa subjectivité et fait donc obstacle à sa soif d'absolu. En abandonnant Silvia pour rejoindre la cité, il est de nouveau malheureux et seul--puisque incompris de l'aimée qui croit que son amour n'est qu'une passade--mais fort d'une nouvelle connaissance qui ne le laissera plus en repos. Ce qui compte pour lui, dorénavant, c'est la communion avec ses semblables plutôt que sa différence, son individualité propre qui le sépare de la

communauté humaine. Désormais l'homme en lui, ce qu'il a en commun avec les autres, a pris le dessus, mais il hésite encore à dire la vérité à Silvia qui l'apprendra tout à fait par hasard par l'intermédiaire de Joe, et surmontera sa souffrance par la froideur et la réserve. Longereau a compris que "l'essentiel est de vivre en accord avec soi-même" et qu'il lui était impossible de "trahir l'homme qu'il était devenu, avec son poids d'amitiés, de souvenirs, d'aspirations et de désirs." (V., 201) Mais il a fallu l'initiation, cette angoissante crise morale déclenchée par le contact avec une souffrance concrète, pour qu'il parvienne à ce degré de connaissance. Il sait qu'il est solidaire des autres par son passé, son présent et son avenir, et qu'il ne peut échapper à la condition humaine. Conscient comme Sisyphe, Rieux et Rambert, du poids que constitue pour lui sa condition d'homme, il veut en assumer la charge entière fidèlement, dignement, sans trahir l'homme en lui, sans céder au vertige de "la toute-puissance" comme le héros ou le saint, ni s'abaisser au-dessous de sa condition comme l'esclave ou le jouisseur hédoniste, en faisant de son plein gré et en toute honnêteté, son devoir d'homme. Comme l'a fort bien montré Serge Doubrovsky à propos de la morale d'Albert Camus, telle que l'incarnent le docteur Rieux et le Rambert réconcilié de La Peste:



L'héroïsme est une solution de facilité . . .  
 [pour] les personnages de La Condition humaine  
 l'héroïsme est essentiellement . . . [un] effort  
 pour se récupérer et se posséder dans l'affrontement  
 de la mort. Le vertige de cette possession de  
 soi est celui de la toute-puissance, un effort  
 symbolique pour être "Dieu" en étant pour soi . . .  
 [Or] Camus rompt avec l'ambition ultime de l'héroïsme  
 . . . parce que . . . toute sa pensée tend à  
 définir une morale de l'ouverture au monde et à  
 autrui, de la participation.<sup>8</sup>

Rieux, de ce point de vue, ne laisse aucun doute sur les motifs élevés et désintéressés qui dictent sa conduite lorsqu'il dit à Tarrou qui voudrait "savoir comment on devient un saint": "Je n'ai pas de goût pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme." Et ce souci de Rieux de ne pas dépasser les bornes de l'humain est chose extrêmement difficile, comme le souligne la réponse de Tarrou: "Oui, nous cherchons la même chose, mais je suis moins ambitieux."<sup>9</sup> Les héros roblésiens seraient certes d'accord avec la remarque de Tarrou, comme ils le sont avec celle de Rieux. "Ainsi s'ébauche une morale collective: l'amour de l'homme dressé consciemment en face de l'aveugle Fatalité: les hommes sont malheureux, mais ils peuvent s'entr'aider, en faisant appel à 'tous les hommes qui ne pouvant être des saints et, refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.'"<sup>10</sup> Longereau, comme le Rambert de

<sup>8</sup> Serge Doubrovsky, "La Morale d'Albert Camus," Preuves (octobre 1960), 43.

<sup>9</sup> Camus, La Peste, 205.

<sup>10</sup> Albérès, Les Hommes traqués, 203.

La Peste, rejoindra donc les hommes, en retournant au front au jour et à l'heure fixés par Joe, en mission à Naples. Le bonheur qu'il avait cru trouver auprès de Silvia, a eu son temps et son rôle. Grâce à cette expérience, le héros a pu sortir du "pour-soi" de sa solitude et s'ouvrir à l'existence "pour-autrui" en s'éprenant d'un autre être. Mais en même temps, cette expérience l'a laissé insatisfait, puisque son union avec Silvia n'a fait que le confiner davantage en lui-même au lieu d'aiguiser son sens moral--sa conscience de l'existence des autres. En venant se greffer sur cette insatisfaction latente, la douleur des autres a permis à l'élément altruiste, à l'homme en lui, de prendre son essor et a suscité, chez le héros roblésien, l'élan nécessaire à l'accomplissement de son devoir d'homme, au terme d'un intense combat intérieur causé par les événements. Le bonheur lui semble enfin possible mais "un bonheur sans honte,"<sup>11</sup> un bonheur "selon la vérité,"<sup>12</sup> qui reste fidèle à l'homme qu'il est devenu, car il reviendra à Naples épouser Silvia.

La guerre finie, Serge Longereau retrouve la solitude morale initiale mais il est désormais réconcilié avec lui-même et avec le monde, ayant acquis la conscience de sa dignité d'homme. Il peut dire, comme le héros des Hauteurs

<sup>11</sup> Roblès, La Vérité est morte, 79.

<sup>12</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 6.

de la ville, Ben Lakdar, que dans ce "[qu'il peut] faire ou ne [doit] pas faire intervient toujours le respect [qu'il a de lui-même] et le souci de ne pas déchoir à [ses] propres yeux . . ." <sup>13</sup> Car il tient à respecter l'homme en lui et chez les autres, à ne pas défigurer par ses actes d'un individualisme outrancier, et à ne pas voir défigurer, la haute idée qu'il se fait de l'homme et de sa dignité. Il retourne à la vie civile après avoir été mis en instance de réforme à la suite de blessures graves. Il retrouve une Silvia changée; ce n'est plus l'ardente jeune femme qu'il a connue quelques mois auparavant. Il existera toujours un malentendu entre les deux. Jamais Silvia ne pourra comprendre que le renoncement de son amant "avait été aussi un acte d'amour et peut-être l'hommage le plus haut de [sa] passion pour elle." (V., 239) Mais si Silvia est désormais murée dans sa solitude, il n'en est pas de même de Longereau. Certes, il est attristé par l'incompréhension de sa femme, mais il éprouve l'immense satisfaction d'avoir fait son devoir. L'homme qu'il est devenu pour autrui, le sujet public se sent entouré de frères. Car "l'estime de soi-- [c'est-à-dire de l'homme avec les liens qui l'unissent aux autres]-- . . . peut conduire les héros de Roblès à considérer le renoncement comme une sorte de triomphe, sachant que derrière cet apparent contresens se cache une des clefs et peut-être la loi suprême de cette création dans laquelle

<sup>13</sup> Emmanuel Roblès, Les Hauteurs de la ville (Paris: Editions du Seuil, 1960), 80.

nous sommes tous intégrés."<sup>14</sup> Pour Longereau, un seul gain et qui compte--la conscience de sa dignité d'homme. Longereau a compris "ce qu'il y avait de tragique dans le bonheur, c'est qu'il ne peut jamais être innocent . . ." (V., 252) précisément parce que le bonheur, tel qu'il l'envisageait d'abord, ne pouvait exister qu'en refusant de voir l'immense douleur du monde.

Valerio n'a pu faire autrement que de donner asile à son ancien frère d'armes, Sandro, venu chercher refuge chez lui après avoir tué Gorzone, l'homme qu'il juge responsable de la mort de sa femme Magda. Il voit dans le geste de Sandro l'expression de sa révolte contre l'injustice et la misère de la condition humaine. Lui-même sent qu'il n'aurait probablement pas agi autrement s'il s'était trouvé dans une situation analogue--privé de l'amour clandestin de Clara qui le réconciliait avec le monde. Valerio, semblable en cela aux prisonniers qui dans la prison se rendent compte de ce qui les unit--leur condition de prisonniers--a donc pris conscience des liens étroits qui l'unissent en tant qu'homme à un autre homme sous un même ciel à la fois sourd et muet au désespoir humain. Valerio sait bien que la société condamne son acte et qu'il resque de mettre en péril sa réputation d'homme marié le jour où la police l'arrêtera et découvrira leur affaire clandestine. Néanmoins, il ne peut se dérober à

<sup>14</sup> Ramon Sender, "Emmanuel Roblès et l'honneur hispanique," Simoun, XXX (décembre 1959), 28.



son devoir d'homme. Il est désormais lancé sur un chemin où seule sa conscience lui dicte ce qu'il doit faire-- prendre résolument le parti de cet humilié, son semblable, pour qui "la charge de malheur [a] été assez lourde . . . [car] cet homme lui [ressemble], il [est] de sa race, épris d'absolu, et il ne peut pas, lui Valerio, trahir cette obscure, cette profonde et obscure fraternité qui les [lie]." (Cs., 118) Il épouse donc la cause de Sandro dont il va préparer la fuite; il fait sienne sa révolte contre l'avilissement de la personne humaine parce qu'il tient à rester fidèle à lui-même et ne veut pas déchoir à ses propres yeux en livrant Sandro à la justice comme la société le réclame. Mais cette exigence de pureté, ce besoin de ne pas salir l'homme en lui, en sacrifiant son honneur à une réputation conventionnelle, s'accompagne d'une grande compassion pour la souffrance d'autrui. C'est qu'il a le respect de la dignité humaine en lui et chez les autres et ne peut souffrir de la voir bafouer chez Sandro. Aussi fait-il sienne la situation désespérée de ce frère avec qui il s'identifie: "Nous sommes des hommes, Sandro, et il y a des choses qu'un homme doit faire ou ne doit pas faire, sinon il n'est plus un homme mais un chien avec le museau dans l'ordure et qui accepte le fouet." (Cs., 143-144) Cette voie dangereuse dans laquelle s'est engagé Valerio, semble l'éloigner toujours plus de ce qu'il considèrerait au préalable comme sa seule raison de vivre--son amour

clandestin pour Clara. Lui qui avait paru s'ouvrir au bonheur d'un amour partagé qui le réconciliait avec le monde, prend conscience, devant la douleur de Sandro, que son exigence de bonheur, sa soif d'absolu ne peuvent se satisfaire à si bon compte. Il fait un retour en arrière et semble revenir à son point de départ. L'individu en lui, "le pour-soi," se trouve de nouveau seul et malheureux, car notre héros craint de perdre son amour maintenant qu'il a agi en homme. Mais précisément, l'être qu'il est pour autrui a fait son devoir d'homme et, du même coup, a assumé pleinement ses responsabilités de membre de la communauté humaine, en révolte contre l'injustice d'une société de maîtres et d'esclaves. En choisissant de cacher Sandro, le héros a pris dramatiquement conscience des liens qui l'unissent à son frère humilié. Néanmoins, il sent que son amour pour Clara a aidé l'individu en lui à sortir de sa solitude un peu de la même façon que l'amour de May pour Kyo de La Condition humaine a donné à l'individu Kyo le sentiment de ne plus être isolé. Et en même temps, il se rend compte que cet amour fait obstacle maintenant à son besoin de participation, puisqu'en protégeant Sandro, il risque d'être emprisonné et séparé de Clara. Car il a acquis une nouvelle connaissance, c'est que la recherche du bonheur ne saurait se faire aux dépens des autres. On pourrait craindre un moment que Valerio n'hésite devant la grandeur du sacrifice que lui dicte sa conscience, et qu'il

ne finisse par livrer Sandro à la justice pour préserver son amour pour Clara, surtout lorsque son beau-père et sa femme se retournent contre lui. Cependant, il trouve auprès de Clara "le seul support dont il a besoin,"<sup>15</sup> car elle approuve complètement sa conduite; et cette approbation ne laisse subsister aucun doute sur la nature désintéressée de son amour pour Valerio. A cet égard, il est permis de penser que Clara, qui est une femme plus mûre que Silvia, a découvert, au cours de sa liaison avec le médecin Valerio, toujours prêt à se dévouer pour ses malades, une vérité essentielle que Silvia, au contraire, semble ne pas avoir comprise, puisqu'elle voudrait retenir Longereau auprès d'elle. Désormais, "tout était en ordre, et il pouvait continuer à vivre et le monde avait son sens vrai." (Cs., 211) Comme le dit justement Georges-Albert Astre:

Tel Sisyphe, les héros de ce monde savent que le désespoir est sans cesse à vaincre de nouveau. Mais ceux qui sont réellement "au monde" (ni les rêveurs, ni "les intellectuels" désincarnés) savent l'enjeu de cette lutte quotidienne. C'est ainsi que Valerio (Cela s'appelle l'aurore) a gagné "comme un sentiment de paix . . . comme une très obscure et intime confiance dans le destin. . ."16

<sup>15</sup> Joyaux, "Emmanuel Roblès y el honor," 42.

<sup>16</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 6.

Macias, prisonnier des forces franquistes, ne songe d'abord qu'à s'évader pour échapper à une mort imminente qui présente en un raccourci dramatique l'image même de notre condition d'homme. Il accepte donc la proposition de son beau-frère Juan-Miguel (un des officiers franquistes) de prendre la place d'un légionnaire à demi fou, condamné à vingt ans de prison. Il n'en est pas moins angoissé à la pensée de se sauver seul sans son ami Manuel. Et la nuit qu'il passe en tête à tête avec ce fou qu'il doit laisser fusiller à sa place le lendemain matin, ne fait qu'accentuer son malaise. Car il se fait complice par son silence de la complète déchéance de cet homme aux mains de ses gardiens--des hommes sadiques. Sa conscience lui fait honte de faire passer sa liberté personnelle--son moi--avant le respect de la dignité humaine en lui et chez les autres. En essayant de se sauver seul aux dépens de la vie d'un autre, il sent qu'il s'éloigne de la communauté humaine. Face à lui-même et en présence de ce fou, il se rend compte qu'il a fait fausse route. Il retoune en arrière mais il a gagné une nouvelle connaissance: il ne peut bâtir son bonheur sur le malheur d'un autre homme. Il lui est impossible de "se sauver aux dépens de la vie d'un pauvre malheureux incapable de se défendre et en butte aux insultes et aux coups de ses geôliers."<sup>17</sup> Du plus profond de son être jaillit une protestation qui est le

<sup>17</sup> Joyaux, "Emmanuel Roblès y el honor," 44-45.

signe de sa résurrection morale: "Ce misérable allait mourir à sa place . . . quelque chose en lui protestait, se rebellait . . ." (Fo., 66) Il est donc tout naturel qu'au petit matin il se déclare prêt à affronter le poteau d'exécution, comme son ami Manuel et tous les autres condamnés à morts. La communauté humaine qu'il avait voulu fuir sans en être vraiment conscient, il la réintègre maintenant en acceptant de mourir avec ses frères.

Miguel, le héros de "L'Attentat," nous est apparu avant le hold-up comme esclave de l'argent dont il croyait avoir besoin pour fuir, pour satisfaire à ses désirs individuels, c'est-à-dire pour lui le bonheur et la liberté symbolisés par le voyage vers l'Amérique du Sud. Par ailleurs, il n'a cessé d'admirer son chef Ricardo qui est parfaitement maître de la situation et s'est lancé dans cette affaire de vol, non pour satisfaire à une soif d'argent égoïste mais pour aider des hommes besogneux--secourir avec ses complices d'anciens camarades de la guerre civile espagnole. Sans en être tout à fait conscient, Miguel est fasciné par l'esprit de solidarité de Ricardo et le respect qu'il témoigne pour l'homme, même le plus déshérité. Après l'attentat--au cours duquel Ricardo est tué--Miguel refuse la part du butin qui devait lui permettre d'entreprendre le voyage rêvé. C'est que l'attentat a fait sortir Miguel de lui-même, de la solitude et de la routine où il s'enlisait. Il a vécu des heures de

fraternité virile si intenses que le bonheur et la liberté qu'il pensait pouvoir se procurer avec l'argent volé, pâlisent en comparaison. Car le héros a compris qu'en réclamant, avant l'attentat, sa part du butin, "il avait été poussé davantage par un esprit de défi que par une véritable soif d'argent." (A., 134) L'expérience dramatique que vient de faire Miguel, au cours de laquelle un de ses frères de combat--son chef--a été tué, a mûri le jeune homme, l'a libéré de sa solitude égoïste et l'a réconcilié avec lui-même et avec le monde. Par la mort de Ricardo, le héros a subi une initiation qui l'a métamorphosé. Engagé comme Longereau, Valerio et Macias dans la voie du bonheur, Miguel a dû retourner en arrière parce qu'il s'est rendu compte que toute solidarité vécue exclue, par là-même, le bonheur individuel et que pour être heureux il lui faut approfondir sa communion avec autrui. Telle est la nouvelle connaissance qu'il a acquise grâce à l'attentat qui, "en le mettant 'face à la mort,' lui a ouvert les yeux, et l'a élevé au-dessus de son égoïsme et de sa révolte individuelle"<sup>18</sup> contre la condition humaine qu'il vient précisément de réintégrer.

Ricardo, le héros de Federica, n'avait qu'un désir: "fuir . . . échapper à cet enlèvement . . . fuir loin . . . ne plus se sentir humilié." (F., 26) Il avait accepté un peu à contrecœur de s'embarquer au service du contrebandier

<sup>18</sup> Joyaux, "Emmanuel Roblès y el honor," 46.

Marcos, dans le seul but de gagner l'Algérie et de là, peut-être, de partir pour l'Amérique du Sud. Le bonheur et la liberté de l'autre côté de la mer lui semblaient possibles. Cependant, le hasard, sur l'embarcation de Marcos, le met en présence d'une jeune fille, Federica, qu'il empêche son employeur de violer. Désormais son besoin de rester fidèle à lui-même fait obstacle à sa soif de bonheur. Il ne peut plus suivre la voie qu'il s'était tracée avant sa rencontre dramatique avec la douleur de Federica: abandonner cette dernière à Alger et fuir en Amérique du Sud dès qu'il aurait assez d'argent pour y refaire sa vie. Sa conscience l'oblige à faire face à lui-même, en assumant pleinement ses responsabilités d'homme. Du jour au lendemain, à cause de Federica, le jeune homme révolté se voit obligé de "jouer les Saint-Bernard." (F., 63) Car en la protégeant c'est l'homme en elle et en lui qu'il protège contre l'injustice et la souffrance, et il se doit d'arracher la victime aux mains du bourreau: ". . . à tout prix il fallait l'arracher à Marcos. Si je la laisse je suis un salaud." (F., 74) Et jamais, au cours de sa nouvelle carrière de redresseur de torts, qui va l'attacher toujours davantage à Federica, les risques qu'il court, le souci de sauvegarder son bien-être, ne pourront prévaloir contre la souffrance endurée par Federica. L'humiliation que lui avait causée son renvoi de la Compagnie Trans-méditerranéenne l'avait dressé contre une société qui

galvaudait les valeurs humaines. Il avait cru pouvoir se construire un bonheur loin des hommes, un bonheur sur-humain, aussi vaste que l'océan, qui comblât sa soif d'absolu et de liberté. Tout son être humilié s'était ouvert à la perspective de se refaire une vie de l'autre côté des mers. Soudain mis en face de la souffrance de Federica, il se rend compte que c'est impossible et il revient en arrière, mais il a acquis une nouvelle connaissance, c'est qu'"il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul,"<sup>19</sup> comme l'avait appris Rambert au contact des souffrances endurées par les prisonniers de la peste. Ainsi, il en vient très vite à considérer Federica comme sa seule raison de vivre. Elle entretient en lui, en effet, par son caractère d'humiliée et de victime, une légitime révolte qui fait appel au meilleur de lui-même et répond enfin à sa soif d'absolu et à son désir de dévouement au sein de la communauté humaine, qu'il avait mal interprété. Surpris par Marcos qui est toujours à la recherche de Federica qu'il avait voulu violer, Ricardo demeurera d'une fidélité inébranlable envers la jeune fille, dont il refusera de révéler l'adresse, et pour le bonheur de laquelle il n'hésitera pas à mourir, précisément parce qu'il se fait une très haute idée de la personne humaine en lui et chez les autres.

Sa loyauté envers la personne humaine le mène à la mort. Surpris par Marcos, il n'a qu'une pensée, "surtout frapper Marcos, qui semble personnifier

<sup>19</sup> Camus, La Peste, 166.

tout le mal, l'injustice, l'humiliation," dont il a souffert toute sa vie et qui est la cause de sa révolte et de sa soif d'absolu.<sup>20</sup>

#### E. Conclusion

Les héros de l'univers roblésien que nous avons considérés dans ce cinquième chapitre, ont tous acquis une connaissance nouvelle et identique pour chacun d'eux, c'est qu'"il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul."<sup>21</sup> Tel Longereau qui parle pour tous les héros d'Emmanuel Roblès, ils ont compris "ce qu'il y avait de tragique dans le bonheur, c'est qu'il ne peut jamais être innocent." Et c'est là "une vérité très simple," mais qui "oblige à choisir ou à composer."<sup>22</sup> On ne saurait donc être heureux aux dépens des autres. Et ils ont pris conscience de ceci à la suite d'une confrontation plus ou moins dramatique avec la douleur de leurs semblables. Cette expérience de caractère initiatique les a mis à même de saisir qu'"on n'échappe pas impunément aux instances humaines, et que rien ne se conquiert contre l'évidence d'une solidarité avec les autres."<sup>23</sup> Comme le dit Serge Longereau: "Ah! Silvia, Silvia! De tous côtés on appelait au secours, et je ne bougerais pas, trop avide de bonheur pour céder à la douleur du monde." (V., 219) Leur soif d'absolu, de bonheur vrai s'était trouvé, du fait de

<sup>20</sup> Joyaux, "Emmanuel Roblès y el honor," 49.

<sup>21</sup> Camus, La Peste, 166.

<sup>22</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 2.

<sup>23</sup> Ibid.

circonstances adverses--pauvreté, humiliation, guerre--  
détournée de sa source noble vers des fins impures--parce  
qu'entachées d'égoïsme. Ainsi, ils ont tous fait un retour  
en arrière sur la voie où ils étaient lancés, après que  
leur course au bonheur les eut laissés insatisfaits mais  
non pas résignés. Car, en voulant transcender l'objet même  
de leur insatisfaction--femme aimée, emprisonnement, ar-  
gent, jeune fille menacée de viol--ils sont allés jusqu'au  
bout d'eux-mêmes dans le seul but de garder intact en eux  
et chez les autres le respect de la personne humaine. Ce  
faisant, ils sont restés fidèles à leur exigence éthique,  
"l'unique exigence, la seule qui méritât de s'attacher au  
monde" (C., 196) et de rester solidaires les uns des autres.

## CONCLUSION

## CONCLUSION

Comme nous avons remarqué chez plusieurs héros roblésiens certains traits communs, nous avons d'abord voulu esquisser un archétype de ce dernier. Puis nous avons essayé de montrer qu'à travers la pluralité des cadres et des intrigues, tous ces héros suivaient un itinéraire spirituel à peu près semblable. Nous nous sommes donc efforcés de dégager la trajectoire idéale décrite par le héros-type. Pour ce faire, nous avons tracé son chemin spirituel en essayant d'en isoler les différentes étapes. Parti d'un état négatif de repliement sur soi, d'humiliation et d'emprisonnement, le héros s'oriente, selon un mouvement ascensionnel, vers un état positif d'ouverture, de liberté, de révolte individuelle. Il fuit sa prison-- la condition malheureuse dans laquelle il se trouve au départ--qui fait de lui un être humilié et la victime passive des circonstances. Il a, en effet, la nostalgie d'une liberté ou d'un bonheur total qui comble sa soif d'absolu et qu'il croit mériter après ses souffrances passées. Il aspire donc, mais sans en être vraiment conscient, à échapper à la condition humaine. Servi par le hasard, il poursuit son ascension vers le bonheur jusqu'au moment où il parvient à un palier où se révèle son individualisme

forcené. Il semble avoir trouvé cette liberté et ces joies auxquelles tendait tout son être--femme aimée, argent lui permettant de gagner le pays rêvé où il serait à même, pense-t-il, de refaire sa vie et de s'affranchir de toutes les contraintes imposées par une société injuste. Sa trajectoire paraît avoir atteint un point fixe. Toutefois, la douleur des autres à laquelle le héros se trouve soudain confronté--et il s'agit toujours d'une situation concrète, d'un malheur très réel qui frappe un être particulier--l'amène à se rendre compte qu'il ne peut se construire un bonheur à l'écart de l'immense détresse humaine. Il prend conscience du fait qu'en croyant se libérer de ses chaînes, il n'a fait qu'entrer dans une nouvelle prison, beaucoup plus dangereuse que la première, puisque c'est une cellule toute subjective--celle du moi que tout "être choie dans son coeur."<sup>1</sup> Pour sortir de cette impasse, il lui faut rejeter son égoïsme, reconnaître ce qu'il a de commun avec les autres hommes et approfondir sa communion avec eux, en acceptant sa condition d'homme. Car, comme l'a très bien vu Camus dans l'essai qu'il a consacré à l'artiste Oscar Wilde en prison,<sup>2</sup> nous sommes tous prisonniers de notre geôle terrestre, et nous ne pouvons désavouer la solidarité qui nous unit aux autres, en nous

<sup>1</sup> André Malraux, La Condition humaine (Paris: Gallimard, 1933), 219.

<sup>2</sup> "L'Artiste en prison: La Ballade de la geôle de Reading," Essais (Paris: Gallimard, 1965), 1125.

installant dans un bonheur individuel coupable. Le héros rebrousse donc chemin. Sa courbe accuse un recul. Il est de nouveau seul puisqu'en décidant de se solidariser avec les autres, il rompt avec le bonheur factice dans lequel se complaisait son moi, et s'expose du même coup à l'incompréhension des siens ou de la société. Mais, ce faisant, il a réintégré la communauté humaine à laquelle il avait cherché à se dérober, presque à son insu au début, en se chargeant volontairement de ses responsabilités d'homme-- et d'homme que est devenu autonome et n'est plus esclave d'événements incontrôlables. Tel nous est apparu l'itinéraire du héros roblésien dont nous avons essayé de fixer les différentes phases sur une courbe imaginaire. A cet égard, la parabole de Longereau nous semble le mieux mettre en lumière chacun des stades du développement du héros de Roblès.

Longereau, officier du corps expéditionnaire, n'accepte pas le sort de victime que la guerre lui a octroyé. Il a échappé par miracle à la mort et, sachant qu'il doit rejoindre son unité dans quelques jours, il est persuadé qu'il sera tué s'il retourne en lignes. Or, face à la mort à laquelle il se sent condamné, il éprouve un immense appétit de bonheur, beaucoup plus intense que tous les semblants de bonheur dont il s'est contenté jusqu'ici. Silvia, une jeune Milanaise réfugiée à Naples, qu'il rencontre tout à fait par hasard, vient combler quelque temps sa soif

d'absolu. La jeune fille, d'abord réticente parce qu'elle craint de perdre à la guerre celui qu'elle aime, se donne à lui, et tous deux jouissent un moment d'un amour partagé. Le mouvement ascensionnel qui entraînait Longereau vers la jeune Italienne dans un grand élan d'amour passionné, de dévouement, d'ouverture vers autrui, paraît s'arrêter. Longereau semble avoir trouvé ce dont il était en quête mais le monde extérieur lui rappelle l'existence des autres. C'est que cette passion, au lieu de le mettre à même de sortir de son individualisme excessif, ne cesse d'accentuer sa différence, du fait que la jeune fille considère leur bonheur à deux comme quelque chose d'exclusif, "une conquête quotidienne pour un accord harmonieux entre deux âmes," (V., 97) "qui ne saurait être affecté en aucune façon par ce qui se passe autour d'eux."<sup>3</sup> Mais la guerre vient rappeler à Longereau la présence impitoyable de ses horreurs. Comme sa permission touche à sa fin il doit passer une visite médicale avant de retourner au front. Il est confronté assez brutalement à la douleur des autres, le jour où son ami Joe, venu, comme lui, voir le médecin, lui raconte que les nazis ont exterminé sa famille. Un peu plus tard, un bombardement fait de lui le témoin impuissant de l'atroce douleur d'un homme qui vient de perdre ce qu'il chérit le plus au monde. Désormais, Longereau ne peut plus se satisfaire d'un bonheur exclusif avec Silvia loin des

<sup>3</sup> Joyaux, "Emmanuel Roblès et le thème de l'honneur," Kentucky Foreign Language Quarterly, XI (Spring, 1964), 139.

hommes. Il se rend compte que nous partageons tous également la condition de prisonniers, et que nul ne peut se sauver seul. Se replier sur soi, c'est détruire en soi une part de ce qui nous unit aux autres, et ainsi fait de nous une partie intégrale de la collectivité. Il est décidé à rejoindre son unité bien qu'il hésite encore à le dire à l'aimée qui croit qu'il a déserté parce qu'on lui a accordé un sursis de quelques jours pour permettre à sa blessure de se cicatriser complètement. Le malheur très concret d'autres hommes a mis Longereau à même de prendre conscience du sentiment de solidarité qui le lie à ses frères. Le héros revient en arrière car il s'est fourvoyé. Il réoriente ce besoin de participation et de dévouement qu'il avait mal interprété, puisqu'il avait cédé à son moi, au "fanatisme de la différence," au lieu de resserrer ses liens avec autrui. C'est pourquoi il reprend la tête de son unité et redevient membre actif de la communauté humaine. Longereau a acquis une nouvelle connaissance qui transforme sa vie, lui donne tout son sens, le rend vraiment heureux même s'il lui faut faire passer momentanément son amour au second plan.

Au début, l'image du héros que nous entrevoyons est celle d'un héros incarcéré et passif, victime d'événements qui le dépassent. Il est prisonnier d'une guerre où il s'est trouvé enrôlé malgré lui, et qui l'a empêché de terminer ses études de droit. Et cette guerre, son

uniforme d'officier lui en rappelle sans cesse l'image abhorrée. Mais, après sa prise de conscience, il abandonne délibérément son moi, cette manifestation de son égoïsme, pour se rapprocher des autres, en assumant pleinement son rôle d'homme. De passif qu'il était, il devient actif, autonome devant la situation qui le confronte et à laquelle il participe de son plein gré en qualité d'officier. Il choisit volontairement de retourner sur le front et considère comme un privilège de revêtir son uniforme qui symbolise précisément son désir de ne pas se différencier des autres, mais au contraire de renforcer sa communion avec eux. Car il sait maintenant qu'il ne peut accepter un "bonheur . . . vécu en marge de l'immense douleur du monde." (V., 193) L'éthique qu'il s'est forgée dans l'angoisse, l'oblige à "vivre . . . en accord avec [lui-même]," (V., 201) à rester fidèle à ce qu'il y a de meilleur en lui et qui est commun à l'homme, au respect qu'il se doit. Il a compris qu'il n'est pas de "bonheur innocent" (V., 252) et "qu'il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul."<sup>4</sup>

La trajectoire que décrit l'itinéraire du héros roblésien, qui avait accusé un temps d'arrêt et même un recul, reprend donc sa marche ascensionnelle, par le renoncement et le sacrifice librement consentis, vers la

<sup>4</sup> Camus, La Peste, 166.

spiritualité et ce qu'il y a de plus noble en l'homme":  
 "Rien qu'un homme mais tout un homme."<sup>5</sup> Comme nous l'avons  
 indiqué, c'est la prise de conscience du sentiment de  
 solidarité qui donne tout son sens à cette progression  
 vers l'idéal. C'est elle qui irradie tout l'univers  
 roblésien et a fait dire au critique Landi-Benos:

Pour lui [Roblès] l'homme ne grandit pas de ce  
 qu'il a en propre, mais il se valorise par l'effort  
 qu'il fait pour acquérir ce qu'il va donner . . .  
 Chez Roblès, cet effort n'est pas seulement une  
 victoire personnelle, une libération égoïste (comme  
 chez Malraux) mais la prise de conscience du senti-  
 ment de solidarité . . .

Contrairement aux personnages de Malraux, tou-  
 jours seuls, qui agissent uniquement par souci de  
 dégager leur idéal de dignité personnelle, de rem-  
 porter une victoire égoïste sur la mort, ceux de  
 Roblès sont magnifiés par l'instinct ou le goût  
 (accepté avec ce qu'il entraîne de sacrifices) de  
 la solidarité humaine.<sup>6</sup>

Avant de clore ce travail, nous voudrions mettre  
 brièvement l'accent sur l'aspect tragique de l'oeuvre  
 roblésienne qui est tout imprégnée du "sentiment tragique  
 de la vie" de Miguel de Unamuno. Ce sentiment n'apparaît  
 pas intellectualisé chez Roblès mais éprouvé par l'homme

<sup>5</sup> Unamuno, xvi.

<sup>6</sup> Landi-Benos, "Emmanuel Roblès le Méditerranéen,"  
 17.

Nous tenons à faire remarquer ici que Madame Landi-  
 Benos, en disant que "les personnages de Malraux sont tou-  
 jours seuls" et "agissent seulement par souci de . . .  
 remporter une victoire égoïste sur la mort," laisse sub-  
 sister une équivoque dans l'esprit du lecteur. Car ceci  
 n'est vrai que des premiers héros de Malraux, mais ne  
 s'applique pas à La Condition humaine, à L'Espoir ou aux  
Noyers de l'Altenburg.

dans sa chair même. Car si Roblès n'a pas vraiment l'étoffe d'un penseur, comme l'a très bien vu Luc Estang,<sup>7</sup> il est en revanche presque spontanément dramaturge et romancier. Son oeuvre qui ne doit rien ou presque rien "aux doctrines, aux thèmes, aux propositions de la philosophie théorique et purement spéculative," est "très engagée dans notre temps, faite à sa mesure," et "elle tire sa force précisément de cette insertion dans notre présent dangereux."<sup>8</sup> Elle reflète "sur le plan des sentiments vécus . . . [la] position générale de la sensibilité littéraire du XXème siècle qui imagine l'homme dégagé des routines, des conventions et des doctrines toutes faites qui pouvaient l'aider à vivre, mis à nu et affronté sans faux-fuyants à son destin dans toute sa pureté, et à la 'condition humaine.'"<sup>9</sup> Roblès plonge l'homme dans l'existence concrète sans le secours d'aucune norme sociale, sans référence métaphysique, et le tragique naît de l'effort que fait son héros pour retrouver un univers logique qui donne une signification à son existence. Ses héros sont des êtres de chair et d'os qui vivent pleinement. Ce sont des natures bouillantes et violentes, des êtres déchirés et humiliés pris dans les remous de l'histoire. Au demeurant, il s'agit d'"hommes très ordinaires auxquels il arrive des

<sup>7</sup> "La Croisière," Le Figaro Littéraire (18-24 mars 1968).

<sup>8</sup> Astre, "Emmanuel Roblès, romancier . . .," 5.

<sup>9</sup> Albérès, Sartre, 42.

aventures qui ne le sont pas." (F., 148) Placés devant un choix entre leur bonheur individuel ou celui des autres, ils vont jusqu'au bout d'eux-mêmes, mûs par une exigence éthique qui les oblige à respecter l'homme en eux et chez les autres et à sauver l'honneur. Comme le dit fort justement Etienne Lalou:

Dans un monde sans Dieu, Emmanuel Roblès réintroduit la notion de salut: au milieu des conquêtes cérébrales et techniques du roman moderne, il impose la pérennité d'une conception élémentaire et tragique de la condition humaine.<sup>10</sup>

<sup>10</sup> "La Mort en mer," L'Express (18-24 mars 1968).



**BIBLIOGRAPHIE**

## BIBLIOGRAPHIE

### Oeuvres de Roblès

- Cela s'appelle l'aurore. Paris: Editions du Seuil, 1952.
- Federica. Paris: Editions du Seuil, 1954.
- L'Action. Alger: Editions Charlot, 1938.
- La Croisière. Paris: Editions du Seuil, 1968.
- La Mort en face. (Ce recueil de nouvelles comprend: "La Forteresse," "L'Attentat de la Banque Levasseur," "L'Hiver est doux à Barcelone.") Paris: Editions du Seuil, 1951.
- La Remontée du fleuve. Paris: Editions du Seuil, 1964.
- La Vallée du paradis. Alger: Editions Charlot, 1941.
- La Vérité est morte. Paris: Editions du Seuil, 1952.
- Le Vésuve. Paris: Editions du Seuil, 1961.
- Les Couteaux. Paris: Editions du Seuil, 1956.
- Les Hauteurs de la ville. Paris: Editions du Seuil, 1960.
- L'Homme d'avril. (Ce recueil de nouvelles comprend: "L'Homme d'avril," "Le Rossignol de Kabylie," "Le Grain de sable," "Un Matin de soleil.") Paris: Editions du Seuil, 1964.
- L'Horloge. Paris: Editions du Seuil, 1958.
- Montserrat accompagné d'une postface de Georges-Albert Astre. Paris: Editions du Seuil, 1962.
- Nuits sur le monde. Alger: Editions Charlot, 1944.
- Plaidoyer pour un rebelle suivi de Mer libre. Paris: Editions du Seuil, 1965.
- Travail d'homme. Alger: Editions Charlot, 1943.
- Un Printemps d'Italie. Paris: Editions du Seuil, 1970.

## Ouvrages critiques

Albérès, René-Marill. La Révolte des écrivains d'aujourd'hui. Paris: Editions Correa, 1949.

\_\_\_\_\_. L'Aventure intellectuelle du XXème siècle. Paris: Albin Michel, 1969.

\_\_\_\_\_. Les Hommes traqués. Paris: Albin Michel, 1953.

\_\_\_\_\_. Sartre. Paris: Editions Universitaires, 1964.

Astre, Georges-Albert. "Emmanuel Roblès, maître de la nouvelle." France-Observateur (21 mai 1959).

\_\_\_\_\_. "Emmanuel Roblès, romancier par exigence." Livres de France (février 1965).

Audisio, Gabriel. "L'Humanisme d'Emmanuel Roblès." Algeria (février 1949).

Barrett, William. Irrational Man. New York: Anchor Books Editions, 1962.

Blend, Charles D. "The Reward of Tragedy." Yale French Studies, XVIII (1957).

Bonnier, Henri. Albert Camus ou la force d'être, essai accompagné d'une préface d'Emmanuel Roblès. Lyon-Paris: Editions E. Vitte, 1959.

Bourdet, Denise. "Emmanuel Roblès," Visages d'aujourd'hui. Paris: Plon, 1960.

Brée, Germaine. Camus. New Brunswick: Rutgers University Press, 1959.

Brisville, Jean-Claude. Camus. Paris: Gallimard, 1959.

Brombert, Victor. The Intellectual Hero. Philadelphia and New York: J. P. Lippincott Company, 1960.

Camus, Albert. La Peste. Paris: Gallimard, 1947.

\_\_\_\_\_. Le Mythe de Sisyphe. Paris: Gallimard, 1942.

\_\_\_\_\_. L'Envers et l'endroit. Paris: Gallimard, 1947.

- Camus, Albert. Noces. Paris: Gallimard, 1947.
- \_\_\_\_\_. "Notre Ami Roblès." Simoun, XXX (décembre 1959).
- Carrière, Paul. "Le Prix populiste à Emmanuel Roblès." Les Nouvelles littéraires, CMXXXII (1945).
- Celly, Raoul. "Emmanuel Roblès moraliste français." Actualité Littéraire, IV.
- Chavardès, Maurice. "Critiques." Signes du Temps, VII (avril 1964).
- Chonez, Claudine. "Instantané-Emmanuel Roblès." Les Nouvelles Littéraires, MLXXVII (1948).
- \_\_\_\_\_. "Petit Portrait de Roblès." Paru (février-mars 1949).
- Collection Génies et Réalités. Camus. Paris: Editions Hachette, 1964. Cet ouvrage qui rend hommage à Albert Camus a été écrit par plusieurs écrivains, amis de l'auteur, parmi lesquels E. Roblès.
- Cruickshank, John. Albert Camus and the Literature of Revolt. New York: Oxford University Press, 1960.
- De Fréminville, Claude. "A propos d'Emmanuel Roblès." L'Arche, IX (1945).
- Depierris, Jean-Louis. Entretiens avec Emmanuel Roblès. Paris: Editions du Seuil, 1967.
- Doubrovsky, Serge. "La Morale d'Albert Camus." Preuves (octobre 1960).
- \_\_\_\_\_. "Sartre and Camus: A Study in Incarceration." Yale French Studies, XXV (1960).
- "Entretien avec Emmanuel Roblès: L'Ecole de la Méditerranée." Le Monde (13 décembre 1967).
- Estang, Luc. "La Croisière." Le Figaro Littéraire (18-24 mars 1968).
- \_\_\_\_\_. "La Remontée du fleuve." Le Figaro Littéraire, CMXXXV (19 mars 1964).

- Féraoun, Mouloud. "Images algériennes d'Emmanuel Roblès." Simoun, XXX (décembre 1959).
- Ferrater Mora, José. Unamuno: A Philosophy of Tragedy. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1962.
- Hall, Gaston. "Aspects of the Absurd." Yale French Studies, XXV (1960).
- Hare, Humphrey. "Some recent Books from France." Life and Letters, VLIII (February 1946).
- Hoffmann, Joseph. L'Humanisme de Malraux. Paris: Librairie C. Klincksieck, 1963.
- Jeanson, Francis. Sartre par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1962.
- Joyaux, Georges. "Emmanuel Roblès y el honor." Ficción, 23 (Enero-Febrero, 1960).
- \_\_\_\_\_. "Emmanuel Roblès et le thème de l'honneur." Kentucky Foreign Language Quarterly, XI (Spring, 1964).
- Lalou, Etienne. "La Mort en mer." L'Express (18-24 mars 1968).
- Landi-Benos, Fanny. "Roblès le Méditerranéen." Simoun, XIX (1955).
- \_\_\_\_\_. Emmanuel Roblès ou les raisons de vivre, avec une lettre-préface d'E. Roblès. Honfleur-Paris: Editions Oswald, 1969.
- Lewis, R. W. B. The Picaresque Saint. Philadelphia and New York: J. B. Lippincott Company, 1959.
- Malraux, André. Les Noyers de l'Altenburg. Paris: Gallimard, 1948.
- \_\_\_\_\_. La Condition humaine. Paris: Gallimard, 1933.
- Marcel, Gabriel. "Le Théâtre, Montserrat." Les Nouvelles Littéraires, MLXXVII (1948).
- Nguyen-Van-Huy, Pierre. La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus. Neuchâtel: Editions de la Baconnière, 1962.

- Peyre, Henri. French Novelists of Today. New York: Oxford University Press, 1967.
- Picon, Gaëtan. Malraux par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1958.
- \_\_\_\_\_. "Roman et éthique," "Littérature et idéologie au milieu du siècle." Histoire des Littératures. Tome III. Paris: Gallimard, 1958.
- "Pour saluer Roblès." Simoun, XXX (décembre 1959).  
Numéro spécial auquel ont collaboré Albert Camus, A. Serrano Plaja, Louis Foucher, Mouloud Féraoun, Dominique Rollin, Jean Cayrol, Marie-Jeanne Royer, Ramon Sender.
- Quilliot, René. La Mer et les prisons: essai sur Albert Camus. Paris: Gallimard, 1956.
- \_\_\_\_\_. "Roger Martin du Gard." Albert Camus, Essais. Paris: Gallimard, 1967.
- Reck, Rima Drell. Literature and Responsibility: The French Novelist in the Twentieth Century. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1969.
- Rousselot, Jean et Royer, Marie-Jeanne. Dossier Roblès. (Cet ouvrage comprend deux essais: 1. "Roblès, l'action et le destin" de Jean Rousselot; 2. "Le Théâtre de Roblès" de Marie-Jeanne Royer.) Paris: Editions J.T.F., 1965.
- Rousselot, Jean. "Emmanuel Roblès et le monde réel." Lettres Françaises (mai 1965).
- Sartre, Jean-Paul. Les Mouches. Paris: Gallimard, 1943.
- \_\_\_\_\_. La Nausée. Paris: Gallimard, 1938.
- Sender, Ramon. "Emmanuel Roblès et l'honneur hispanique." Simoun, XXX (décembre 1959).
- Simon, Pierre-Henri. "A propos de Roblès et de son roman Le Vésuve." Diagnostic des lettres françaises contemporaines. Bruxelles: La Renaissance du Livre, 1966.
- \_\_\_\_\_. L'Homme en procès. Paris: Armand Colin, 1949.
- \_\_\_\_\_. Présence de Camus. Bruxelles: La Renaissance du Livre, 1962.

Simon, Pierre-Henri. "Roblès et la remontée du fleuve."  
Le Monde, MMMMMXXMVII (15 avril 1964).

Thiébaud, Marcel. "Sur les hauteurs de la ville." Revue  
de Paris, LVI (février 1949).

Vier, Jacques. "Emmanuel Roblès: la remontée du fleuve."  
La Table Ronde, CC (septembre 1964).

MICHIGAN STATE UNIVERSITY LIBRARIES



3 1293 03174 6054